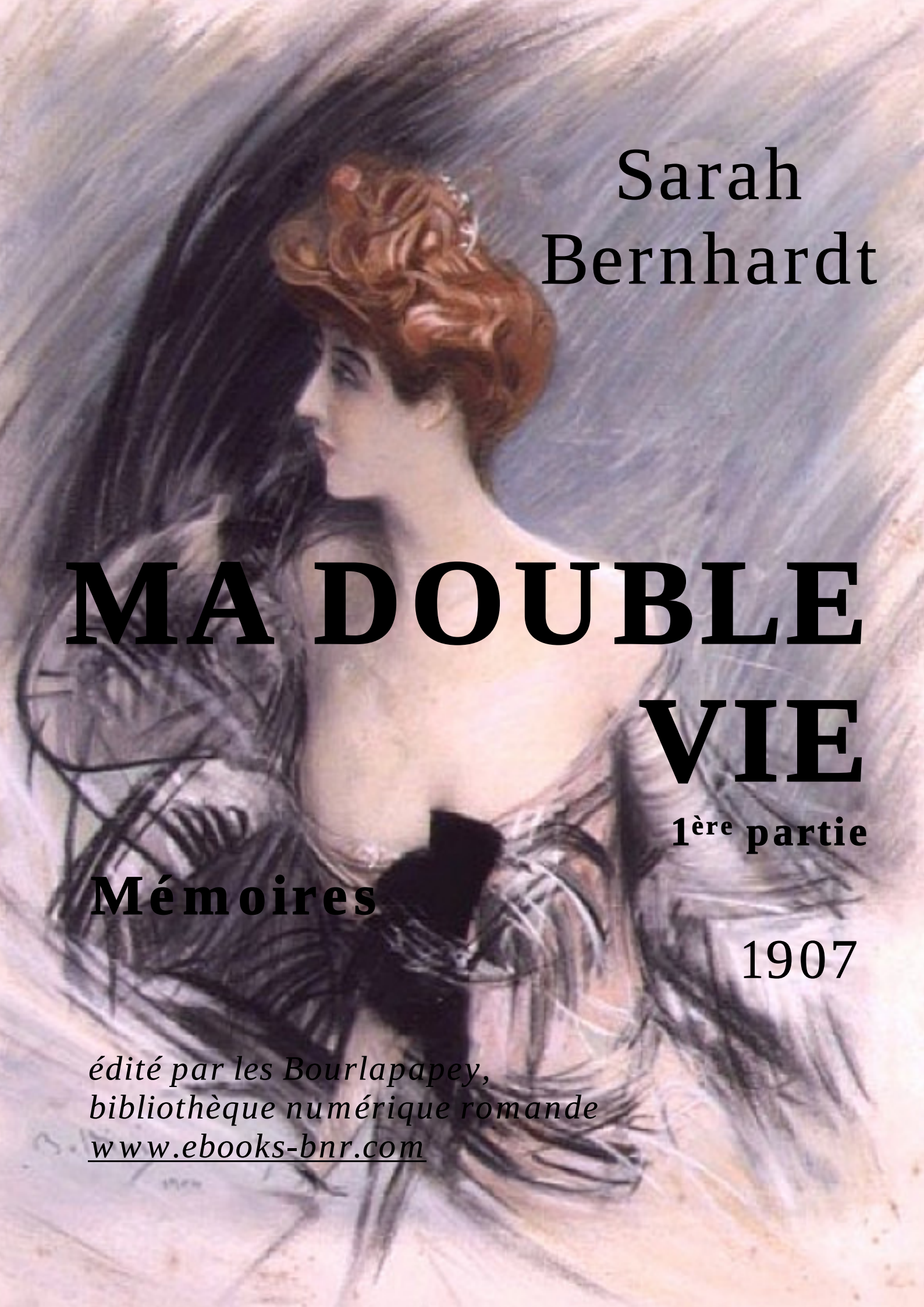


Sarah Bernhardt

MA DOUBLE VIE

1ère partie

Mémoires

1907

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

I 4
II 11
III 23
IV 37
V 51
VI 61
VII 75
VIII 81
IX 92
X 112
XI 125
XII 136
XIII 151
XIV 172
XV 192
XVI 203
XVII 217
XVIII 237
Table des illustrations 269
Ce livre numérique 271

I

Ma mère adorait voyager. Elle allait d'Espagne en Angleterre ; de Londres à Paris ; de Paris à Berlin. De là, à Christiania ; puis revenait m'embrasser et repartait pour la Hollande, son pays natal.

Elle envoyait à ma nourrice : des vêtements pour elle, et des gâteaux pour moi.

Elle écrivait à une de mes tantes : « Veille sur la petite Sarah, je reviendrai dans un mois. » Elle écrivait à une autre de ses sœurs, un mois après : « Va voir l'enfant chez sa nourrice, je reviens dans quinze jours. »

Ma mère avait dix-neuf ans, j'en avais trois ; et mes tantes avaient : l'une dix-sept ans, l'autre vingt ans. Une autre avait quinze ans, et l'aînée vingt-huit ans ; mais cette dernière habitait la Martinique et avait déjà six enfants.

Ma grand'mère était aveugle. Mon grand-père était mort ; et mon père était en Chine depuis deux ans. Pourquoi ? Je n'en sais rien.

Mes jeunes tantes promettaient de venir me voir, et ne tenaient guère leur parole.

Ma nourrice était bretonne et habitait près de Quimperlé une petite maison blanche, au toit de chaume très bas, sur lequel poussaient des giroflées sauvages.

C’est la première fleur qui ait charmé mes yeux d’enfant. Et je l’ai toujours adorée, cette fleur aux pétales faits de soleil couchant, aux feuilles drues et tristes.

C’est loin, la Bretagne, même à notre époque de vélocité. C’était alors le bout du monde.

Heureusement, ma nourrice était, paraît-il, une brave femme. Et, son enfant étant mort, je restai seule à être aimée. Mais elle aimait comme aiment les gens pauvres : quand ils ont le temps.

Un jour, l’homme étant malade, elle était allée aux champs pour aider à la récolte des pommes de terre ; le sol trop mouillé les pourrissait. Le travail pressait. Elle me confia à la garde de son mari, étendu sur sa couchette bretonne, les reins cloués par un lumbago. La brave femme m’avait installée dans ma chaise haute. Elle eut soin de mettre la cheville de bois qui tenait devant moi la tablette étroite sur laquelle elle posa de menus jouets. Elle jeta un sarment dans la cheminée et me dit en breton (jusqu’à l’âge de quatre ans je n’ai compris que le breton) : « Tu seras sage, Fleur-de-Lait ? » (C’était le seul nom auquel je répondais alors.)

La brave femme partie, je m’efforçai de retirer la cheville de bois mise avec tant de soin par ma pauvre nourrice. Ayant enfin réussi, je poussai le petit rempart, croyant – pauvre de moi – m’élancer sur le sol ; et je tombai dans le feu qui crépitait joyeusement. Les cris de mon père nourricier qui ne pouvait bouger, attirèrent les voisins. On me jeta toute-fumante dans un grand seau de lait qui venait d’être tiré.

Mes tantes, prévenues, avertirent ma mère. Et pendant quatre jours, cette paisible contrée fut labourée par les diligences qui se succédaient. Mes tantes arrivaient de partout. Et ma mère, affolée, accourait de Bruxelles avec le baron Larrey et un de ses amis, jeune médecin qui commençait à devenir célèbre. Plus un interne amené par le baron Larrey.

On m'a conté depuis que rien n'était plus douloureux et charmant que le désespoir de ma mère.

Le médecin approuva le masque de beurre qu'on me renouvelait toutes les heures.

Je le revis souvent depuis, le cher baron Larrey ; et on le retrouvera quelquefois dans ma vie.

Il me contait d'une façon charmante l'amour de ces braves gens pour « Fleur-de-Lait » ; et il ne pouvait s'empêcher de rire à tant de beurre. Il y en avait, disait-il, partout : sur les couchettes, sur les armoires, sur les chaises, sur les tables, pendu à des clous dans des vessies. Tous les voisins apportaient du beurre pour faire des masques à « Fleur-de-Lait ».

Maman, belle à ravir, semblable à une madone, avec ses cheveux d'or et ses yeux frangés de cils si longs, qu'ils faisaient ombre sur ses joues quand elle baissait ses paupières, donnait de l'or à tout le monde. Elle aurait donné sa chevelure d'or, ses doigts blancs et fuselés, ses pieds d'enfant, sa vie, pour sauver cette enfant dont elle se souciait si peu huit jours avant.

Et elle était aussi sincère dans son désespoir et son amour que dans son inconscient oubli.

Le baron Larrey repartit pour Paris, laissant ma mère, ma tante Rosine et l'interne près de moi.

Et, quarante-deux jours après, maman ramenait triomphalement la nourrice, le père nourricier et moi, dans la bonne ville de Paris, où elle nous installa à Neuilly, dans une petite maison au bord de la Seine. Je n'avais pas une cicatrice, paraît-il. Rien, rien, que la peau d'un rose trop vif. Ma mère, heureuse et confiante, repartit pour ses voyages, me laissant de nouveau à la garde de mes tantes.

Deux ans s'écoulèrent dans ce petit jardin de Neuilly qui était tout plein de dahlias horribles, serrés et coloriés comme des balles de laine. Mes tantes ne venaient jamais. Maman envoyait argent, bonbons, jouets.

Le père nourricier mourut. Et ma nourrice épousa un concierge qui tirait le cordon au n° 65, rue de Provence. Ne sachant pas où trouver maman et ne sachant pas écrire, ma nourrice ne prévint personne et m'emmena dans son nouveau local. J'étais ravie du déménagement. J'avais alors cinq ans, et je me souviens de ce jour comme je me souviens d'hier.

Le logis de ma nourrice se trouvait juste au-dessus de la porte cochère ; et la fenêtre en œil-de-bœuf se trouvait encadrée dans la porte lourde et monumentale. Je trouvais cela beau du dehors, et je me mis à battre des mains en arrivant devant cette grande porte. C'était à l'heure grise, vers les cinq heures, un jour de novembre.

On me mit dans mon petit lit, et je m'endormis sans doute, car pour ce jour mes souvenirs s'arrêtent là.

Le lendemain, je fus prise d'un chagrin effroyable : la petite chambre où je couchais était sans fenêtre. Et je me pris à pleurer. Je m'échappai des bras de ma nourrice qui m'habillait, pour aller dans la pièce à côté. Je courus à la fenêtre ronde. Je collai mon petit front têtu contre les vitres, et je me mis à hurler de rage en ne voyant plus les arbres, la bordure de buis, les feuilles qui tombaient. Rien, rien, que de la pierre... de la pierre froide, grise, laide, et des carreaux en face. « Je veux m'en aller ! Je ne veux pas rester ici ! C'est du noir ! C'est du vilain ! Je veux voir le plafond de la rue ! » Et je sanglotai.

Ma pauvre nourrice me prit dans ses bras et, m'enveloppant d'une couverture, elle descendit dans la cour : « Lève la tête, Fleur-de-Lait, et regarde... Le voilà, le plafond de la rue. » Cela me consola un peu de voir qu'il y avait du ciel dans ce vilain endroit ; mais la tristesse s'était emparée de ma petite

âme. Je ne mangeais plus ; je pâlissais ; je m'anémiais ; et je serais certainement morte de consomption sans un hasard, véritable coup de théâtre.

Un jour que je jouais dans la cour avec Titine, une petite fille qui logeait au second et dont ni la figure ni le nom réel ne reviennent à mon esprit, je vis le mari de ma nourrice qui traversait la cour avec deux dames, dont une très élégante. Je ne les voyais que de dos, mais la voix de cette élégante personne arrêta les battements de mon cœur. Un trouble nerveux s'était emparé de mon pauvre petit corps qui tremblait. « Il y a des fenêtres qui donnent sur la cour ? » questionna-t-elle. – « Oui, Madame, ces quatre-là. » Et il montrait quatre fenêtres ouvertes au premier étage. La dame se retourna pour voir.

Je poussai un cri de joie, de délivrance... « Tante Rosine ! Tante Rosine ! » Et je me jetai sur la jupe de la jolie visiteuse. Je mettais mon visage dans ses fourrures ; je trépignais ; je sanglotais ; je riais ; je déchirais ses longues manches de dentelles.

Elle me prit dans ses bras, essaya de me calmer et, interrogeant le concierge, elle balbutiait à son amie :

« Je n'y comprends rien ! C'est la petite Sarah, la fille de Youle, ma sœur ? ».

Mes cris avaient attiré du monde. Des fenêtres s'étaient ouvertes.

Ma tante prit le parti de se réfugier dans la loge pour avoir une explication. Ma pauvre nourrice lui raconta tout ce qui s'était passé : la mort de son mari, son nouveau mariage. Ce qu'elle dit pour s'excuser, je ne m'en souviens plus.

Je m'étais accrochée à ma tante qui sentait si bon... si bon, et je ne voulais plus la quitter. Elle me promit de venir me chercher le lendemain ; mais je ne voulais plus rester dans le noir : je voulais partir tout de suite, tout de suite, avec ma nourrice. Ma tante me caressait doucement les cheveux, et parlait avec

son amie une langue que je ne comprenais pas. Elle essaya en vain de me faire comprendre je ne sais quoi... Je voulais partir avec elle, tout de suite.

Légère, et tendre, et câline, sans amour, elle me dit des mots jolis ; m'effleura de ses doigts gantés ; tapotait sa robe retroussée ; faisait mille gestes frivoles, charmants et froids. Elle partit, entraînée par son amie ; vida son petit porte-monnaie entre les mains de ma nourrice. Je m'élançai sur la porte fermée par le mari de ma nourrice qui la reconduisait.

Ma pauvre nourrice pleurait ; et me prenant dans ses bras, elle ouvrit la fenêtre, me disant : « Pleure plus, Fleur-de-Lait. Regarde ta jolie tante. Elle reviendra. Tu partiras avec elle. » Et de grosses larmes coulaient sur son beau visage rond et calme. Mais je ne voyais que le trou noir qui restait immuable derrière moi. Et dans un élan de désespoir, je m'élançai vers ma tante qui allait monter en voiture ; et puis rien... la nuit... la nuit... un tapage lointain de voix lointaines... lointaines...

J'avais échappé à ma pauvre nounou. Je m'étais écrasée sur le pavé aux pieds de ma tante. Je m'étais brisé le bras en deux endroits et cassé la rotule gauche.

Je ne m'éveillai que quelques heures après, dans un grand lit qui était beau, qui sentait bon, qui tenait le milieu d'une grande chambre, avec deux belles fenêtres pleines de joie, car « on voyait le plafond de la rue ». Ma mère, appelée en toute hâte, vint me soigner.

Je connus ma famille, mes tantes, mes cousines.

Mon petit cerveau ne comprenait pas pourquoi tant de gens m'aimaient à la fois, alors que j'avais passé tant de jours et de nuits aimée par un seul être.

Assez débile de santé, les os menus et friables, je restai deux ans à me remettre de cette terrible chute. On me portait presque toujours dans les bras.

Je passe ces deux années de ma vie qui ne m’ont laissé qu’un souvenir confus de câlineries et de torpeurs.

II

Un matin, ma mère me prit sur ses genoux et me dit : « Te voilà grande maintenant. Il faut apprendre à lire et à écrire. (En effet, à sept ans je ne savais ni lire, ni écrire, ni compter, ayant été jusqu'à cinq ans en nourrice, et malade depuis deux ans.) Il faut, continua ma mère, en jouant avec ma chevelure frisée, il faut devenir une grande fille : tu vas aller en pension. » Cela ne me disait rien. « Qu'est-ce que c'est, la pension... dis ? – C'est un endroit où il y a beaucoup de petites filles. – Elles sont malades, dis ? – Oh ! non ! répondit maman : elles sont bien portantes, comme toi maintenant, et elles jouent, et elles sont gaies. »

Je sautai et fis éclater ma joie. Mais les yeux pleins de larmes de maman me jetèrent dans ses bras : « Et toi ? Et toi, maman ? Tu seras toute seule ? Tu n'auras plus de petite fille ? » Alors, maman se pencha vers ma petite taille : « Le bon Dieu,

pour me consoler, m'a dit qu'il allait m'envoyer un bouquet avec un petit bébé. » Ma joie reprit plus bruyante : « Alors, j'aurai un petit frère ? – Ou une petite sœur. – Oh ! j'en veux pas ! J'aime pas les filles. » Maman m'embrassa tendrement, me fit habiller devant elle. Oh ! je me souviens d'une robe bleue en velours épinglé qui faisait mon orgueil.

Ainsi parée, j'attendis anxieuse la voiture de ma tante Rosine qui devait nous conduire à Auteuil. Elle arriva vers trois heures. La femme de chambre était partie depuis une heure ; et j'avais pris grande joie à voir ma petite malle et mes joujoux empilés dans la voiture. Maman monta la première, lente et calme, dans le magnifique équipage de ma tante. Je montai à mon tour, faisant un peu de chichi parce que la concierge et quelques commerçants regardaient. Ma tante sauta, turbulente et légère, et donna en anglais l'ordre au cocher, raide et ridicule, d'aller à l'adresse inscrite sur le papier qu'elle lui remit. Une autre voiture suivait la nôtre dans laquelle trois hommes avaient pris place : Régis, mon parrain, ami de mon père ; le général de Polhes ; et un peintre de chevaux et de chasses, à la mode alors, qui s'appelait, je crois, Fleury.

J'appris pendant la route que ces messieurs allaient commander un dîner dans un cabaret à la mode des environs d'Auteuil. On devait tous se retrouver là-bas, avec d'autres convives.

Je prêtais peu d'attention à ce que disaient ma mère et ma tante qui, parfois, lorsqu'elles parlaient de moi, parlaient en anglais ou en allemand en jetant des regards tendres et souriants vers moi.

Après un long parcours qui me ravissait d'aise, car, la figure écrasée sur la vitre, je regardais de tous mes yeux la route qui se déroulait grise, boueuse, échelonnée de vilaines maisons, d'arbres maigres – et je trouvais cela si beau... parce que cela changeait toujours, – la voiture s'arrêta, 18, rue Boileau, à Auteuil. Sur la grille, une longue plaque de fer noirci avec des

lettres d'or. Je levai le nez. Maman me dit : « Tu sauras bientôt lire ce qu'il y a écrit là-dessus, j'espère. » Ma tante me souffla dans l'oreille : « Pension de Mme Fressard », et je répondis bravement à maman : « Y a écrit Pension de Mme Fressard. » Maman, ma tante et les trois amis s'esclaffèrent sur la gentillesse de mon aplomb, et nous fîmes notre entrée dans la pension.

Mme Fressard vint au-devant de nous. Elle me fit un très bon effet. De taille moyenne, un peu forte, les cheveux grisonnants en « Sévigné », de grands beaux yeux à la George Sand, des dents très blanches qui brillaient dans son visage légèrement bistré, elle sentait sain, elle parlait bon, ses mains étaient potelées et ses doigts longs.

Elle me prit doucement par la main ; et mettant un genou en terre pour mettre son visage à la hauteur du mien, elle me dit d'une voix musicale : « Vous n'avez pas peur, ma petite fille ? » Je ne répondis pas et devins rouge. Elle m'adressa plusieurs questions. Je refusai de répondre. Tout le monde s'était groupé autour de moi. « Réponds donc, bébé ! – Allons, Sarah ! sois gentille ! – Oh ! la vilaine petite fille ! » Peines perdues. Je restai muette et fermée.

Après la visite d'usage dans les dortoirs, le réfectoire, l'ouvroir ; après les congratulations exagérées : « Que c'est bien tenu ! Quelle propreté ! » et mille stupidités semblables sur le confort de ces prisons d'enfants, ma mère s'écarta avec Mme Fressard. Je la tenais aux genoux et l'empêchais de marcher.

« Voilà l'ordonnance du médecin. » Et elle remit une longue liste de choses à faire. Mme Fressard sourit, légèrement ironique : « Vous savez, madame, dit-elle à ma mère, que nous ne pouvons pas la friser ainsi. – Encore moins la défriser, dit ma mère, en passant ses doigts gantés dans ma chevelure ; ce ne sont pas des cheveux, c'est une tignasse ! Je vous prie de ne jamais la démêler avant d'avoir brossé ses cheveux ; vous n'en viendriez pas à bout et la feriez souffrir. »

« Qu'est-ce que les enfants prennent à quatre heures ? continua-t-elle. – Mais, un morceau de pain et ce que leur donnent leurs parents pour leur goûter. – Il y a douze pots de confitures différentes, car l'enfant a l'estomac capricieux : il faudra lui donner un jour des confitures, un jour du chocolat. Il y en a six livres. » Mme Fressard sourit, toujours ironique et bienveillante. Elle prit une livre de chocolat et dit tout haut : « De chez Marquis ! Eh bien, fillette, on vous gâte. » Et elle tapotait ma joue de ses doigts blancs. Puis ses yeux s'arrêtèrent surpris sur un grand pot. – « Ceci, dit ma mère, c'est du cold-cream fait par moi-même. Je désire que la figure, le cou et les mains de ma fille en soient frottés tous les soirs à son coucher. – Mais... reprit Mme Fressard. » Maman, impatientée : « Je paierai double de blanchissage pour les draps. » (Pauvre maman chérie ! Je me souviens très bien qu'on me changeait les draps tous les mois en même temps que les autres.)

Enfin, l'heure de la séparation venue, on se mit en groupe sympathique et maman fut enlevée dans une envolée d'embrassements, de paroles consolatrices : « Cela lui fera du bien !... Elle a besoin de ça !... Vous allez la trouver changée quand vous la reverrez !... etc. »

Le général de Polhes, qui m'aimait beaucoup, me prit dans ses bras, et m'enlevant en l'air : « Gamine, tu entres dans la caserne ! va falloir marcher au pas ! »

Et comme je lui tirai sa longue moustache : « Faudra pas faire ça à la dame ! » fit-il en clignant de l'œil vers Mme Fressard. (Elle était légèrement moustachue.) Un rire strident et clair ouvrit les lèvres de ma tante. Un petit rire serré brida la bouche de maman. Et la troupe s'éloigna dans un tourbillon de jupes et de paroles, pendant qu'on m'entraînait vers la cage où j'allais être emprisonnée.

Je passai deux années dans cette pension. J'appris à lire, à écrire, à compter. J'appris mille jeux que j'ignorais.

J'appris à chanter des rondes, à broder des mouchoirs pour maman. Je me trouvais relativement heureuse, parce qu'on sortait le jeudi et le dimanche et que ces promenades me donnaient la sensation de la liberté. Le sol de la rue me semblait être autre que le sol du grand jardin de la pension.

Puis, il y avait chez Mme Fressard des petites solennités qui me jetaient toujours dans un ravissement fou. Parfois, Mlle Stella Colas, qui venait de débuter au Théâtre-Français, venait réciter des vers le jeudi. Je ne fermais pas les yeux de toute la nuit. Le matin, je me peignais avec soin et je me préparais, avec des battements de cœur, à entendre ce que je ne comprenais pas du tout, mais qui me laissait sous le charme. Puis, cette jolie jeune personne avait une légende : elle s'était jetée presque sous les chevaux de la voiture de l'Empereur pour attirer l'attention du souverain et obtenir la grâce de son frère qui avait conspiré contre sa vie.

Mlle Stella Colas avait sa sœur en pension chez Mme Fressard : Clotilde, aujourd'hui femme de M. Pierre Merlou, ministre des finances.

Stella Colas était petite, blonde, avec des yeux bleus un peu durs, mais pleins de profondeur. Elle avait la voix grave ; et je tressaillais de toutes mes fibres lorsque cette jeune fille frêle, blonde et pâle attaquait le *Songe d'Athalie*.

Que de fois, assise sur ma couchette d'enfant, j'essayais de dire d'une voix de basse :

> « Tremble ! fille digne de moi... »

J'enfonçais ma tête dans les épaules, je gonflais mes joues, et je commençais :

« Tremble... trem... ble... trem-em-em-ble... »

Mais ça finissait toujours mal, car je commençais tout bas d'une voix étouffée, et puis, inconsciemment, je montais la voix ; et mes compagnes réveillées, égayées par mes essais, éclataient de rire. Et je bondissais à droite, à gauche, furieuse, donnant des coups de pied, des gifles qu'on me rendait au centuple...

Mlle Caroline, fille adoptive de Mme Fressard que je retrouvai, longtemps après, femme du célèbre peintre Yvon, paraissait, furieuse, implacable, nous donnant à toutes des pénitences pour le lendemain. Quant à moi : pas de sortie et cinq coups de règle sur les doigts.

Ah ! les coups de règle de Mlle Caroline ! Je les lui ai reprochés quand je l'ai revue trente-cinq ans après. Elle nous faisait mettre tous les doigts autour du pouce, et il fallait tenir sa main tout près, bien droite : et pan !... et pan !... de sa large règle de bois d'ébène, elle appliquait un méchant coup dur, sec, coup terrible qui faisait gicler les larmes des yeux.

J'avais pris en grippe Mlle Caroline. Elle était belle cependant ; mais d'une beauté qui m'ennuyait. Le teint très blanc, les cheveux très noirs, plaqués en bandeaux dentelés.

Quand je l'ai revue, longtemps après, elle me fut amenée par une parente à moi qui me dit : « Je parie que vous ne reconnaissez pas Madame ? Et cependant, vous la connaissez beaucoup. » J'étais appuyée contre la grande cheminée de mon hall et je regardais venir, du fond du premier salon, cette grande personne à l'air un peu provincial, encore assez belle. Quand elle eut descendu les trois marches du hall, le jour éclaira son front bombé, cerné par les durs bandeaux dentelés : « Mademoiselle Caroline ! » m'écriai-je. Et dans un furtif mouvement, je cachai mes deux mains derrière mon dos.

Je ne la revis plus jamais, Mlle Caroline. Ma rancœur d'enfant avait percé sous la politesse de l'hôtesse.

Je ne m'ennuyais pas trop chez Mme Fressard ; et il me semblait naturel d'y rester jusqu'à ce que je fusse tout à fait grande.

Mon oncle Félix Faure, qui est aujourd'hui chartreux, avait exigé que sa femme, sœur de ma mère, me fasse sortir souvent. Il avait une magnifique propriété traversée par un ruisseau, à Neuilly ; et je pêchais pendant des heures avec mon cousin et ma cousine.

Enfin, ces deux années s'écoulèrent paisibles, sans autres événements que mes colères terribles, qui jetaient le désarroi dans la pension et me laissaient deux ou trois jours à l'infirmerie. Mes colères ressemblaient à des accès de folie.

Un jour, ma tante Rosine vint en coup de vent me retirer de la pension. Un ordre de mon père précisait l'endroit où je devais être transférée. Cet ordre était formel. Ma mère, en voyage, avait prévenu ma tante, laquelle, entre deux valses, était accourue.

L'idée qu'on violentait à nouveau mes goûts, mes habitudes, sans me consulter, me mit dans une rage indicible. Je me roulai par terre ; je poussai des cris déchirants ; je hurlai des reproches contre maman, mes tantes, Mme Fressard qui ne savait pas me garder.

Après deux heures de luttes pendant lesquelles je m'échappai deux fois des mains qui essayaient de me vêtir, pour me sauver dans le jardin, grimper aux arbres, me jeter dans le petit bassin dans lequel il y avait plus de vase que d'eau ; enfin,

épuisée, domptée, sanglotante, on m'emporta dans la voiture de ma tante.

Je restai trois jours chez elle avec une telle fièvre, qu'on craignit pour ma vie. Mon père vint chez ma tante Rosine, qui habitait alors 6, rue de la Chaussée-d'Antin. Il était lié d'amitié avec Rossini qui, lui, habitait au n° 4 de la même rue.

Il l'amena souvent. Et Rossini me faisait rire par mille histoires ingénieuses, mille grimaces comiques. Mon père était beau comme un dieu. Et je le regardais avec fierté. Je le connaissais peu, le voyant rarement. Mais je l'aimais pour sa voix charmeuse, ses gestes doux et lents. Il en imposait un peu. Et je remarquais que ma fulgurante tante se calmait devant lui.

J'avais repris mon calme ; et le docteur Monod, qui me soignait alors, déclara que je pouvais être emmenée sans inconvénient.

On avait attendu maman ; mais elle était malade à Haarlem. Mon père refusa l'offre que lui faisait ma tante de l'accompagner pour me conduire au couvent. J'entends encore mon père répondre de sa voix douce : « Non, c'est sa mère qui la conduira au couvent ; j'ai écrit, aux Faure ; ils vont garder la petite pendant quinze jours. » Et comme ma tante allait protester : « C'est plus calme qu'ici, ma chère Rosine ; et l'enfant a besoin, avant tout, de calme. »

J'arrivai, le soir même, chez ma tante Faure.

Je ne l'aimais pas beaucoup, parce qu'elle était froide et poseuse ; mais j'adorais mon oncle : il était si doux, si tranquille ; et son sourire avait un charme infini. Son fils était diable, comme moi ; aventureux et un peu braque. Nous aimions nous trouver ensemble. Ma cousine, adorable Greuze, était réservée et craignait de salir ses robes et même ses tabliers. La pauvre mignonne épousa le baron Cerise et mourut en couches, en pleine beauté, en pleine jeunesse, parce que sa ti-

midité, sa réserve et son éducation étroite s'étaient refusées à recevoir les secours d'un médecin, alors que son intervention était absolument nécessaire. Je l'aimais beaucoup. Je l'ai beaucoup pleurée ; et le moindre rayon de lune évoque en moi sa blonde apparition.

Je restai trois semaines chez mon oncle, vagabondant avec mon cousin, passant des heures à plat ventre à pêcher des écrevisses dans le petit ruisseau qui traversait le parc de mes parents. Ce parc était immense et entouré d'un large saut de loup. Que de fois j'ai parié avec mon cousin et ma jolie cousine que je sauterais le fossé : « Je te parie cinq épingles ! Je te parie trois feuilles de papier ! Je te parie mes deux crêpes ! » – On mangeait des crêpes tous les mardis. – Et je sautais !

Et la plupart du temps, je tombais dans le fossé, clapotant dans l'eau verte, criant parce que j'avais peur des grenouilles, hurlant de terreur parce que mon cousin et ma cousine faisaient semblant de s'en aller.

Quand je rentrais et que ma tante inquiète m'apercevait du perron où elle guettait notre retour, quelle semonce ! Quel regard froid ! « Allez vous changer, Mademoiselle ! et restez dans votre chambre ! On vous portera votre dîner sans dessert ! » En passant devant la grande glace du vestibule, je m'entrevoyais semblable à un tronc d'arbre vermoulu ; et je voyais mon cousin qui me faisait signe, en portant la main à sa bouche, qu'il me porterait du dessert.

Ma cousine se laissait caresser par sa mère, qui semblait dire : « Ah ! grâce à Dieu, tu ne ressembles pas à cette petite bohémienne ! » C'était le titre dont ma tante me cinglait dans ses moments de colère. Je montais à ma chambre le cœur gros, honteuse, désolée, jurant de ne plus sauter le saut de loup. Mais, arrivée dans ma chambre, je trouvais la fille du jardinier qu'on avait attachée à ma petite personne, grosse fille fruste, rieuse : « Ah ! que Mademoiselle est rigolo comme ça ! » Et elle riait tant et tant qu'elle me rendait fière d'être si rigolo ; et je pensais

déjà : « La première fois que je sauterai le fossé, je me mettrai des herbes et de la boue partout. »

Une fois déshabillée, lavée, je mettais ma petite robe de flanelle et je restais dans ma chambre à attendre le dîner. On m'apportait de la soupe, de la viande, du pain et de l'eau. Je détestais et je déteste toujours la viande. Je la jetais par la fenêtre, en ayant soin de découper le gras que je laissais au bord de mon assiette, car ma tante montait me surprendre : « Vous avez mangé, Mademoiselle ? – Oui, ma tante. – Avez-vous encore faim ? – Non, ma tante. – Écrivez trois fois le *Pater* et le *Credo*, petite païenne. » (Je n'étais pas encore baptisée.)

Un quart d'heure après, mon oncle montait : « Tu as bien dîné ? – Oui mon oncle. – Tu as mangé ta viande ? – Non, je l'ai jetée par la fenêtre. Je ne l'aime pas ! – Tu as menti à ta tante ! – Non elle m'a demandé si j'avais mangé : j'ai dit oui ; mais j'ai pas dit que j'avais mangé ma viande. – Quelle pénitence as-tu ? – J'ai à écrire, avant de me coucher, trois *Pater* et trois *Credo*. – Tu les sais bien par cœur ? – Non, mon oncle, pas très bien ; je me trompe tout le temps. ».

Et cet homme adorable me dictait mon *Pater* et mon *Credo* que je copiais avec dévotion, car il dictait avec tendresse.

Il était pieux, très pieux, mon oncle Faure. Après la mort de ma tante, il s'est fait chartreux. Et, dans ce moment, je sais que, vieux et malade, courbé par la douleur, il creuse sa tombe ; défaillant sous le poids de sa bêche, implorant Dieu de le reprendre et pensant souvent à moi, à « sa chère petite bohémienne ».

Ah ! le cher et doux être : je lui dois ce que j'ai de meilleur. Je l'aime avec respect et dévotion. Que de fois, dans les phases difficiles de ma vie, j'ai évoqué son souvenir et consulté sa pensée ; car je ne le voyais plus, ma tante s'étant brouillée volontairement avec maman et moi. Mais il m'a toujours aimée ; et il

m'a parfois fait parvenir des conseils pleins d'indulgence, de droiture et de bon sens.

Dernièrement, je suis allée dans le pays où se sont réfugiés les Chartreux. Un ami est allé voir le saint homme, et j'ai pleuré en écoutant les paroles que lui avait dictées mon oncle pour m'être répétées.

Mon oncle parti, Marie, la fille du jardinier, entrait d'un air indifférent, mais les poches bourrées de pommes, de biscuits et de mendiants. Mon cousin m'envoyait du dessert ; mais elle, la brave fille, avait nettoyé tous les compotiers.

Alors je lui disais : « Assieds-toi, Marie ; et pendant que je fais mes *Credo* et mes *Pater*, épluche les mendiants, on les mangera après, quand j'aurai fini. » Et Marie s'asseyait par terre, pour cacher vite tout sous la table si ma tante était revenue. Mais ma tante ne revenait pas. Elle faisait de la musique avec ma cousine, pendant que mon oncle apprenait les mathématiques à mon cousin.

Enfin, maman annonça son arrivée. Ce fut un branle-bas dans la maison de mon oncle. On préparait ma petite malle.

Le couvent de Grand-Champs, où j'allais entrer, avait un uniforme. Ma cousine, qui adorait coudre, marquait avec fureur des S. B. en coton rouge partout. Mon oncle me donna mon couvert d'argent et mon gobelet. Tout fut marqué du n° 32, mon numéro matricule. Marie me donna un gros cache-nez violet dégradé, qu'elle avait tricoté en cachette depuis des jours. Ma tante me mit au cou un petit scapulaire bénit ; et quand maman arriva avec mon père, tout était prêt.

On donna un grand dîner d'adieux où furent invités deux amis de ma mère, ma tante Rosine et quatre autres membres de la famille.

Je me trouvais très importante. Je n'étais ni triste ni gaie. Je me sentais importante et cela suffisait. Tout le monde parlait

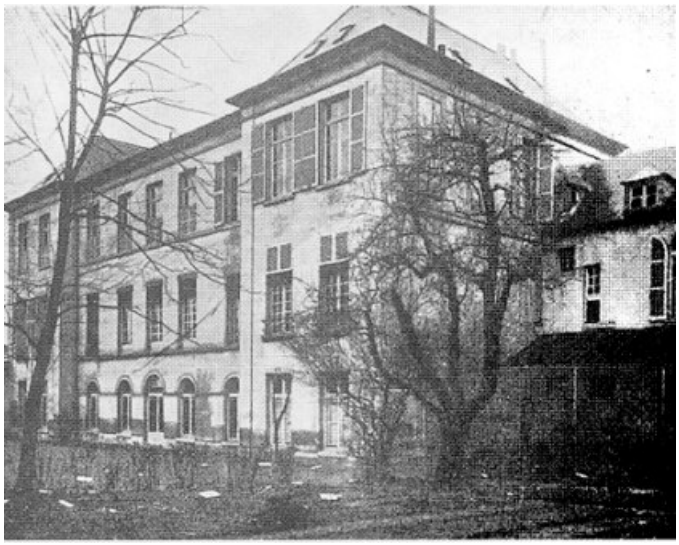
de moi. Mon oncle caressait mes cheveux. Ma cousine m'envoyait des baisers du bout de la table.

Tout à coup, la voix musicale de mon père me fit tourner la tête vers lui. « Écoute, Sarah, si tu es bien sage au couvent, je te reprendrai dans quatre ans et je t'emmènerai avec moi, bien loin, faire de beaux voyages. – Oh ! je serai bien sage ! sage comme tante Henriette ! » C'était ma tante Faure. Tout le monde sourit.

Après le dîner, le temps étant beau, on se dispersa dans le parc. Mon père m'emmena et me parla de choses graves, de choses tristes que j'entendais pour la première fois, que je comprenais malgré mon jeune âge et qui me faisaient pleurer.

Il s'était assis sur un vieux banc et me tenait sur ses genoux. Ma tête appuyée sur sa poitrine, j'écoutais et je pleurais, silencieuse et troublée... Mon pauvre papa, je ne devais plus le revoir, jamais, jamais...

III



Je dormis mal. Et le lendemain matin, à huit heures, nous partions en chaise de poste pour Versailles.

Je vois encore la grosse Marie, la fille du jardinier, tout en larmes ; la famille réunie en haut du perron ; ma petite malle ; la caisse à joujoux apportée par maman ; un cerf-volant, fait par mon cousin, qu'il me donna au moment où la voiture s'ébranlait. Je vois toute la grande maison carrée qui devenait petite, toute petite... à mesure que nous nous éloignions.

Et debout, tenue par mon père, j'agitais son foulard bleu que je lui avais retiré du cou ; puis je m'endormis, et ne m'éveillai que devant la lourde porte du couvent de Grand-Champs.

Je frottai mes yeux, cherchant à orienter mon esprit. Je sautai de voiture et regardai curieusement.

Le pavé était petit, rond, et l'herbe poussait partout. Un mur, une grande porte surmontée d'une croix, et puis, rien derrière... on ne voyait rien.

À gauche, une maison. À droite, la caserne Satory. Pas un bruit ; pas la résonance d'un pas ; pas un écho.

« Oh ! maman, c'est là-dedans que je vais entrer ? Oh ! non, je veux retourner chez Mme Fressard ! »

Maman haussa légèrement les épaules, en me montrant mon père, pour me faire comprendre qu'elle n'y était pour rien.

Je me jetai vers lui. Il sonnait. Il me prit la main ; et, la porte s'ouvrant, il m'entraîna doucement. Maman et ma tante Rosine suivirent.

La cour était vaste et triste ; mais on voyait des bâtiments, des fenêtres, quelques visages curieux d'enfants.

Mon père dit un mot à la sœur tourière et on nous fit entrer dans le parloir.

Une grande salle cirée, traversée par un énorme grillage noir qui tenait toute la longueur de la pièce. Des banquettes de velours rouge autour ; puis quelques chaises et fauteuils près du grillage. Le portrait, de Pie IX, le portrait en pied de saint Augustin, et le portrait d'Henri V.

Je claquais des dents. Il me semblait me souvenir d'avoir lu la description d'une prison dans un livre quelconque, et que c'était tout à fait cela.

Je regardai mon père, maman, et je me sentis en défiance contre eux.

On disait si souvent que j'étais une enfant indomptable ; qu'il faudrait une main de fer ; que j'étais le diable fait enfant. Ma tante Faure répétant si souvent : « Cette enfant finira mal ; elle a des idées de folle... etc., etc. ».

Je fus prise de peur. « Papa ! papa ! Je ne veux pas aller en prison !... C'est une prison cela, j'en suis sûre !... J'ai peur ! J'ai peur !... »

De l'autre côté de la grille, une porte venait de s'ouvrir. Je m'arrêtai pour regarder. Une petite femme courte et ronde venait d'entrer. Elle s'approcha près de la grille. Son voile noir était baissé jusqu'à la bouche. Je ne pouvais rien voir de sa figure. Elle reconnut mon père avec lequel elle avait sans doute déjà conféré.

Elle fit tourner une porte dans la grille, et nous pénétrâmes tous dans la seconde pièce.

Me voyant pâle, les yeux pleins de larmes et de terreur, elle me prit doucement la main ; et, tournant le dos à mon père, elle releva son voile : et je vis la plus douce, la plus rieuse figure qu'il soit possible de voir.

De grands yeux bleus pleins d'enfance, le nez retroussé, la bouche rieuse et charnue, de belles dents fortes et claires.

Son air de bonté, de vaillance et de gaieté me jeta tout de suite dans les bras de mère Sainte-Sophie, la supérieure du couvent de Grand-Champs.

« Ah ! nous voilà amies ! » dit-elle à mon père en baissant son voile.

Quel instinct secret avertissait cette femme sans coquetterie, sans glace, sans souci de la beauté, que son visage était fait pour charmer, que son clair sourire ensoleillait le sombre couvent ?

« Eh bien, maintenant, nous allons faire la grande visite du couvent ! »

Et nous voilà partis : moi, tenant papa et mère Sainte-Sophie par la main ; deux autres religieuses nous accompagnant : la mère Préfète, une grande femme froide aux lèvres

pincées ; et sœur Séraphine, flexible et blanche comme un brin de muguet.

On commença par visiter le bâtiment, la grande salle de travail dans laquelle toutes les élèves se réunissaient le jeudi pour la conférence faite presque toujours par mère Sainte-Sophie ; les élèves travaillaient toute la journée à leurs travaux à l'aiguille ; les unes faisaient de la tapisserie ; d'autres, de la broderie ; d'aucunes s'occupaient à la décalcomanie, etc. etc.

La salle était grande. On y dansait le jour de la Sainte-Catherine et à quelques autres occasions. C'était dans cette salle aussi qu'une fois par an, la mère Supérieure remettait à chaque sœur le sou qui représentait son revenu de l'année.

Les murs étaient ornés de gravures pieuses et de quelques tableaux à l'huile faits par des élèves. Mais la place d'honneur appartenait à saint Augustin : Une grande et magnifique gravure représentait la conversion de saint Augustin...

Oh ! que je l'ai regardée souvent ; cette gravure ! Sûrement, ce saint Augustin me donnait de grandes émotions et troublait mon cœur d'enfant.

Puis, maman admira la propreté du réfectoire ; mais elle demanda à voir quelle serait ma place ; et quand on la lui eut montrée, elle se refusa énergiquement à ce que je fusse placée à l'endroit indiqué. « Non, dit-elle, l'enfant est très faible de poitrine, elle serait en plein courant d'air. Je ne veux pas qu'elle soit là. » Et mon père insistant dans le sens de ma mère, il fut convenu qu'on me placerait au fond du réfectoire. Du reste, on tint parole.

Quand il fallut monter le large escalier qui conduisait aux dortoirs, maman resta une seconde effarée : l'escalier, était large, large... les marches basses et faciles... mais il y en avait une telle quantité pour arriver au premier étage...

Un instant, les bras tombants, l'œil fixe, maman regarda, découragée ; hésitante. « Reste, Youle, dit ma tante, je monterai. – Non, non, dit maman d'une voix douloureuse : je veux voir où couchera l'enfant ; elle est si délicate. » Mon père la monta à moitié et nous fûmes dans un des immenses dortoirs. Cela ressemblait en beaucoup plus grand au dortoir de chez Mme Fressard ; seulement, c'était carrelé par terre, sans aucune carpette, sans rien.

« C'est impossible ! s'écria maman. La petite ne peut pas coucher là. Elle attrapera la mort. C'est trop froid. »

Mère Sainte-Sophie, la Supérieure, calma maman qui était très pâle. Elle la fit asseoir. Ma mère avait déjà le cœur très malade.

« Tenez, Madame, nous mettrons votre fillette dans ce dortoir. » Et elle ouvrit une porte donnant sur une belle chambre contenant huit lits. Elle était parquetée. C'était la chambre attenante à l'infirmerie dans laquelle couchaient les enfants faibles ou convalescents.

Maman rassurée, nous descendîmes dans les jardins.

Il y avait le « petit bois », le « moyen bois », et le « grand bois ». Puis un verger à perte de vue dans lequel se trouvait le bâtiment des enfants pauvres instruits gratuitement et qui aidaient à la grande lessive toutes les semaines.

La vue de ces immenses bois dans lesquels se trouvaient des gymnastiques, des balançoires, des hamacs, me ravit de joie : je pourrais vagabonder dans tout cela.

Mère Sainte-Sophie dit que le « petit bois » était réservé aux grandes élèves ; et le « moyen bois », aux petites filles. Quant au « grand bois », toutes les classes s'y réunissaient aux jours de fêtes, puis pour la récolte des châtaignes et la cueillette des acacias.

Mère Sainte-Sophie fit remarquer que chaque enfant pouvait avoir son petit jardin ; que parfois on se réunissait deux, trois, pour avoir un joli jardin.

« Oh ! j'aurai mon jardin, dis, mon jardin pour moi seule ? – Oui, dit ma mère, pour toi seule. ».

La Supérieure appela le jardinier, le père Larcher, le seul homme qui, avec l'aumônier, faisait partie du personnel du couvent.

« Père Larcher, dit l'aimable femme, voilà une enfant qui veut un beau jardin. Choisissez-le-lui dans un bel endroit. « Bien, ma Mère », dit le brave homme. Je vis mon père glisser une pièce dans la main du jardinier, qui remercia confus.

L'heure avançait. Il fallut se quitter. Je me souviens très bien que je n'en éprouvai aucun chagrin.

Je ne pensais qu'à mon jardin. Le couvent ne me paraissait plus une prison, mais un paradis.

J'embrassai maman, ma tante. Papa me tint un instant serrée contre lui. Et quand je le regardais, il avait les yeux pleins de larmes ; mais moi, je n'avais pas envie de pleurer.

Je l'embrassai fort, et lui dis tout bas : « Je vais être sage, sage, et vais bien travailler pour partir dans quatre ans avec toi. »

Puis j'allai vers maman qui faisait à mère Sainte-Sophie les mêmes recommandations qu'à Mme Fressard : cold-cream, chocolat, confitures, etc., etc.

Mère Sainte-Sophie inscrivait toutes les recommandations ; et elle eut soin de les faire exécuter scrupuleusement.

Toute ma famille partie, je me sentis prête à pleurer. Mais la Supérieure me prit la main et m'emmena au « moyen bois »

pour me faire voir où serait mon jardin. Il n'en fallut pas plus pour me distraire.

Nous trouvâmes le père Larcher eu train de tracer une légère ligne de démarcation dans l'angle du bois.

Il y avait un petit bouleau appuyé contre le mur. Cet angle était formé par la réunion des deux murs, l'un donnant sur le chemin de fer de la rive gauche qui coupe en deux le bois de Satory, car tous les « bois » de mon couvent avaient été pris sur le joli bois de Satory. L'autre mur était le mur du cimetière.

Papa, maman, ma tante, tous, m'avaient donné de l'argent. J'avais, je crois, quarante ou cinquante francs, et je voulais tout donner au père Larcher pour m'acheter des graines.

La Supérieure sourit et fit appeler mère Économe et mère Sainte-Appoline. À l'une, je dus remettre mon argent, sauf vingt sous qu'elle me laissa en me disant : « Quand vous n'en aurez plus, fillette ; vous viendrez en chercher. »

Puis mère Sainte-Appoline, qui était professeur de botanique, me demanda ce que je voulais comme fleurs.

Ah ! ce que je voulais comme fleurs ?... Je voulais tout !

Elle commença un petit cours en me disant que toutes les fleurs ne poussaient pas à la même époque. Puis elle prit de mon argent à l'Économe et, le remettant au père Larcher, lui dit de m'acheter une pelle, un râteau, une binette et un arrosoir. Plus quelques graines et quelques plantes dont elle lui remit la liste.

J'étais radieuse.

Et je revins avec mère Sainte-Sophie qui me conduisit au réfectoire. On allait dîner.

Quand j'entrai dans cet immense réfectoire, je restai interdite, bouche bée... Plus de cent jeunes filles et fillettes étaient là, debout pour le *Benedicite.*

À la vue de la Supérieure, tout le monde s'inclina profondément ; puis les regards convergèrent vers moi.

Mère Sainte-Sophie me conduisit dans le fond, à la place choisie. Puis elle revint au milieu du réfectoire. Elle s'arrêta, fit le signe de la croix, et dit à haute voix le *Benedicite.*

Quand elle quitta le réfectoire, tout le monde salua de nouveau, et je me trouvai toute seule... toute seule dans la cage des petites fauves.

J'étais assise entre deux fillettes de dix à douze ans, noires comme deux petites taupes. Deux jumelles de la Jamaïque, nommées Dolorès et Pepa Cardaños. Elles étaient au couvent depuis deux mois seulement et semblaient aussi intimidées que moi.

Il y avait pour dîner : de la soupe à... à tout !... Et du veau avec des haricots blancs. Je détestais la soupe. Et j'ai toujours eu le veau en horreur.

Je retournai mon assiette quand on passa la soupe, mais la sœur converse la retourna brutalement ; et, au risque de me brûler, me versa de force la soupe dans mon assiette.

« Faut manger votre soupe, me dit tout bas ma voisine de droite qui s'appelait Pepa. – J'aime pas cette soupe-là ! Je n'en veux pas ! »

La sœur inspectrice passait : « Mademoiselle, il faut manger votre soupe. – Non, je ne l'aime pas... cette soupe-là ! »

Elle sourit, et me dit doucement : « Il faut tout aimer. Je reviendrai tout à l'heure. Soyez gentille. Mangez votre soupe. ».

Je commençais à rager ; mais Dolorès me passa son assiette vide et gentiment mangea ma soupe.

Quand l'inspectrice revint, elle témoigna sa satisfaction. Furieuse, je lui tirai la langue, ce qui fit rire toute la tablée.

Elle se retourna vivement. Mais l'élève qui tenait le bout de table et qui était surveillante, étant la plus âgée, lui murmura : « C'est la nouvelle qui fait des petites grimaces. » L'inspectrice s'éloigna.

Le veau passa dans l'assiette de Dolorès, mais je voulus garder les haricots blancs, ce qui faillit nous brouiller. Elle céda cependant, entraînant dans son assiette, avec mon morceau de veau, quelques haricots que je défendais.

Une heure après, on faisait la prière du soir, et tout le monde montait se coucher. Mon lit était placé contre le mur dans lequel était creusée la petite niche de la Sainte Vierge. Une lampe brûlait toujours dans cette niche. Elle était alimentée par les enfants dévotieux et reconnaissants après leur convalescence. Deux petits pots de fleurs minuscules étaient placés au pied de la statuette. Les pots étaient en terre cuite ; les fleurs en papier.

Je faisais très bien les fleurs. Et je résolus de suite en me couchant que je ferais toutes les fleurs pour la Sainte Vierge.

Et je m'endormis rêvant de guirlandes de fleurs, de haricots, et de pays lointains. Les deux jumelles de la Jamaïque avaient frappé mon esprit.

Le réveil fut dur : Je n'avais pas l'habitude de me lever si tôt. Le jour perçait à peine les carreaux opaques des fenêtres. Je me levai en bougonnant.

On avait un quart d'heure pour faire sa toilette, et il me fallait une bonne demi-heure pour démêler mes cheveux. La sœur Marie, voyant que je n'étais pas prête, s'approcha de moi ; et

violemment, avant que j'aie pu juger son mouvement, m'arracha le peigne des mains :

« Allons, allons, il ne faut pas lambiner comme ça ! » Et plantant le peigne dans ma tignasse, elle m'arracha une poignée de cheveux.

La douleur et la rage de me voir malmenée ainsi me donnèrent sur-le-champ un de ces accès de colère qui terrifiaient ceux qui en étaient témoins.

Je me précipitai sur la malheureuse sœur ; et des pieds, des dents, des mains, des coudes, de la tête, de tout mon pauvre petit corps si menu, je frappai, je cognai, je hurlai !

Toutes les élèves, toutes les sœurs, tout le monde accourait. Les enfants criaient : « Au secours ! » Les sœurs faisaient le signe de la croix et n'osaient s'approcher. Mère Préfète me jeta de l'eau bénite pour m'exorciser.

Enfin, mère Sainte-Sophie la Supérieure arriva.

Mon père l'avait mise au courant de mes accès de colère sauvage qui étaient mon seul et réel défaut, et qui tenaient autant à mon état de santé qu'à la violence de mon caractère.

Elle s'approcha. Je tenais toujours sœur Marie, mais j'étais épuisée par mes efforts et par cette lutte contre la pauvre femme qui, grande et forte, se garait sans se défendre et essayait de me tenir les pieds ou les mains à tour de rôle.

La voix de la mère Sainte-Sophie me fit lever la tête.

Mes yeux noyés de larmes entrevirent son doux visage, si empreint de pitié, que je m'arrêtai un instant sans pourtant lâcher prise ; et, honteuse et frémissante, je dis très vite : « C'est elle qui a commencé ! Elle m'a arraché mon peigne comme une méchante pour arracher mes cheveux ! Elle m'a bousculée ! Elle m'a fait mal ! C'est une méchante !... ». Et j'éclatai en sanglots. Mes mains se desserrèrent. Et je me trouvai, sans que j'en eusse

conscience étendue sur mon petit lit, la main de mère Sainte-Sophie sur mon front, et sa voix, tendre et grave, me sermonnant doucement.

Tout le monde était parti. J'étais seule avec elle et la petite Sainte Vierge dans sa niche.

À partir de ce jour, mère Sainte-Sophie prit un énorme ascendant sur moi.

Chaque matin, elle me faisait venir ; et sœur Marie, à qui j'avais demandé pardon devant tout le couvent réuni, me peignait doucement en sa présence.

Assise sur un petit tabouret, j'écoutais la lecture que faisait la mère Supérieure, ou l'histoire instructive qu'elle me contait. Ah ! l'adorable femme ! Et que j'aime à me rappeler son souvenir !

Je l'adorais comme on adore, petit enfant, un être qui vous a prise toute, sans savoir, sans discuter, sans se rendre compte, subissant un charme infini.

Mais depuis, je l'ai comprise et admirée. J'ai deviné l'âme unique et rayonnante emprisonnée sous l'enveloppe courtaude et rieuse de cette sainte femme.

Je l'ai aimée pour tout ce qu'elle a éveillé de noble en moi. Je l'aime pour les lettres qu'elle m'a écrites et que je relis souvent. Je l'aime, parce qu'il me semble que tout imparfaite que je sois, je le serais cent fois plus si je n'eusse connu et aimé cette pure créature.

Une seule fois, je la vis sévère et la sentis soudainement en colère : Il y avait dans la petite pièce qui précédait sa cellule et qui servait de salon, le portrait d'un jeune homme dont le beau visage était empreint d'une certaine noblesse.

« C'est l'Empereur ?... demandai-je. – Non, fit-elle, en se retournant vivement, c'est le Roi ! c'est Henri V. »

Je ne compris que plus tard le pourquoi de son émoi. Tout le couvent était royaliste. Et Henri V était le souverain reconnu.

On avait le plus profond mépris pour Napoléon III ; ce qui fit que, le jour du baptême du Prince Impérial, on ne nous fit pas de distribution de bonbons et que nous ne profitâmes pas du jour de congé accordé à tous les pensionnats, lycées et couvents.

La politique était lettre morte pour moi ; et je me trouvais heureuse au couvent, grâce à mère Sainte-Sophie.

Puis, j'étais très aimée de mes compagnes qui souvent faisaient mes compositions à ma place.

Je n'avais aucun goût pour l'étude, sauf pour la géographie et le dessin. L'arithmétique me rendait folle. L'orthographe m'assommait ; et j'avais un profond mépris pour le piano. J'étais restée timide, et perdais la tête quand on m'interrogeait à l'improviste.

J'avais la passion des bêtes, et je promenais avec moi, dans des petits cartons ou des cages que je fabriquais, des couleuvres – nos bois en étaient peuplés, – des cricris sur des feuilles de lis, des lézards qui avaient presque toujours la queue cassée parce que, pour voir s'ils mangeaient, je soulevais le couvercle de la boîte un tout petit peu, ce que voyant, mes lézards se précipitaient vers l'ouverture, je refermais très vite, rouge et surprise de tant d'aplomb, et crac, soit à droite, soit à gauche, il y avait une queue de prise. Et je me désolais des heures. Et pendant que la sœur nous expliquait, faisant des signes sur le tableau, le système métrique, je pensais – la queue de mon lézard dans la main – au moyen de la lui recoller.

J'avais des toc-marteau dans une petite boîte, et cinq araignées dans une cage que m'avait fabriquée le père Larcher avec

de la toile métallique. Méchamment, je donnais des mouches à mes araignées qui, grasses et bien nourries, travaillaient à faire leur toile. Et bien souvent pendant la récréation, la cage sur un banc ou un tronc d'arbre, nous restions dix, douze fillettes groupées autour de cette cage à regarder l'étonnant travail de ces petites bêtes. Puis, importante et fière, quand j'apprenais qu'une compagne s'était coupée, je me rendais près d'elle : « Viens, je vais t'envelopper ton doigt : j'ai de la toile d'araignée toute fraîche... » Et armée d'un petit bâton tout mince, je prenais la toile d'araignée que j'enroulais gravement autour du doigt blessé. « Et maintenant, mesdames Araignées, il faut recommencer votre travail ! » Et mesdames Araignées recommençaient, actives et minutieuses.

J'étais une petite autorité. On me prenait pour arbitre dans les questions à trancher. On me faisait des commandes pour les trousseaux des poupées en papier.

À cette époque, faire le grand manteau d'hermine avec la palatine et le manchon était un jeu pour moi. Et cela remplissait d'admiration toutes mes camarades. Je faisais payer mes trousseaux, selon leur importance : deux crayons, cinq plumes tête-de-mort, deux feuilles de papier blanc.

Enfin j'étais devenue une personnalité, et cela suffisait à mon orgueil d'enfant.

Je n'apprenais rien. Je n'avais jamais la croix. Et je ne fus qu'une fois au tableau d'honneur ; pas comme une élève studieuse, mais pour acte de courage : j'avais retiré de la grande mare une petite fille qui voulait attraper des grenouilles. La mare se trouvait dans le grand verger, du côté des enfants assistés. J'avais eu comme pénitence, pour je ne sais quel forfait, deux jours de retraite chez les enfants pauvres. On croyait me punir, et j'adorais cela. D'abord, on me regardait comme la Demoiselle ; et je donnais des sous pour qu'on m'apporte en cachette de la cassonade, ce qui était facile aux petites externes.

Nous étions à l'heure de la récréation. J'entendis des cris. Je me précipitai vers la mare d'où venaient les cris et je sautai dans l'eau sans réfléchir. Il y avait tellement de vase que nous nous embourbions ; seulement, la fillette avait quatre ans, elle était petite, petite, et disparaissait sans cesse. Moi, j'avais plus de dix ans. Enfin, je ne sais comment j'arrivai à la sortir de là. Sa bouche, son nez, ses oreilles, ses yeux, tout était plein de vase. Il paraît qu'on fut longtemps avant de la ranimer. Quant à moi, on m'emporta claquant des dents, nerveuse, et demi-pâmée.

J'eus un gros accès de fièvre, et ce fut mère Sainte Sophie qui voulut me veiller.

Je l'entendis qui disait au médecin : « Cette enfant, monsieur le docteur, est ce que nous avons de meilleur ici. Elle sera parfaite quand elle aura reçu le Saint Chrême. » Ces paroles me frappèrent tellement qu'à partir de ce jour je devins mystique.

Douée d'une imagination très vive et d'une extrême sensibilité, la légende chrétienne me prit l'esprit et le cœur. Le Fils de Dieu devint mon culte, et la Mère des Sept Douleurs mon idéal.

IV

Un événement très simple en soi, mais qui pourtant devait troubler le silence de notre vie claustrale, acheva de m'attacher à mon couvent dans lequel je voulais rester à tout jamais.

L'archevêque de Paris, monseigneur Sibour, rendait visite à quelques communautés. Et la nôtre était parmi les élues.

La nouvelle nous en fut donnée par mère Saint-Alexis, la mère doyenne, qui était si grande, si maigre et si vieille, qu'il m'était impossible de l'accepter pour un être humain, ni pour un être vivant. Elle me semblait empaillée, articulée ; elle me faisait peur. Et je ne voulus bien m'approcher d'elle que quand elle fut morte. On nous avait réunies dans la grande salle du jeudi. Et, debout sur la petite estrade, soutenue par deux sœurs converses, elle nous annonça d'une voix lointaine, lointaine... la venue de Monseigneur.

Il devait venir le jour de la Sainte-Catherine, c'est-à-dire quinze jours après la péroraison de la doyenne.

Une ruche dans laquelle serait entré un frelon... tel fut notre paisible couvent.

On abrégea les heures d'étude pour se consacrer à fabriquer des guirlandes de roses et de lis. Le grand et haut fauteuil en bois sculpté fut découvert pour le frotter, le vernir, etc... Nous faisions des suspensions couvertes de cristallins. On arra-

cha l'herbe de la cour... que sais-je, moi, ce qui ne fut pas fait pour l'honneur de cette visite !

Deux jours après l'allocution de la doyenne, mère Supérieure nous lut le programme de la fête :

La plus jeune des religieuses devait lire un compliment à Monseigneur. C'était la délicieuse sœur Séraphine.

Puis Marie Buguet jouerait un morceau de piano de Henri Herz.

Marie de Lacour chanterait une chanson de Loïsa Puget.

Puis on jouerait une petite pièce en trois tableaux écrite par mère Sainte-Thérèse : *Tobie recouvrant la vue.* J'ai là sous les yeux le petit manuscrit jauni et déchiré, et je n'en puis guère déchiffrer que le sens et quelques phrases :

Premier tableau : Les adieux du jeune Tobie à son père aveugle. – Il jure de lui rapporter les dix talents prêtés à Gabélus, son parent.

Deuxième tableau : Tobie endormi au bord du Tigre. – Il est veillé par l'ange Raphaël. – Combat contre un poisson monstre qui avait attaqué Tobie endormi. – Le poisson tué, l'ange conseille à Tobie de prendre le cœur, le foie et le fiel du poisson, et de les conserver pieusement.

Troisième tableau : Retour de Tobie chez son père aveugle. – L'ange lui conseille de frotter les yeux de son père avec les viscères du poisson. – Le vieux père recouvre la vue. – L'ange Raphaël, pressé par Tobie d'accepter une récompense, dévoile qui il est. – Et dans un cantique à la gloire de Dieu, il disparaît vers le ciel.

La petite pièce fut lue par mère Sainte-Thérèse dans la salle du jeudi. Nous étions toutes en larmes après la lecture, et mère Sainte-Thérèse dut faire un grand effort pour ne pas commettre, fût-ce une seconde, le péché d'orgueil.

Je me demandais avec anxiété quelle part j'allais prendre dans cette pieuse comédie ; car je ne doutais pas, étant donné ma petite personnalité, qu'on m'eût distribué quelque chose. Et j'en tremblais d'avance. Et je m'énervais toute seule, et mes mains se glaçaient, et mon cœur battait, et mes tempes bourdonnaient.

Aussi, quand mère Sainte-Thérèse dit de sa voix calme : « Mesdemoiselles, écoutez, je vous prie : voici la distribution de vos parts », je refusai de m'approcher et restai boudeuse sur mon tabouret.

Elle fit l'appel :

Le vieux Tobie : Eugénie Charmel.
Le jeune Tobie : Amélia Pluche.
Gabélus : Renée d'Arville.
L'ange Raphaël : Louise Buguet.
La mère de Tobie : Eulalie Lacroix.
La sœur de Tobie : Virginie Depaul.

J'avais prêté une oreille sournoise ; et je restai confondue, outrée, furieuse, quand mère Sainte-Thérèse ajouta : « Voici vos manuscrits, Mesdemoiselles. » Et on remit à chacune un petit manuscrit de la pièce.

Louise Buguet était ma camarade préférée. Je m'approchai d'elle et lui demandai son manuscrit que je relus avec passion.

« Tu me feras répéter par cœur, dis ? – Oui, bien sûr, lui répondis-je. – Oh ! que je vais avoir peur ! », disait ma petite amie.

On l'avait choisie pour l'ange, je pense, parce qu'elle était blanche et blonde comme un rayon de lune... Elle avait la voix douce et timide ; et parfois nous la faisions pleurer pour voir comme elle était jolie. De ses grands yeux gris et questionneurs, les larmes coulaient limpides et perlées.

Elle se mit de suite à apprendre sa part. Moi, je faisais le chien du berger, allant de l'une à l'autre des élues. Ça ne me regardait pas, mais je voulais en être.

Mère Supérieure passa ; et comme nous faisions la révérence, elle me caressa la joue : « On avait bien pensé à toi, ma fillette, mais tu es si peureuse quand on t'interroge. – Oh ! c'est parce que c'est l'histoire ou l'arithmétique... Ce n'est pas la même chose, j'aurais pas eu peur. »

Elle sourit d'un air défiant et s'éloigna.

On répéta pendant huit jours. Moi, je demandai à faire le gros monstre. Je voulais en être à tout prix. Mais c'était César, le chien du couvent, qui devait faire le poisson monstre.

On mit au concours le costume du poisson.

Je m'étais donné un mal !... J'avais découpé des écailles de carton que j'avais peinturlurées. Je les avais toutes cousues ensemble. J'avais fait des ouïes énormes qu'on devait passer en collier à César.

Ce ne fut pas mon projet qui fut adopté, mais celui d'une grande fille bête, dont le nom m'échappe. Elle avait fait une grande queue de peau et un masque avec des gros yeux et des ouïes ; mais il n'y avait pas d'écailles ; c'était le corps poilu de César qu'on verrait.

Je m'occupais néanmoins du costume de Louise Buguet, auquel je travaillais avec les sœurs Sainte-Cécile et Jeanne qui étaient directrices de la lingerie.

Aux répétitions, on ne pouvait arracher un mot à l'ange Raphaël. Elle restait bouche bée sur la petite estrade ses beaux yeux perlant des larmes ; elle arrêtait tous les mouvements, tout en me jetant des appels éplorés. Je lui soufflais. Je me levais, courais vers elle, l'embrassais et lui soufflais dans l'oreille toute sa tirade. Je commençais à en être.

Enfin, deux jours avant la solennité, la répétition générale commença. Et dès que l'ange apparut, oh ! combien joli ! il s'affaissa sur le banc, sanglotant, implorant : « Oh ! non, je ne pourrai jamais ! – En effet, elle ne pourra jamais... » soupira mère Sainte-Sophie.

Alors, folle d'orgueil, de joie et d'aplomb, oubliant le chagrin de ma petite amie, je bondis sur l'estrade et, debout sur le banc sur lequel pleurait effondré l'ange Raphaël : « Ma mère, ma mère, je sais sa part ! Voulez-vous que je la répète ? Oui, oui ! s'écria-t-on de tous les bancs. – Oh ! oui, tu le sais si bien... » dit Louise Buguet. Et elle voulut me coiffer du bandeau. « Non, laisse ! Je vais répéter comme ça, d'abord. »

On recommença le second tableau, et je fis mon entrée, armée d'une longue branche de saule ; et je commençai :

« Ne crains rien, Tobie, je serai ton conducteur. J'écarterai de ta route les ronces et les pierres. La fatigue t'accable. Repose-toi. – Moi, je veille ! »

... Et Tobie accablé se couchait au bord... de cinq mètres de jaconas bleu qui, allongés et serpentant, représentaient le Tigre.

Puis je continuai par une prière au bon Dieu, pendant que Tobie s'endormait.

Alors, César apparut en poisson monstre et tout ce petit monde trembla de terreur : car César, très bien éduqué par le père Larcher, le jardinier, sortit lentement de dessous le jaconas bleu, son masque de poisson sur la tête ; deux énormes coquilles de noix blanchies, et trouées dans le milieu pour permettre à César d'y voir clair, étaient accrochées à des fils de fer qui tenaient au collier, lequel supportait des ouïes grandes comme des feuilles de palmier. César, le museau par terre, grognait, ronflait et, affolé, se jetait sur Tobie qui, armé de son gourdin, tuait du premier coup le monstre. Alors César tombait sur le dos, les quatre pieds en l'air, et s'affaissait sur le côté, faisant le mort.

Ce fut une joie folle dans la salle. On applaudissait, on trépignait ; les plus petites se dressaient sur leur tabouret, criant : « Oh ! mon beau César ! Oh ! le brave César ! Oh ! qu'il est bien, le chien-chien. »

Les sœurs, émues de la bonne volonté du gardien du couvent, secouaient la tête avec attendrissement. Moi, j'avais oublié que j'étais l'ange Raphaël, et accroupie, je caressais César : « Oh ! comme il avait bien fait le mort, Madame !... » Et je l'embrassais, levant une de ses pattes, puis l'autre... Et César, inerte, continuait à faire le mort.

La petite sonnette nous rappela à l'ordre.

Je me redressai ; et nous entonnâmes, soutenues par le piano, un Hosannah à la gloire de Dieu qui venait de sauver Tobie de l'effroyable monstre...

Puis le petit rideau de serge verte se ferma, et je fus entourée, choyée, adulée. Mère Sainte-Sophie vint nous trouver sur la petite estrade. Elle m'embrassa tendrement.

Quant à Louise Buguet, elle avait retrouvé sa gaieté, et sa jolie figure d'ange rayonnait : « Oh ! que tu as bien su ! Et puis,

toi, on t'entend. Oh ! je te remercie ! » Et elle m'embrassait. Et je la serrais de toutes mes forces. Enfin ! j'en étais !

Le troisième tableau commença. Il se passait dans la maison du vieux père.

L'ange, Gabélus et le jeune Tobie regardaient, tenaient dans leurs mains les viscères retirés du poisson. Et l'ange expliquait comment il fallait s'en servir pour frotter les yeux du père aveugle. J'avais un peu mal au cœur, car je tenais dans mes mains le foie d'une raie, le cœur et le gésier d'un poulet. Je n'avais jamais touché à ces choses. Et, par moments, ma gorge se serrait dans un haut-le-cœur ; et les larmes me venaient aux yeux.

Enfin, le père aveugle entrait, guidé par les sœurs de Tobie. Gabélus, un genou en terre devant le vieillard, lui remettait les dix talents d'argent et, dans un grand récit, racontait les exploits de Tobie en Médie. Enfin Tobie s'approchait de son père et, après l'avoir tenu longtemps embrassé, il lui frottait les yeux avec le foie de la raie.

Eugénie Charmel fit une grimace ; mais, après s'être essuyée, elle s'écria : « Je vois ! Je vois !... Dieu de bonté ! Dieu de clémences ! Je vois ! Je vois ! » Les bras tendus, les yeux ouverts dans une pose extatique, elle s'avança... et tout ce petit public naïf et plein d'amour pleura.

Tout le monde sur l'estrade était à genoux, rendant grâces au bon Dieu, sauf le vieux Tobie et l'ange. Et après cette prière d'actions de grâces, le public, mû par un sentiment religieux et discipliné, répéta : *Amen*.

Alors la mère de Tobie s'avança et parlant à l'ange, lui dit : « Noble étranger, prends place à notre foyer. Tu seras désormais notre hôte, notre fils, notre frère ! » Mais je m'avançai et, dans une tirade d'au moins trente lignes, je fis connaître que j'étais l'envoyé de Dieu, que j'étais l'ange Raphaël. Et, ramassant

vivement la tarlatane bleu pâle cachée pour l'effet final, je m'enveloppai dans son nuageux tissu qui simulait mon envolée vers le ciel. Et le petit rideau de serge verte se ferma sur cette apothéose.

*** *** ***

Enfin le jour solennel arriva. Dévorée par la fièvre d'attente, je n'avais pas dormi depuis trois nuits.

La cloche du réveil, sonnée plus tôt, me trouva debout, essayant de dompter mes cheveux que je mouillais pour les assagir.

Monseigneur devait arriver à onze heures du matin.

On fit donc le grand déjeuner à dix heures. Puis nous fûmes toutes rangées dans la cour principale.

Mère Saint-Alexis, la doyenne, était seule devant. Mère Sainte-Sophie, à deux pas derrière elle. L'aumônier se tenait à quelque distance des deux Supérieures. Puis les religieuses, derrière lesquelles les jeunes filles, et, derrière les jeunes filles, les enfants. Puis les sœurs converses et les servantes.

Nous étions toutes vêtues de blanc, avec la couleur de nos classes.

La cloche sonna à toute volée. Le grand carrosse entra dans la première cour. La porte de la cour principale fut ouverte ; et monseigneur Sibour parut sur le marchepied abaissé par le valet de pied. Mère Saint-Alexis s'approcha et, courbée, baisa l'anneau épiscopal. Mère Sainte-Sophie la Supérieure, plus jeune, s'était agenouillée pour baiser l'anneau.

On fit entendre la claquette d'avertissement, et nous fûmes toutes à genoux pour recevoir la bénédiction de Monseigneur.

Quand nous relevâmes la tête, la grande porte était refermée et Monseigneur avait disparu, emmené par mère Supérieure. Mère Saint-Alexis, fatiguée, avait été remontée dans sa cellule.

La claquette nous fit relever. Il fallait se rendre à la chapelle pour la messe, qui fut très courte ; et nous eûmes récréation pendant une heure.

Le concert devait commencer à une heure et demie. La récréation se passa à préparer la grande salle et à nous préparer à paraître devant Monseigneur.

Je m'étais vêtue de la longue robe de l'ange : une ceinture bleue cernait ma taille, et deux ailes en papier étaient retenues par des petites bretelles bleues qui se croisaient sur ma poitrine. Autour de la tête, un lacet d'or attaché derrière.

Je mâchonnais ma part, car nous ne connaissions pas alors le mot « rôle ».

Le théâtre est entré plus dans les mœurs maintenant. Mais on disait alors « part » au couvent. Et ce n'est pas sans étonnement que la première fois que je jouai en Angleterre, j'entendis une jeune Anglaise me dire :

« Oh ! vous aviez un si beau part dans *Hernani*... »

La salle était jolie. Oh ! mais jolie. Partout des guirlandes de feuillages piqués de fleurs en papier. Et puis, des petits lustres suspendus à des fils d'or. Un grand tapis en velours rouge conduisait au fauteuil de Monseigneur. Deux petits coussins en velours rouge avec crépine d'or. Je trouvai toutes ces horreurs si jolies, si belles !

Le concert commença. Et tout me semble avoir bien marché.

Mais Monseigneur ne put s'empêcher de sourire à la vue de César ; et quand il fut mort, il donna le signal des bravos. Ce fut César, en réalité, qui emporta tous les suffrages.

Cependant, nous fûmes appelées près de monseigneur Sibour. Oh ! le doux et charmant prélat ! Il nous remit à toutes une médaille bénie.

Quand vint mon tour, il me prit la main : « C'est vous, mon enfant, qui n'êtes pas baptisée ? – Oui, mon père... Oui, Monseigneur, repris-je confuse. – Nous devons la baptiser au printemps. Son père revient exprès d'un pays très lointain pour cette cérémonie », reprit la Supérieure. Puis ils causèrent à voix basse.

« Eh bien, je reviendrai si je peux, pour cette cérémonie, » dit tout haut l'Archevêque. Je baisai, frissonnante d'émotion et d'orgueil, l'anneau du vieillard ; et je m'en fus pleurer au dortoir pendant un long temps. – C'est là qu'on me retrouva écrasée de fatigue et profondément endormie.

À partir de ce jour, je devins plus sage, plus studieuse, moins emportée. Dans mes grands accès de colère, on me calmait en évoquant le souvenir et la promesse de monseigneur Sibour de venir me baptiser. Hélas ! hélas ! je ne devais pas avoir cette joie.

Un matin de janvier, alors que nous étions réunies à la chapelle pour la messe du matin, je fus surprise, inquiète, angoissée, de voir l'abbé Lethurgi monter en chaire avant de commencer la messe. Il était pâle. Je me retournai instinctivement, cherchant des yeux mère Supérieure. Elle était à son banc. Alors l'aumônier commença d'une voix cassée par l'émotion, le récit de l'assassinat de monseigneur Sibour.

Assassiné. Un souffle de terreur passa au-dessus de nous. Cent cris étouffés, ne formant qu'un seul sanglot, couvrirent un

instant la voix du prêtre. Assassiné... ce mot me cingla plus personnellement encore : n'avais-je pas été la favorite, un instant, du doux vieillard ?

Il me semblait que le meurtrier Verger m'avait frappée, moi aussi, dans mon amour reconnaissant pour le prélat, dans ma petite gloire qu'il me volait. Je sanglotai. Puis l'orgue accompagnant la prière des morts exaspéra ma douleur.

C'est à partir de ce moment que je fus prise d'un amour mystique, ardent, qu'entretenaient les pratiques religieuses, la mise en scène du culte, et les encouragements câlins, fervents et sincères de mes éducatrices, qui m'aimaient beaucoup, que j'adorais, et dont maintenant encore, le souvenir charmeur et reposant donne à mon cœur de radieux sursauts.

L'époque décidée pour mon baptême approchait. Je devenais de plus en plus nerveuse. Mes crises me prenaient plus fréquentes : crises de larmes sans raison, de terreurs sans causes. Tout prenait pour moi des proportions étranges.

Un jour qu'une de mes compagnes laissa tomber ma poupée que je lui avais prêtée (car j'ai joué à la poupée jusqu'à plus de treize ans), je me pris à trembler de tous mes membres. J'adorais cette poupée que m'avait donnée mon père. « Tu as cassé la tête à ma poupée, méchante fille ! Tu as fait mal à mon père ! » Je refusai de manger. Et la nuit, je m'éveillai en nage, les yeux fous, sanglotant : « Papa est mort !... Papa est mort !... »

Trois jours après, maman venait me demander au parloir, et me tenant devant elle ; « Fillette, je viens te faire du chagrin... Papa est mort ! – Je le sais, je le sais... » Et l'expression de mon regard fut telle, m'a souvent dit ma mère, qu'elle trembla longtemps pour ma raison.

Je devins triste et maladive. Je refusai de rien apprendre, sauf le catéchisme et l'histoire sainte ; je voulais être religieuse.

Maman avait obtenu qu'on baptisât mes deux sœurs en même temps que moi : ma sœur Jeanne qui avait alors six ans, et ma sœur Régina qui n'avait pas trois ans et qu'on venait de prendre pensionnaire, malgré son jeune âge, espérant me distraire un peu.

Je fus mise en retraite huit jours avant mon baptême et huit jours après, devant faire ma première communion la semaine suivante.

Ma mère, mes tantes Rosine Berendt et Henriette Faure, ma marraine, mon oncle Faure, mon parrain Régis, M. Meydieu, le parrain de ma sœur Jeanne et le général Polhes, celui de ma sœur Régina ; plus, les marraines de mes sœurs, mes cousins et cousines... Tout ce monde révolutionnait le couvent. Ma mère et mes tantes étaient en deuil élégant. Ma tante Rosine avait mis une branche de lilas à son chapeau, « pour égayer le deuil », disait-elle (phrase étrange que j'ai entendue sûrement depuis, par d'autres qu'elle).

Jamais je ne m'étais sentie plus loin de tout ce monde, venu pour moi.

J'adorais maman ; mais avec un attendrissant et fervent désir de la quitter, de ne plus la revoir, de la sacrifier à Dieu. Quant aux autres, je ne les voyais pas. J'étais grave et un peu revêche.

Il y avait eu, quelque temps auparavant, une prise de voile au couvent, et je ne pensais qu'à cela.

Cette cérémonie du baptême me conduisait vers mon rêve. Je me voyais déjà comme la sœur novice qui venait d'être admise religieuse. Je me voyais par terre, recouverte du pesant

drap noir à la croix blanche, les quatre lourds flambeaux placés sur les quatre coins du drap. Et je formai le projet de mourir sous ce drap. Comment ? Je ne sais. Je ne songeais pas à me tuer, sachant que c'était un crime. Mais je mourrais ainsi. Et mon rêve galopant, je voyais l'effarement des sœurs, les cris des élèves ; et j'étais heureuse de tout l'émoi dont j'étais cause.

Après la cérémonie du baptême, ma mère demanda à m'emmener. Elle avait loué, boulevard de la Reine, à Versailles, une petite maison avec jardin, pour mes jours de sortie. Elle avait tout fait arranger avec des fleurs pour ce jour de fête, voulant fêter le baptême de ses trois filles. Mais il lui fut doucement répondu que, devant faire ma première communion dans huit jours, j'entrais en retraite.

Maman pleura. Et je me souviens encore avec tristesse que cela ne me fit rien, au contraire.

Quand tout le monde fut parti, et que je montai dans la petite cellule que j'habitais depuis huit jours déjà et que j'allais habiter une semaine encore, je tombai à genoux et, exaltée, j'offris au bon Dieu le chagrin de maman : « Vous avez vu, Seigneur, mon Dieu ! maman a pleuré, et cela ne m'a rien fait ! » Pauvre de moi, je croyais, dans ma folle exagération de toutes choses, que c'était un renoncement de tendresse, de dévouement et de pitié qu'on me demandait.

Le lendemain, mère Sainte-Sophie me sermonna doucement sur ma mauvaise compréhension des devoirs religieux ; et elle me dit qu'une fois ma première communion faite, elle me donnerait quinze jours de congé pour effacer le chagrin de maman.

Je fis ma première communion dans le même pompeux cérémonial, toutes les élèves en blanc, portant des cierges. Mais je n'avais pas voulu manger depuis huit jours. J'étais pâle, amaigrie, les yeux agrandis par la perpétuelle extase. Je poussais tout à l'extrême.

Le baron Larrey, venu avec ma mère pour assister à ma première communion, demanda et obtint un congé d'un mois pour me remettre. Nous partîmes, maman, Mme Guérard, son jeune fils Ernest, ma sœur Jeanne, et moi. Maman nous emmenait tous dans les Pyrénées, à Cauterets.

Le mouvement, les malles, les boîtes, les paquets, le chemin de fer, la diligence, les paysages se déroulant, la cohue, le brouhaha... tout cela eut raison de moi, de mes nerfs, de mon mysticisme.

Je battais des mains, j'éclatais de rire ; je me jetais sur maman pour l'embrasser à l'étouffer. Je chantais des cantiques à tue-tête. J'avais faim, j'avais soif ; je mangeais, je buvais, je vivais !

V

Cauterets n'était pas ce qu'il est aujourd'hui. C'était un abominable et charmant petit trou feuillu, touffu, avec quelques rares maisons et beaucoup de cahutes de montagnards. Il y avait des ânes qu'on louait aux habitants, et qui nous conduisaient en haut des montagnes par des chemins fous.

Moi, j'adore la mer et la plaine, mais je n'aime pas les montagnes, ni les forêts. La montagne m'écrase. La forêt m'étouffe. Il me faut à tout prix de l'horizon à perte de vue, et du ciel à perte de rêve.

Je voulais monter sur les montagnes pour ne plus qu'elles m'écrasent. Et nous montions toujours ! toujours plus haut !

Maman, restait à la maison avec sa douce amie, Mme Guérard. Maman lisait des romans. Mme Guérard brodait. Et elles restaient toutes deux silencieuses. Chacune bâtissait son rêve, le voyait s'écrouler, et le recommençait.

La déjà vieille Marguerite, la seule servante que maman eût emmenée, venait avec nous. Rieuse et hardie, toujours le mot pour faire rire les hommes, mots dont je n'ai connu le sens et la crudité que plus tard. Elle était le boute-en-train de notre caravane. Nous ayant vu naître, elle était familière, et parfois blessante ; mais je ne me laissais pas faire et je répliquais cruellement. Elle se vengeait le soir en faisant un plat de dessert que je n'aimais pas.

Je reprenais bonne mine. Et quoique très religieuse, mon mysticisme se calmait. Seulement, ne pouvant vivre sans passion, je me pris à adorer les chèvres ; et je demandai très sérieusement à maman si elle voulait me permettre de devenir une chevrière. « J'aime mieux cela que religieuse ! – Nous en reparlerons ! » me dit ma mère.

Tous les jours, je descendais dans mes bras un petit chevreau ou une petite chevrette. Nous en avions déjà sept, quand ma mère arrêta ce beau zèle. Il fallait retourner au couvent. Mon congé était fini. Je me portais bien.

Il fallait rentrer travailler. J'acceptai avec plaisir, au grand étonnement de maman qui adorait voyager, mais détestait se déplacer.

Moi, j'allais revoir des villes, des villages, des gens, des arbres qui changeraient ; m'asseoir dans des choses qui rouleraient, refaire des malles, des paquets. J'étais ravie. Je demandai à emmener mes chèvres ; mais ma pauvre maman faillit avoir un coup de sang : « Tu deviens folle ! Sept chèvres en chemin de fer, en voiture. Où veux-tu les placer ? Non ! mille fois non ! » J'obtins pourtant d'en emmener deux. Plus, un merle que m'avait donné un montagnard.

Et nous voilà de retour au couvent.

Je fus reçue avec une joie si sincère, que, de suite, je me retrouvai très heureuse. Mes deux chèvres furent gardées. J'avais le droit de les faire venir aux récréations ; et on s'amusait follement avec elles : on les chargeait, elles nous émargeaient... Et c'était des rires, des culbutes, des folies... Et cependant, j'allais avoir quatorze ans. Mais j'étais chétive et enfantine.

Je restai encore dix mois au couvent, sans rien apprendre, toujours hantée par l'idée d'être religieuse, mais plus mystique du tout.

Mon parrain me trouvait la plus ignare des enfants.

Je travaillais cependant pendant les vacances ; et j'avais pour compagne de mes études Sophie Croizette qui demeurait non loin de notre maison de campagne. Cela stimulait un peu mon zèle, mais pas beaucoup. Sophie était rieuse ; et nous aimions surtout aller au Musée, où sa sœur Pauline, devenue depuis Mme Carolus Duran, copiait des tableaux de maîtres.

Pauline était aussi calme, aussi froide, que Sophie était bruyante, bavarde et charmante. Elle était belle, Pauline Croizette ; mais j'aimais mieux Sophie, plus galamment jolie.

Mme Croizette, la mère, semblait triste et résignée. Elle avait renoncé très tôt à sa carrière : elle avait été danseuse à l'Opéra de Saint-Pétersbourg. Elle y était adorée, adulée, choyée. C'est, je crois, la naissance de Sophie qui l'avait forcée de quitter le théâtre.

Puis, de mauvais placements d'argent l'avaient ruinée. Une grande distinction dans sa personne, une grande bonté sur son visage et une infinie mélancolie lui attiraient toutes les sympathies.

Maman et elle avaient noué connaissance à la musique du parc de Versailles ; et nous fumes liées quelques temps. Nous avons fait, avec Sophie, de bonnes parties dans ce magnifique parc.

Mais notre plus grande joie était d'aller chez Mme Masson, l'antiquaire de la rue de la Gare. Elle avait une fille : Cécile Masson, jolie comme un amour. À nous trois, nous changions toutes les étiquettes des vases, des tabatières, des éventails, des bijoux ; et quand ce pauvre M. Masson rentrait avec un riche client, car l'antiquaire Masson était connu dans le monde entier,

Sophie et moi nous nous cachions pour assister à la fureur du père Masson.

Cécile, l'air innocent, vaquait avec sa mère, aux soins du ménage en nous jetant des regards à la dérobée.

Le tourbillon de la vie me sépara brusquement de tous ces êtres que j'aimais. Et un incident, bien futile en lui-même, me fit quitter le couvent plus tôt que ne l'eût voulu ma mère.

C'était un jour de fête. Nous avions deux heures de récréation. Nous marchions en monôme le long du mur qui borde le talus du chemin de fer de la rive gauche, chantant le *De profundis,* car nous enterrions mon lézard favori. Une vingtaine de mes compagnes suivaient avec moi. Quand tout à coup tomba à nos pieds un shako de soldat.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? – Un shako de soldat ! – Il vient de l'autre côté du mur ! – Oui, Oui ! – Écoutez... on se dispute ! » Et, faisant subitement silence, nous entendîmes : « Tu es stupide ! C'est idiot ! C'est le couvent de Grand-Champs ! Comment ravoir mon shako ? » Puis un silence, qui fut déchiré par les cris répercutés d'enfants effrayés, de religieuses courroucées... Le soldat venait de paraître à cheval sur le mur.

En une seconde, nous fûmes toutes à vingt mètres du mur, telle une nuée de moineaux effrayés s'envolant pour s'abattre plus loin, curieux et en éveil.

« Avez-vous vu mon shako, Mesdemoiselles ?... cria le malheureux soldat d'une voix implorante. – Non ! non ! m'écriai-je, cachant derrière mon dos le couvre-chef. – Non ! non ! » s'écrièrent toutes les gamines en riant aux éclats. Et de partout, des « non ! non ! » montaient, railleurs, persifleurs, insolents.

Nous reculions toujours, appelées par les cris des sœurs qui, voilées et cachées derrière les arbres, se désespéraient. Nous étions à quelques mètres de la gigantesque gymnastique.

Je montai quatre à quatre, perdant le souffle, et j'arrivai sur la large poutrelle. Mais, ne pouvant amener jusqu'à moi l'échelle de bois à l'aide de laquelle j'étais montée si vite, je décrochai les anneaux. Elle tomba en se brisant avec fracas.

Puis, debout sur la poutrelle, triomphante, endiablée « Le voilà, votre shako ! Vous ne l'aurez pas ! » Et je le tenais droit sur ma tête, me promenant sur la poutrelle où nul ne pouvait venir me chercher, car j'avais relevé l'échelle de corde.

Je pense que ma première idée avait été une gaminerie. Mais on avait ri, on avait applaudi ; ma farce réussissait au-delà de mes espérances. Je devenais folle. Rien ne m'arrêtait plus.

Le jeune soldat, fou de colère, avait sauté en bas du mur et courait vers moi, bousculant les gamines sur son passage. Les sœurs affolées s'étaient enfuies, appelant du secours.

L'aumônier, la Supérieure, le père Larcher, tout le monde accourut. Je crois que le soldat jurait, tel un templier. Le pauvre était vraiment excusable.

Mère Sainte-Sophie, d'en bas, m'adjurait de descendre et de rendre le shako. Le soldat essaya d'arriver à moi par le trapèze, la corde à nœuds... Ses efforts inutiles faisaient pâmer les élèves qu'on avait voulu éloigner.

Enfin la sœur tourière sonna la cloche d'alarme ; et cinq minutes après on envoyait de la caserne de Satory des soldats pour porter secours, croyant à un commencement d'incendie.

Quand l'incident fut raconté à l'officier qui les menait, il renvoya ses hommes, et demanda à voir la Supérieure. On le conduisit à mère Sainte-Sophie. Il la trouva aux pieds de la gymnastique, pleurant de honte et d'impuissance.

Il enjoignit au soldat de rentrer à la caserne sur-le-champ. Il obéit, me montrant le poing. Puis, levant la tête, il ne put s'empêcher de rire, en me voyant coiffée du shako qui, descendu sur mes yeux, n'était retenu que par mes oreilles repliées pour lui faire obstacle.

Furieuse, énervée de la tournure que prenait ma farce : « Le v'là, votre shako ! » Et je le jetai violemment de l'autre côté du mur qui longeait la gymnastique, dans le cimetière. « Oh ! la petite peste ! » mâchonna l'officier. Puis, s'excusant, il salua les religieuses ; et le père Larcher fut chargé de l'accompagner.

Quant à moi, j'étais tel un renard auquel on aurait coupé la queue. Je refusai de descendre tout de suite. « Non, disais-je, je descendrai quand tout le monde sera parti. »

Toutes les classes furent punies.

Je restai seule. Le soleil s'était couché. Le silence devenait terrifiant dans le cimetière. Les arbres noirs prenaient des formes éplorées ou menaçantes. L'humidité du bois me tombait en chape sur les épaules, s'alourdissant de minute en minute.

Je me sentais abandonnée. Je pleurais. J'en voulais à moi, au soldat, à mère Sainte-Sophie, aux élèves qui m'avaient excitée par leurs rires, à l'officier qui m'avait humiliée, à la sœur tourière qui avait sonné bêtement la cloche d'alarme.

Puis je songeai à redescendre par l'échelle de corde mise par moi à cheval sur la poutrelle. Maladroite, tremblante de peur au moindre bruit, l'oreille au guet, l'œil roulant de droite à gauche dans son orbite, je mis un temps infini, craignant à tout instant de décrocher les anneaux. Enfin elle se déroula doucement jusqu'à terre, et j'allais enjamber le premier échelon quand les abois de César me terrifièrent.

Il accourait du fond du bois. La vue de cette ombre sur la gymnastique ne lui disait rien qui vaille, à ce brave César ; et, furieux, il vint s'écraser contre les lourds montants de bois.

Je fis ma voix douce : « Eh bien, César, on ne reconnaît plus son amie ?... » Il grognait...

De ma voix, forte : « Fi ! le vilain César !... oh ! la sale bête qui grogne son amie !... » Il rugit...

Je commençais à avoir un trac fou... Je remontai l'échelon descendu, et m'assis sur la poutrelle. César se coucha au bas de la gymnastique, la queue droite, les oreilles dressées, le poil en crête sur le dos, et grognant sourdement.

J'appelai la Sainte Vierge à mon aide. Je priai ardemment. Je jurai de dire tous les jours trois *Ave*, trois *Credo*, et trois *Pater* supplémentaires. Puis, un peu calmée, j'appelai d'une voix soumise : « César !... Mon César chéri !... Mon beau César !... Tu sais ?... Je suis l'ange Raphaël !... » Ah ! je t'en fiche ! César trouvait incompréhensible ma présence à cette heure tardive dans le jardin, toute seule sur une gymnastique. Pourquoi n'étais-je pas au réfectoire ?

Il grognait, ce pauvre César. Et en effet je me sentis faim. Je commençais à trouver cela injuste.

C'est vrai que j'avais eu tort de prendre le shako du soldat ; mais c'était lui qui avait commencé. Pourquoi avait-il jeté son shako ? Et, mon imagination aidant, je finissais par me trouver martyre : on m'abandonnait au chien qui allait me manger. J'avais peur des morts qui étaient derrière moi. On le savait bien que j'avais peur. J'étais délicate de la poitrine et on me livrait méchamment aux morsures du froid, sans défense. Et je pensais à mère Sainte-Sophie qui ne m'aimait plus et qui m'abandonnait si cruellement.

Alors, à plat ventre sur la poutrelle, je me livrai à un désespoir fou, appelant maman, mon père, mère Sainte-Sophie, sanglotant, voulant mourir tout de suite...

Dans l'accalmie d'un sanglot, j'entendis mon nom prononcé. Mon nom en appel doux. Je me dressai et, perçant la pé-

nombre, j'entrevis ma chérie, mère Sainte-Sophie. Elle était là, l'adorée petite sainte ; elle n'avait pas quitté l'enfant rebelle. Cachée derrière la statue de saint Augustin, elle priait, attendant la fin de cette crise que dans sa simplesse elle avait trouvée dangereuse pour ma raison, pour mon salut peut-être.

Elle avait renvoyé tout le monde. Elle était restée seule. Et elle non plus n'avait pas dîné.

Je descendis et tombai repentante et désolée dans ses bras maternels. Elle ne me dit rien de la vilaine histoire et m'entraîna vivement vers le couvent.

J'étais trempée par la buée glaciale, les joues brûlantes, les pieds et les mains glacés.

Je restai vingt-trois jours entre la vie et la mort. J'avais une pleurésie. Mère Sainte-Sophie ne me quitta pas un instant. Hélas ! la douce mère s'accusait de mon mal : « Je l'ai laissée trop longtemps !... » disait-elle en se frappant la poitrine. « C'est ma faute ! c'est ma faute ! ».

Et ma tante Faure venait me voir presque tous les jours. Maman étant en Écosse, revenait à petites étapes. Ma tante Rosine, à Baden-Baden, avait trouvé une martingale qui ruinait toute la famille. « Je viens, je viens... » écrivait-elle de temps en temps, en demandant de mes nouvelles.

Le docteur Despagne et le docteur Monod qui avaient été appelés en consultation, m'avaient crue perdue. Le baron Larrey, qui m'aimait beaucoup, venait souvent. Il avait une certaine influence sur moi. Je faisais volontiers ce qu'il disait.

Maman arriva quelque temps avant ma convalescence et ne me quitta plus. Puis, quand je fus transportable, elle m'emmena à Paris, promettant de me ramener au couvent aussitôt guérie.

Et ce fut pour toujours que je quittai ce cher couvent.

Mais ce ne fut pas pour toujours que je quittai mère Sainte-Sophie, je l'emportai en moi : elle fit longtemps partie de ma vie. Et aujourd'hui qu'elle est morte depuis des années, son souvenir évoque en moi les simples pensées d'autrefois et fait fleurir en moi les simples fleurs d'antan.

La vraie vie commença pour moi.

La vie claustrale est une vie pour tous : qu'on soit cent, qu'on soit mille, on vit une vie qui pour toutes est la même et unique vie ; les bruits du dehors se brisent sur la lourde porte du cloître. L'ambition consiste à chanter plus haut que les autres à Vêpres ; à prendre un peu plus de banc ; à tenir le bout de la table : à être au tableau d'honneur...

Quand j'appris que je ne retournerai plus au couvent, il me sembla qu'on me jetait dans la mer. Et je ne savais pas nager. Je suppliai mon parrain de me remettre au couvent. La dot que m'avait laissée mon père suffisait largement pour ma dot de religieuse. Je voulais prendre le voile.

« Soit ! dit mon parrain. Tu prendras le voile dans deux ans, mais pas avant. En attendant, apprends ce que tu ignores, c'est-à-dire tout, avec l'institutrice que ta mère t'a choisie. »

Et, le jour même, une vieille demoiselle, aux yeux gris pleins de douceur, vint prendre possession de ma vie, de mon cerveau, de ma conscience, pendant huit heures par jour... Elle avait nom : Mademoiselle de Brabender. Elle avait élevé une grande-duchesse, en Russie. Elle avait la voix douce ; des moustaches rousses énormes ; un nez grotesque ; mais une façon de marcher, de s'exprimer, de saluer, qui imposait la déférence.

Elle habitait un couvent, rue Notre-Dame-des-Champs. C'est, pourquoi, malgré les instances de ma mère, elle refusa de

venir habiter chez nous. Elle sut se faire aimer de moi. Et j'appris facilement avec elle tout ce qu'elle voulut me faire apprendre.

Je travaillais avec fièvre, car je rêvais de revenir au couvent, non comme une élève, mais comme sœur éducatrice.

VI

Je me levai un matin de septembre, le cœur plein de gaieté lointaine. Il était huit heures. Je collai mon front contre les vitres et je regardai. Quoi ? je n'en sais rien ! Je m'étais éveillée en sursaut au milieu de je ne sais quel rêve et je m'étais précipitée vers la lumière, espérant trouver, dans l'infini du ciel gris, le point lumineux qui allait éclairer mon inquiète et joyeuse attente.

Attente de quoi ? – Aurais-je pu le dire alors ? – Puis-je le dire aujourd'hui après longue réflexion ? – Non.

J'allais avoir quinze ans. J'étais dans l'attente de la vie ; et ce matin-là me semblait être précurseur d'une ère nouvelle. Je ne me trompais point, car ce jour de septembre décida de mon avenir.

Hypnotisée par mes pensées, je restais le front contre la vitre, voyant, à travers l'auréole de buée formée par mon haleine, passer les maisons, les palais, les voitures, les joyaux, les perles. – Oh ! qu'il y avait de perles ! – les princes, les rois... Oui, j'allais jusqu'aux rois ! Oh ! l'imagination va vite, et la raison, qui est son ennemie, la laisse toujours vagabonder seule... Fière et illuminée, je repoussais les princes, je repoussais les rois, les perles et les palais et je répondais : « Je veux être religieuse ! » Car, dans l'infini du ciel gris, j'entrevoyais le couvent de Grand-Champs, mon blanc dortoir. La petite lampe balançante au-dessus de la petite Vierge ornée par nos mains...

Je préférais, au trône que m'offrait le roi, le trône de la mère Supérieure que j'ambitionnais vaguement pour le tard du plus tard. Et le roi mourait de désespoir... Oh ! mon Dieu, oui, aux perles que m'offraient les princes, je préférais les perles du chapelet que je sentais s'égrener sous mes doigts ! Et aucun costume ne pouvait lutter contre le voile de barège noir, tombant comme une ombre, douce sur la blancheur neigeuse : de la batiste qui entourait le visage aimé des religieuses de Grand-Champs.

Je ne sais, depuis combien de temps j'étais ainsi rêvant, quand j'entendis la voix de maman s'informant près de Marguerite, notre vieille bonne, si j'étais éveillée. Je ne fis qu'un bond vers mon lit et m'enfonçai le nez sous le drap.

Maman entr'ouvrit doucement la porte, et je feignis de m'éveiller. « Comme tu es paresseuse aujourd'hui ! » Alors j'embrassai ma mère et, câline, je lui dis : « C'est jeudi aujourd'hui ; je n'ai point de leçon de piano. – Et tu en es contente ? – Oh ! oui ! » Ma mère fronça les sourcils. Je haïssais le piano et maman adorait la musique. Elle l'adorait à tel point que, pour me forcer à l'apprendre, et quoique marchant vers la trentaine, elle prenait des leçons pour exciter mon émulation.

Quel horrible supplice ! Aussi, méchamment, je m'efforçais à brouiller ma mère et ma maîtresse de piano. C'était à qui des deux était la plus myope ; et quand ma mère avait étudié trois ou quatre jours un morceau, elle le savait par cœur, et le jouait assez bien, à l'étonnement de Mme Clarisse, la vieille et insupportable maîtresse, qui tenait la musique et suivait, le nez collé sur le papier.

Aussi, un jour, j'entendis avec joie la querelle s'élever entre maman et cette méchante Clarisse : « Là, il y a une croche ! – Non, il n'y en a pas ! – Ceci est un bémol ! – Mais non, vous oubliez le dièse ! – Mais vous êtes folle, Mademoiselle », ajouta ma mère. Et quelques instants après, ma mère rentrait dans sa chambre ; et Mlle Clarisse partait en grommelant. Moi,

j'étouffais de rire dans ma chambre, car aidée par un de mes cousins très bon musicien, nous avions ajouté des dièses, des bémols et des croches ; et cela si bien, que même un œil exercé aurait eu du mal à s'en apercevoir de suite. Mlle Clarisse remerciée, je n'avais pas de leçon ce jour-là.

Maman me regarda longuement de ses yeux mystérieux, les plus beaux que j'aie jamais vus de ma vie. « Après déjeuner, il y a conseil de famille », me dit-elle, lentement. Je me sentis pâlir.

« Bien. Quelle robe faut-il mettre, maman ? » Je parlais pour parler et pour ne pas pleurer. – « Mets ta robe de soie bleue, tu auras l'air plus sérieux. »

À ce moment ma sœur Jeanne ouvrit violemment la porte en éclatant de rire, et, sautant sur mon lit, elle se glissa vivement dans mes draps en criant : « Je suis au but ! » Marguerite était entrée derrière elle, essoufflée et grondant. L'enfant lui avait échappé au moment où elle allait la baigner, et lui avait dit : « Le but, c'est le lit de ma sœur. »

La joie de ma sœur, en ce moment que je sentais grave pour moi, me fit éclater en sanglots. Ma mère, ne pouvant comprendre le pourquoi de ce chagrin, haussa les épaules, ordonna à Marguerite d'aller chercher les pantoufles de la petite, prit les deux petits pieds dans ses mains et les baisa tendrement. Ma crise redoubla. Maman préférait visiblement ma sœur ; et ce jour-là, cette préférence, qui ne me peinait pas en temps ordinaire, me blessa cruellement. Maman sortit impatientée.

Je m'endormis pour oublier et fus éveillée par Marguerite qui m'aida à me vêtir, car j'aurais été en retard pour le déjeuner.

Il y avait comme convives, ce jour-là : ma tante Rosine, Mlle de Brabender, mon parrain et le duc de Morny, un grand ami de mon père et de ma mère.

Le déjeuner fut morne pour moi. J'attendais le conseil de famille. Mlle de Brabender me forçait à manger par de douces paroles, par des gestes pleins de tendresse. Ma sœur éclata de rire en me regardant : « T'as les yeux petits comme ça, fit-elle en mettant son petit pouce sur le bout de son index, et c'est bien fait ! parce que tu as pleuré ; et maman n'aime pas qu'on pleure... Est-ce pas, maman ? »

« Pourquoi avez-vous pleuré ? » me dit le duc de Morny... Je ne répondis point, malgré le coude pointu et bienveillant de Mlle de Brabender qui me poussait doucement. Le duc de Morny m'en imposait un peu. Il était doux et moqueur ; je savais qu'il occupait à la Cour une haute situation, et que ma famille s'honorait de son amitié. « Parce que je lui ai dit qu'il y avait, après déjeuner, conseil de famille pour elle, dit lentement ma mère. Il y a des moments où elle me décourage. »

« Allons ! allons ! s'exclama mon parrain, pendant que ma tante Rosine racontait je ne sais quoi en anglais au duc de Morny, qui souriait finement dans sa fine moustache. Mlle de Brabender me grondait tout bas, et ses gronderies étaient paroles du ciel.

Enfin, le repas terminé, maman me dit de servir le café. Aidée de Marguerite, je préparai les tasses et passai dans le salon.

Il y avait déjà le notaire du Havre, Me C..., que je détestais. C'est lui qui représentait la famille de mon père mort à Pise, dans des conditions inexpliquées et restées mystérieuses.

Ma haine d'enfant ne me trompait pas. J'appris plus tard que cet homme avait été l'ennemi acharné de mon père. Il était si laid, si laid, ce notaire ! Toute sa figure remontait en haut. On eût dit qu'il avait été pendu longtemps par les cheveux, et que ses yeux, sa bouche, ses joues, son nez, avaient pris l'habitude de se diriger vers l'occiput. Il aurait dû avoir la face joyeuse, ayant tant de choses retroussées. Il avait la face sinistre et glabre. Il avait les cheveux roux, plantés comme des poils de

chiendent ; et sur son nez, une paire de lunettes cerclées d'or. Oh ! le vilain homme ! Oh ! le torturant cauchemar, que le souvenir de cet homme qui a été le mauvais génie de mon père et qui me poursuivit de sa haine !

Ma pauvre grand-mère, qui depuis la mort de mon père ne sortait jamais et pleurait le fils tant aimé et si tôt parti, ma pauvre grand-mère avait mis toute sa confiance en cet homme. Il était en plus l'exécuteur testamentaire de mon père ; et c'est lui qui gérait à son gré la petite fortune que m'avait laissée mon cher papa. Je ne devais entrer en possession de cette fortune qu'à mon mariage, et ma mère en touchait les revenus pour mon éducation.

Il y avait mon oncle Félix Faure, assis près de la cheminée. Bougon et enfoui dans un fauteuil, M. Meydieu tirait sa montre. C'était un vieil ami de la famille qui m'appelait toujours « ma fil... », ce qui me froissait. Il me tutoyait et me trouvait stupide. Quand je lui offris le café, il me toisa en ricanant : « Alors, c'est pour toi, ma fil..., qu'on dérange tant de braves gens qui ont vraiment autre chose à faire que de s'occuper de l'avenir d'une morveuse... Ah ! si c'était ta sœur, ce serait vite fait, on ne serait pas embarrassé... » Et il passait sa main aux doigts gourds sur les cheveux de ma sœur qui, assise par terre, nattait l'effilé du fauteuil dans lequel il était assis.

Le café pris, les tasses enlevées, ma sœur emmenée, il se fit un petit silence.

Le duc de Morny voulut prendre congé, mais ma mère le retint : « Restez, vous nous donnerez un conseil. » Le duc s'assit près de ma tante, avec laquelle il flirtait un peu.

Maman s'était rapprochée de la fenêtre, son métier de tapisserie devant elle. Son joli profil se dessinait net et pur. Elle semblait étrangère à ce qui allait se passer.

Le hideux notaire s'était levé. Mon oncle m'avait attirée près de lui. Mon parrain Régis semblait faire corps avec M. Meydieu. Ils avaient tous deux la même âme bourgeoise et têtue. Ils aimaient tous deux le whist et le bon vin. Et tous deux me trouvaient maigre à faire pleurer les oies.

La porte s'ouvrit doucement et donna passage à une créature pâle, brune, poétique et charmante : c'était Mme Guérard, « la dame du dessus », comme disait Marguerite.

Ma mère s'était liée avec elle. Son amitié était un peu protectrice, mais Mme Guérard prenait en patience les petits froissements qu'on lui infligeait parfois, par adoration pour moi. Elle était grande, mince comme un fil, souple et grave. Elle habitait au-dessus de nous et était descendue en cheveux, vêtue d'un peignoir en indienne à petits branchages marron.

M. Meydieu bougonna je ne sais quoi. L'abominable notaire salua à peine Mme Guérard. Le duc de Morny la salua avec grâce : Guérard était si jolie ! Mon parrain fit un signe de tête : Mme Guérard comptait si peu pour lui ! Ma tante Rosine la toisa légèrement. Mlle de Brabender lui serra tendrement la main : Mme Guérard m'aimait tant ! Mon oncle Félix Faure lui présenta un siège et la fit asseoir avec bonté, en demandant des nouvelles de son mari, un savant avec qui mon oncle travaillait parfois pour son livre : *La vie de Saint Louis*. Maman avait glissé un regard sous ses cils, mais n'avait pas levé la tête : Mme Guérard ne préférait pas ma sœur !

« Eh bien, nous sommes ici pour cette petite ; il faut pourtant en parler », dit mon parrain.

Je me mis à trembler et me serrai entre « mon petit'dame » (c'est ainsi que j'appelais Mme Guérard depuis mon enfance) et Mlle de Brabender. Chacune me prit la main pour me donner du courage.

« Oui, continua M. Meydieu à travers un gros rire, il paraît que tu veux être religieuse ? – Ah ! bah ! » fit le duc de Morny à ma tante Rosine. Elle fit un « chut ! » rieur. Maman soupira en approchant des laines tout près de ses yeux pour les échantillonner.

« ... Mais il faut être riche pour entrer au couvent, et tu n'as pas le sou !... » grommela le notaire du Havre. Je me penchai vers Mlle de Brabender et lui soufflai à l'oreille : « J'ai l'argent que papa m'a laissé. » Le méchant homme avait entendu. « ... Ton père t'a laissé de l'argent pour te marier ! – Eh bien, j'épouserai le bon Dieu ! »

Et ma voix, cette fois, était résolue ; et je devins rouge. Et pour la seconde fois dans ma vie, je me sentis le désir, la volonté de combattre. Je n'avais plus peur. On m'agaçait trop.

Je lâchai mes deux tendres protectrices, et m'avançai vers le groupe : « Je veux être religieuse ! Je le veux ! Je sais que papa m'a laissé de l'argent pour me marier ; mais je sais aussi que les religieuses épousent le Sauveur. Maman m'a dit que cela lui était égal ; alors, je ne lui fais pas de peine, à maman. On m'aime plus au couvent qu'ici ! »

Alors, mon oncle m'attira vers lui : « Ma chérie, me dit-il, ta foi me semble surtout un besoin d'aimer... – ... et d'être aimée », murmura tout bas Mme Guérard.

Tout le monde jeta un regard vers maman qui haussa légèrement les épaules. Ce regard me semblait lourd de reproches, et je me sentis mordue au cœur par le remords.

Je m'approchai de ma mère et, lui jetant les bras autour du cou : « N'est-ce pas que tu veux bien que je sois religieuse, et que cela ne te fera pas de peine ? »

Maman caressa mes cheveux dont elle était fière : « Si ! cela me fera de la peine ! Car tu sais bien qu'après ta sœur, tu es ce que j'aime le plus au monde. » Elle avait dit cela d'une voix lente

et douce. Le bruit d'une petite cascade qui descend claire et chantante de la montagne entraînant des petits graviers, puis peu à peu grossie par la fonte des neiges entraînant des rochers et des arbres, telle me semble avoir été, à ce moment-là, la voix pure et traînante de maman.

Je bondis en arrière, me rejetant au milieu du groupe atterré par cette boutade pleine d'inconscience. J'allais de l'un à l'autre, expliquant le pourquoi de ma résolution. Je donnais des raisons qui n'en étaient pas. J'allais de l'un à l'autre, cherchant un appui.

Enfin le duc de Morny, qui commençait à s'ennuyer, se leva : « Savez-vous ce qu'il faut faire de cette enfant ?... Il faut la mettre au Conservatoire. » Il me tapota la joue, baisa la main de ma tante et, après avoir salué les hommes, je l'entendis qui disait à maman en se penchant sur sa main : « Vous auriez fait un mauvais diplomate ; mais suivez mon conseil, mettez-la au Conservatoire. » Et il disparut.

Je regardai tout le monde, angoissée par ce mot : « Conservatoire. » Qu'est-ce que c'était ?

Je me penchai vers mon institutrice, Mlle de Brabender : elle pinçait les lèvres et me semblait choquée, comme lorsque mon parrain lançait quelque plaisanterie un peu lourde à table.

Mon oncle Félix Faure regardait le parquet, absorbé. Le notaire avait un œil plein de rancune. Ma tante pérorait, très excitée. M. Meydieu hochait la tête avec des « peut-être bien », des « qui sait ? », des « hem ! hem ! ». Mme Guérard restait pâle, triste, et me regardait avec une infinie tendresse.

Qu'était-ce donc que le Conservatoire ? Ce mot, lancé légèrement, avait bouleversé tout le monde. Chacun me semblait avoir une impression différente, mais personne ne me semblait joyeux.

Tout à coup, au milieu de la gêne générale, mon parrain s'exclama brutalement : « Elle est trop maigre pour faire une actrice !... »

« Je ne veux pas être actrice ! m'écriai-je. – Tu ne sais pas ce que c'est ! dit ma tante. – Si ! si ! je sais que c'est Rachel ! – Tu connais Rachel ? dit maman en se levant. – Oui, oui, au couvent, elle est venue un jour voir la petite Adèle Sarony ; elle a visité le couvent et on l'a fait asseoir dans le jardin parce qu'elle ne pouvait plus respirer. On a été lui chercher des choses pour la remettre ; elle était pâle, si pâle qu'elle me faisait de la peine ; et sœur Sainte-Appoline m'a dit qu'elle faisait un métier qui la tuait, qu'elle était actrice. Et moi, je ne veux pas être actrice ! Je ne veux pas ! »

J'avais dit tout cela d'une seule haleine, les joues en feu, la voix dure. Je me souvenais de ce que m'avaient dit sœur Sainte-Appoline et mère Sainte-Sophie ; et je me souvenais que, lorsque Rachel était partie du jardin, toute pâle et soutenue par une dame, une petite fille lui avait tiré la langue.

Je ne voulais pas qu'on me tirât la langue quand je serais une dame. Je ne voulais pas mille choses confuses dont j'avais quand même souvenance.

Mon parrain se tordait de rire. Mon oncle restait sérieux. Les autres discutaient. Ma tante parlait vivement avec maman qui semblait lasse et ennuyée. Mlle de Brabender et Mme Guérard se disputaient tout bas.

Et je pensais à cet homme élégant qui venait de sortir. Je lui en voulais, car c'était lui qui avait eu cette idée de Conservatoire. Ce mot m'effrayait. C'était lui qui voulait que je fusse actrice. Et il avait disparu, et je ne pouvais discuter avec lui. Il était parti souriant et tranquille, me faisant une caresse amicale et banale. Il était parti, s'en fichant comme de l'an quarante, de cette petite maigrichonne dont on discutait l'avenir. « Mettez-la

au Conservatoire ! » Et cette phrase lancée du bout des lèvres était tombée comme une bombe sur ma vie.

Moi, l'enfant rêveuse, qui repoussais ce matin les princes et les rois ; moi, dont, ce matin, les mains tremblantes égrenaient des rosaires de rêve ; moi qui, ce matin, il y a quelques heures à peine, sentais mon cœur battre d'une émotion inconnue ; moi qui m'étais levée dans l'attente d'un grand événement ! Tout s'effondrait sous une phrase lourde comme du plomb, meurtrière comme un boulet : « Mettez-la au Conservatoire ! » Et je devinais que cette phrase était le poteau indicateur de ma vie.

Tous ces gens réunis s'étaient arrêtés au tournant d'un carrefour : « Mettez-la au Conservatoire ! »

Je voulais être religieuse : on trouvait cela absurde, idiot, sans raison. « Mettez-la au Conservatoire ! » avait ouvert le champ des discussions, l'horizon d'un avenir.

Seuls, mon oncle Félix Faure et Mlle de Brabender étaient contre cette idée. Ils essayaient vraiment de faire comprendre à ma mère qu'avec les cent mille francs que m'avait laissés mon père, je trouverais un mari. Mais maman répliqua que je lui avais déclaré que le mariage me faisait horreur, et que j'attendais ma majorité pour entrer au couvent.

« Dans ces conditions, disait-elle, Sarah ne touchera pas l'argent de son père ! – Non, certes, affirma le notaire. Et..., continua ma mère, elle entrerait au couvent comme servante, et cela, je ne le veux pas ! Moi, ma fortune est en viager, je ne laisserai donc rien à mes enfants. Je veux leur donner une carrière ! » Épuisée par tant de paroles, ma dolente maman s'allongea dans un fauteuil.

Je m'énervais outre mesure, et ma mère me pria de me retirer.

Mlle de Brabender essaya de me consoler. Mme Guérard trouvait que cette carrière avait des avantages.

Mlle de Brabender trouvait que le couvent avait un grand charme pour une nature aussi rêveuse. Cette dernière était pieuse, croyante et pratiquante, et « mon petit'dame » était païenne dans la plus pure acception du mot. Et cependant, ces deux femmes s'entendaient, car elles avaient une tendresse adorante pour moi. Mme Guérard adorait en moi la rébellion orgueilleuse de ma nature, la joliesse de mon visage, la gracilité de mon corps. Mlle de Brabender s'attendrissait sur la faiblesse de ma santé ; elle consolait mon chagrin de n'être pas aimée comme ma sœur ; mais elle aimait par-dessus tout ma voix ; elle disait volontiers que ma voix était modulée pour les prières ; et mon goût pour le couvent lui semblait tout naturel.

Elle m'aimait d'une tendresse douce et religieuse. Et Mme Guérard m'aimait avec des élans de paganisme.

Ces deux femmes dont j'adore encore le souvenir s'étaient partagé mon moi, et s'accommodaient à merveille de mes défauts et de mes qualités. Je leur dois certainement à toutes deux l'étude et la vision de moi-même.

Cette journée devait finir de la façon la plus biscornue.

Je m'étais étendue dans le petit fauteuil de paille qui était le plus bel ornement de ma chambre de jeune fille. Je m'étais assoupie, la main dans la main de Mlle de Brabender. Mme Guérard était remontée chez elle.

La porte de ma chambre s'ouvrit, et ma tante entra, suivie de maman. Je la vois encore, ma tante, dans sa robe de soie puce garnie de fourrures, son chapeau de velours marron attaché sous le menton par deux grandes et larges brides. Maman la suivait. Elle avait retiré sa robe et passé un peignoir de laine blanche. Maman détestait rester en robe.

Je compris à ce changement que tout le monde était parti et que ma tante, elle aussi, s'apprêtait à quitter la maison. Je me

levai, mais maman me fit asseoir : « Repose-toi encore, car ce soir, nous te conduirons au Théâtre-Français. »

Je compris que c'était pour m'allécher et ne montrai aucun plaisir, quoique dans le fond je me sentais joyeuse d'aller au Théâtre-Français. Je ne connaissais, en fait de théâtre, que Robert-Houdin où on me menait parfois avec ma sœur ; et je crois que c'était surtout pour la mener, elle, car moi, j'étais vraiment un peu grande pour prendre plaisir à ce spectacle.

« Voulez-vous venir avec nous ? dit maman à Mlle de Brabender. – Volontiers, madame, répliqua cette chère demoiselle. Vous me permettrez d'aller me changer ? » Ma tante riait de mon air bougon.

« Ah ! petite masque, dit-elle en s'en allant, tu caches ton plaisir. Eh bien, tu verras ce soir des actrices. – Est-ce que Rachel joue ? – Oh ! non, elle est malade. »

Ma tante m'embrassa et sortit en me disant : « À ce soir ! » Ma mère la suivit. Mlle de Brabender se leva, affairée. Elle devait partir tout de suite pour s'habiller et prévenir qu'elle ne rentrerait que très tard, car il fallait, dans son couvent, un permis spécial pour rentrer après dix heures.

Restée seule, je me balançai dans mon fauteuil de paille qui n'avait rien du rocking-chair. Je me pris à penser. Et pour la première fois, ma compréhension critique se fit jour.

Ainsi, tout ce dérangement de gens graves : le notaire appelé du Havre, mon oncle arraché au travail de son livre, le vieux garçon M. Meydieu dérangé de ses habitudes, mon parrain détourné de la Bourse, et cet élégant et sceptique de Morny terré pendant deux heures dans ce petit milieu bourgeois, tout cela aboutissait à cette décision : « On va la conduire au théâtre. »

Je ne sais quelle part mon oncle avait prise à ce burlesque projet, mais je doute qu'il fût de son goût.

Néanmoins j'étais contente d'aller au théâtre. Je me sentais plus importante. Je m'étais levée encore enfant, et en quelques heures, les événements me rendaient jeune fille.

On avait discuté à propos de moi. J'avais pu exprimer ma volonté, sans résultat, c'est vrai ; mais je l'avais quand même exprimée.

Et enfin, on sentait le besoin de me choyer, de me gâter pour gagner mon adhésion. On ne pouvait pas me forcer à vouloir ce qu'on voulait ; il fallait mon consentement. Et je me sentais si joyeuse, si orgueilleuse de cela, que j'en étais attendrie et presque décidée à le donner.

Mais, je me disais que tout de même je me ferais prier.

Après le dîner, on s'entassa dans un fiacre : maman, mon parrain, Mlle de Brabender et moi.

Mon parrain m'avait fait cadeau de douze paires de gants blancs.

Montant le péristyle du Théâtre-Français, je marchai sur la robe d'une dame qui se retourna en m'appelant « petite sotte ». Je me reculai vivement en arrière et rencontrai le ventre énorme d'un vieux monsieur qui me repoussa brutalement.

Une fois installés tous dans la loge de face : moi au premier rang avec maman, Mlle de Brabender derrière moi, je me sentis plus rassurée.

J'étais collée contre la paroi de la loge, et je sentais les genoux pointus de Mlle de Brabender dans le velours de ma chaise, ce qui me donnait confiance. J'appuyais mon dos contre le dossier pour mieux sentir l'étreinte de ses deux genoux.

Quand le rideau se leva, lentement, je crus que j'allais m'évanouir. C'était en effet le rideau de ma vie qui se levait.

Ces colonnes – on jouait *Britannicus* – seront mes palais. Ces frises d'air seront mes ciels. Et ces planches devaient fléchir sous mon poids frêle.

Je n'entendis rien de *Britannicus*. J'étais loin, loin, à Grand-Champs, dans mon dortoir.

Quand le rideau fut tombé : « Eh bien, qu'est-ce que tu dis ? » s'exclama mon parrain. Je ne répondis pas. D'un tour de main il me tourna la tête. Je pleurais des larmes lourdes, lentes à rouler sur ma joue, de ces larmes sans sanglots, sans espoir d'être jamais taries. Mon parrain haussa les épaules et sortit de la loge en faisant claquer la porte.

Maman, impatientée, lorgnait la salle. Mlle de Brabender me passa son mouchoir ; le mien était tombé, je n'osais le ramasser.

Le rideau s'était levé sur la seconde pièce : *Amphytrion*. Je fis un effort pour écouter, afin de plaire à mon institutrice, si douce, si conciliante.

Je ne me souviens plus que d'une chose : C'est que je trouvais Alcmène si malheureuse que j'éclatai en sanglots bruyants, et que la salle, très amusée, regardait dans notre loge.

Ma mère, irritée, m'emmena avec Mlle de Brabender, laissant mon parrain furieux, grommelant : « Qu'on la fiche au couvent ! Et qu'elle y reste ! Bon Dieu de bois ! quelle idiote, que cette enfant ! »

Tel fut le début de ma carrière artistique.

VII

Je commençais cependant à penser à ma nouvelle carrière.

De tous côtés arrivaient pour moi des livres : Racine, Corneille, Molière, Casimir Delavigne, etc. Je les ouvrais et, n'y comprenant rien, je les refermais bien vite pour relire mon petit La Fontaine que j'aimais passionnément. Je savais toutes ses fables ; et une de mes joies était de faire des paris avec mon parrain, ou M. Meydieu, l'érudit et insupportable ami ; je pariais qu'ils ne reconnaîtraient pas toutes les fables, si je les commençais par le dernier vers en remontant jusqu'au premier ; et je gagnais souvent.

Un mot de ma tante arriva un jour, prévenant maman que M. Auber, alors directeur du Conservatoire, nous attendrait le lendemain, à neuf heures du matin. J'allais mettre le pied dans l'étrier.

Maman m'envoya avec Mme Guérard.

M. Auber, prévenu par le duc de Morny, nous reçut d'une façon très affable. Sa tête fine, aux cheveux blancs, à la face ivoirine, dans laquelle brûlaient deux magnifiques yeux noirs, son aspect grêle et distingué, la mélodie de sa voix, la célébrité de son nom ; tout cela me causait une grande impression.

J'osais à peine répondre à ses questions. Alors, il me fit asseoir doucement près de lui : « Vous aimez beaucoup le théâtre ? – Oh ! non, monsieur. » Cette réponse inattendue le

stupéfia. Il leva ses lourdes paupières sur Mme Guérard qui répondit : « Non, elle n'aime pas le théâtre, mais elle ne veut pas se marier et, par ce fait, elle reste sans fortune, car son père ne lui a laissé que cent mille francs qu'elle ne peut toucher que le jour de son mariage ; alors, sa mère veut lui donner une carrière, car Mme Bernhardt n'a qu'une rente viagère, assez belle, mais enfin ce n'est qu'une rente viagère, et elle ne peut rien laisser à ses filles. Dans ces conditions, elle voudrait que Sarah se créât une indépendance. Mais celle-ci préférerait entrer au couvent. »

Auber dit lentement : « Ça, ce n'est pas une carrière indépendante, mon enfant. Quel âge a-t-elle ? – Elle a quatorze ans et demi, répondit Mme Guérard. – Non, m'écriai-je, je vais avoir quinze ans ! » L'aimable vieillard se mit à sourire : « Dans vingt ans, me dit-il, vous tiendrez moins à la véracité des chiffres. »

Puis, jugeant la visite assez longue, il se leva « Il paraît, dit-il à "mon petit'dame", il paraît que la mère de cette jeune fille est d'une grande beauté ? – Oh ! très jolie, reprit-elle. – Vous lui exprimerez mes regrets de ne l'avoir point vue, et mes remerciements pour s'être fait si galamment remplacer. » Et il baisa la main de Mme Guérard qui rougit légèrement.

Cette conversation est telle qu'elle eut lieu, mot pour mot. Chaque mouvement, chaque geste de M. Auber se gravaient dans mon cerveau, car ce petit homme plein de charme et de douceur tenait mon avenir dans sa main diaphane.

Il ouvrit la porte du salon, et me touchant l'épaule : « Allons, courage, ma fillette ; et croyez-moi, vous remercierez votre maman de vous avoir forcé la main. Et ne prenez pas cet air triste. La vie vaut la peine qu'on y entre sérieusement, mais gaiement. » Je balbutiai quelques paroles de remerciement.

Comme je m'apprêtais à sortir, je fus bousculée par une belle personne, de prestance un peu lourde, et tumultueuse à l'excès. « Et surtout, murmura M. Auber en se penchant vers moi, ne

vous laissez pas engraisser comme cette grande chanteuse. La graisse est l'ennemie de la femme et de l'artiste. »

Puis, pendant que le domestique tenait la porte ouverte pour nous laisser passer, j'entendis M. Auber qui, rentrant dans le salon, disait : « Eh bien, la plus idéale des femmes que... etc. » Je descendis un peu ahurie, et ne dis mot dans la voiture.

Mme Guérard raconta notre entrevue à maman qui, ne la laissant pas achever, dit : « Bien, bien, merci. »

L'examen devant avoir lieu un mois après cette visite, il s'agissait de le préparer.

Maman ne connaissait personne du Théâtre. Mon parrain me conseilla d'apprendre *Phèdre*, mais Mlle de Brabender s'y opposa, trouvant cela un peu choquant, se refusant à m'aider si tel était mon choix.

M. Meydieu, notre vieil ami, voulut me faire travailler Chimène dans *Le Cid* ; mais auparavant, il déclara que je serrais trop les dents, ce qui était vrai ; que je n'ouvrais pas assez les *o* et que je ne vibrais pas assez les *r*, et il me fit un petit cahier dont je copie exactement le contenu, car ma pauvre chère Guérard avait gardé précieusement tout ce qui me touchait ; et c'est elle qui m'a remis quantité de documents qui me servent très heureusement aujourd'hui.

Voici le travail de cet odieux ami :

« Tous les matins pendant une heure, sur les *do, ré, mi,* faire l'exercice : *te, de, de* pour arriver à vibrer.

Avant de déjeuner, dire quarante fois : *Un-très-gros-rat-dans-un-très-gros-trou...,* pour ouvrir les *r*.

« Avant dîner, quarante fois : *Combien ces six saucisses-ci ? – C'est six sous ces six saucisses-ci ! – Six sous ces six saucissons-ci ? – Six sous ceux-ci ! six sous ceux-là ! Six sous ces six saucissons-ci !...* pour apprendre à ne pas siffler les *s*.

« Le soir en se couchant, vingt fois : *Didon dîna, dit-on, du dos d'un dodu dindon...,* et vingt fois : *Le plus petit papa, petit pipi, petit popo, petit pupu...* Ouvrir la bouche en carré pour les *d* et la fermer en cul de poule pour les *p*... »

Il vint très sérieusement remettre ce travail à Mlle de Brabender qui, très sérieusement, voulut me le faire exécuter. Elle était charmante, Mlle de Brabender, et je l'aimais, mais je ne pus résister au fou rire quand, après m'avoir fait dire les *te, de, de,* qui passaient encore, et le *très gros rat...,* elle entama les *saucissons...* Non, ce fut une cacophonie de sifflements dans sa bouche édentée, à faire hurler tous les chiens de Paris. Et quand le *Didon dîna...* se mêla de la partie, accompagné du *plus petit papa...,* j'ai cru que la raison échappait à ma chère institutrice : les yeux mi-clos, la figure rouge, la moustache hérissée, l'air sentencieux et pressé, la bouche s'élargissant en coupure de tirelire, ou se plissant en petit rond, elle ronronnait, sifflait, dindonnait, et pepetait sans s'arrêter...

J'étais tombée esclaffée dans mon fauteuil de paille. Le rire m'étranglait. De grosses larmes giclaient de mes cils. Mes pieds battaient le parquet. Mes bras lancés de droite, de gauche, cherchaient, se crispaient sous les spasmes du rire. Je me penchais en avant pour me rejeter en arrière.

Ma mère, attirée par tant de tapage, entr'ouvrit la porte. Mlle de Brabender expliqua très gravement qu'elle me démontrait la « Méthode » de M. Meydieu. Maman essaya quelques remontrances, je ne voulus rien entendre, je délirais sous le rire. Elle emmena mon institutrice et me laissa seule, car elle craignait que je n'eusse une crise de nerfs.

Restée seule, je me calmai peu à peu. Je fermai les yeux et revis mon couvent. Et les *te, de, de...* se confondaient un instant dans l'engourdissement de mon cerveau, avec les *Pater* qu'il me fallait répéter quinze ou vingt fois comme pénitence.

Enfin je repris conscience, me levai et, après avoir trempé mon visage dans l'eau froide, j'allai rejoindre ma mère que je trouvai en train de jouer au whist avec mon institutrice et mon parrain.

J'embrassai tendrement Mlle de Brabender qui me rendit mon baiser avec une si indulgente bonté que je m'en sentis confuse.

Les jours passaient. Je ne faisais des exercices de Meydieu que les : *te, de, de...* au piano. Ma mère venait me réveiller chaque matin pour ce travail dont j'enrageais. Mon parrain m'avait fait apprendre *Aricie,* mais je ne comprenais rien à ce qu'il me disait pour les vers. Il pensait... et m'expliquait que le vers devait être sans une intonation, et que la valeur ne devait être mise que sur la rime. C'était assommant à entendre et impossible à exécuter. Puis, je ne comprenais pas très bien le caractère d'Aricie qui ne me semblait pas aimer du tout Hippolyte, et qui me paraissait être une coquette intrigante.

Mon parrain m'expliquait que c'était la façon d'aimer dans les temps anciens. Et quand je lui disais que Phèdre avait l'air de mieux aimer, il me prenait le menton et disait : « Voyez, cette petite masque ! ça fait semblant de ne pas comprendre ! Elle voudrait bien qu'on lui explique... »

C'était bête comme chou ; je ne comprenais pas et ne demandais rien. Mais cet homme avait l'âme bourgeoise, sournoise et paillarde. Il ne m'aimait pas parce que j'étais maigre ; mais je l'intéressais parce que j'allais être actrice. Ce mot éveil-

lait en lui tous les côtés faibles de notre art. Il n'en voyait pas la beauté, la noblesse et la bienfaisante puissance.

Je démêlai mal tout cela, alors ; mais je me sentais en malaise près de cet homme que je voyais depuis mon enfance et qui me servait presque de père.

Je ne voulus pas continuer à apprendre *Aricie*. D'abord, je ne pouvais en causer avec mon institutrice, qui ne voulait pas entendre parler de cette pièce.

J'appris alors *L'École des Femmes*, et Agnès me fut expliquée par Mlle de Brabender. Oh ! la chère demoiselle n'y voyait pas grand'chose. Toute cette histoire lui semblait d'une simplesse enfantine. Et quand je répétais : « Il m'a pris... il m'a pris le ruban que vous m'avez donné », elle souriait, confiante au rire gras de Meydieu et de mon parrain.

VIII

Enfin le jour de l'examen arriva. Tout le monde m'avait donné des conseils. Personne ne m'avait donné *un* conseil. On n'avait pas songé à prendre un professionnel pour me préparer à passer mon examen.

Je m'étais levée le matin, le cœur gros et l'esprit mal à l'aise. Maman m'avait fait faire une robe de soie noire légèrement décolletée, avec une berthe froncée. La robe était un peu courte et laissait passer mon pantalon de broderie anglaise, qui reposait ses deux jambes brodées sur des brodequins en peau mordorée. Une guimpe blanche émergeait de mon corsage noir et enserrait mon cou trop gracile ; mes cheveux séparés sur mon front encadraient ma tête selon leur bon vouloir, car aucune épingle, aucun ruban ne les retenaient. J'avais un grand chapeau de paille malgré la saison avancée.

Tout le monde était venu passer la révision de ma toilette. Je m'étais tournée et retournée vingt fois. On m'avait fait faire la révérence... pour voir.

Enfin tout le monde paraissait content. « Mon petit'dame » était descendue avec son grave mari et m'avait embrassée, très émue. Notre vieille Marguerite me fit asseoir et posa devant moi

une tasse de bouillon froid qu'elle avait si longtemps et si tendrement fait réduire que ce bouillon était une délicieuse gelée que j'avalai en une seconde. J'étais pressée de partir.

En quittant ma chaise, je me levai si brusquement que ma robe se déchira à je ne sais quel éclat de bois invisible. Maman se retourna fâchée vers un visiteur qui venait d'entrer depuis cinq minutes et qui restait dans l'admiration contemplative : « Tenez, voilà la preuve de ce que je vous disais ; toutes vos soies se déchirent au moindre mouvement. – Mais, reprit vivement l'interpellé, je vous ai dit que celle-là était par trop cuite, et vous l'ai laissée pour cela à si bon compte. »

Celui qui parlait ainsi était un jeune juif pas laid ; il était timide et Hollandais ; il était sans violence, mais tenace. Je le connaissais depuis mon enfance. Son père, ami de mon grand-père maternel, était un commerçant riche, mais père d'une nombreuse tribu. Il envoya ses fils, dotés d'un léger pécule, chercher fortune où bon leur semblerait. Jacques, celui dont je parle, était venu à Paris. Il avait d'abord vendu des pains de Pâques ; et il vint souvent, jeune garçon, m'en apporter au couvent avec les gâteries que maman m'envoyait. Puis, quelle ne fut pas ma surprise de le voir, un jour de sortie, offrant à maman des rouleaux de toile cirée qui servaient de nappe pour le premier déjeuner. Je me souviens d'une de ces toiles dont l'encadrement était fait par des médaillons représentant tous les rois de France. C'est sur cette toile cirée que j'appris le mieux mon histoire. Enfin il était depuis un mois possesseur d'une petite tapissière assez élégante, et il vendait des soies trop cuites. Il est maintenant un des plus considérables bijoutiers de Paris.

L'accroc à ma robe fut vite raccommodé et, sachant que ma robe était trop cuite, je la traitai avec respect.

Enfin, nous partîmes, Mlle de Brabender, Mme Guérard et moi, dans un petit fiacre à deux places ; et j'étais heureuse que ce fiacre fût si petit, car je me tenais blottie entre ces deux ten-

dresses, ma robe trop cuite étalée délicatement sur leurs genoux.

Quand j'entrai dans la salle d'attente qui précède la salle d'auditions, il y avait déjà une quinzaine de jeunes gens et une vingtaine de jeunes filles qui, toutes, étaient accompagnées de mère, père, tante, frère ou sœur, etc.

Une odeur de moelle de bœuf à la vanille me saisit à la gorge et me donna un haut-le-cœur.

Quand la porte s'ouvrit pour me livrer passage, tous les regards convergèrent vers moi, et je me sentis rougir jusqu'à l'occiput. Mme Guérard m'entraîna doucement, et je me retournai, cherchant la main de Mlle de Brabender. Elle avançait timidement, plus rouge que moi, plus embarrassée encore. Tout le monde la regardait, et je voyais les jeunes filles se pousser le coude et la désigner de la tête. Une jeune fille se leva d'un bond pour courir vers sa mère : « Ah ! chouette ! regarde le vieux tableau ! »

Ma pauvre institutrice se sentait mal à l'aise, moi je devenais colère. Je la trouvais mille fois mieux que toutes ces grosses mères empanachées et communes. Bien sûr, elle ne ressemblait pas à tout le monde, Mlle de Brabender, avec sa robe saumon, son châle des Indes très serré aux épaules, retenu devant par un camée très large, et son chapeau dont le tour de tête était fait de ruchés si serrés qu'on eût dit une coiffe de religieuse. Elle ne ressemblait surtout pas à ce vilain milieu dans lequel nous étions et dont il fallait tout au plus excepter dix personnes.

Les garçons se tenaient en peloton serré près des fenêtres, ils riaient et faisaient des réflexions d'un goût douteux, je crois.

La porte s'ouvrit ; une jeune fille très rouge et un jeune homme écarlate venaient de réciter leur scène. Chacun d'eux se rendit vers les siens, papotant, jasant, se plaignant l'un de l'autre.

Un nom fut appelé : Mlle Dica-Petit. Et je vis une grande jeune fille, blonde, distinguée, s'avancer sans embarras. Elle s'arrêta pour embrasser une jolie femme grasse, blanche, rose et toute pomponnée. « N'aie pas peur, maman chérie... », puis elle dit une phrase en hollandais et elle disparut, suivie d'un garçon et d'une petite maigrelette qui devaient lui donner la réplique.

Ce détail me fut expliqué par Léautaud, qui faisait l'appel des élèves et prenait le nom des récitants et des répliquants.

Je ne savais rien de cela. Qui donc me donnerait la réplique pour Agnès ? Il m'indiqua plusieurs jeunes gens, mais je l'arrêtai : « Non, non, monsieur, je ne veux pas demander cela à personne. Je ne connais personne. Je ne veux pas ! – Alors, qu'est-ce que vous direz, mademoiselle ? répliqua Léautaud avec un accent *fouchtra* des plus prononcés. – Je dirai une fable. »

Il pouffa de rire en écrivant mon nom et le titre : *Les Deux Pigeons*, que je lui indiquai comme fable.

Je l'entendais ronronner encore dans sa grosse moustache pendant qu'il continuait sa tournée. Puis je le vis rentrer dans la salle du Conservatoire.

Je commençais à m'enfiévrer. J'inquiétais Guérard, car j'étais, hélas ! de santé très délicate. Elle me fit asseoir et me mit quelques gouttes d'eau de Cologne derrière les oreilles.

« Pan ! ça t'apprendra à cligner de l'œil comme ça ! » Et une gifle formidable s'abattit sur le plus joli visage qu'il fut possible de voir. C'était la mère de Nathalie Manvoy qui venait de frapper sa fille.

Je m'étais dressée, tremblante de peur, d'indignation, courroucée comme un coq. Je voulais qu'on rendît la gifle à la vilaine femme. Je voulais aller embrasser la jolie tête offensée

par le soufflet ; mais je me sentis énergiquement retenue par mes deux gardiennes.

Dica-Petit sortant de la salle d'auditions changea le cours des idées de tout ce petit monde. Elle était rayonnante et contente d'elle. Oh ! très contente. Son frère lui tendit une petite gourde dans laquelle se trouvait je ne sais quel cordial (et j'en aurais bien voulu, car j'avais la bouche sèche et brûlante). Sa mère lui mit un petit carré de laine sur la poitrine avant d'attacher son manteau ; et tous trois disparurent.

D'autres jeunes filles et jeunes garçons furent appelés avant que vint mon tour.

Enfin, l'appel de mon nom me fit sursauter, telle une sardine poursuivie par un gros poisson. Je secouai ma tête pour rejeter mes cheveux en arrière. « Mon petit'dame » tapota ma soie trop cuite. Mlle de Brabender me recommanda bien les *o*, les *a*, les *r*, les *p*, et les *t* ; et j'entrai toute seule dans la salle.

Je n'avais jamais été seule une heure dans ma vie. Petite enfant, toujours cramponnée aux jupes de ma nourrice ; au couvent, toujours collée à une amie ou à une sœur ; à la maison, toujours entre Mlle de Brabender et Mme Guérard, ou, si elles n'étaient pas là, dans la cuisine avec Marguerite.

Et me voilà toute seule dans cette salle bizarre, avec une estrade au bout, une grande table dans le milieu, et tout autour de cette table : des hommes, grognant, grognards ou moqueurs. Une seule femme, au verbe haut, tenant un binocle qu'elle ne quittait que pour prendre sa lorgnette.

Je sentais tous les regards dans mon dos pendant que je grimpais les quelques marches.

Arrivée sur l'estrade, Léautaud se pencha et me souffla : « Faites la révérence, puis commencez, et arrêtez-vous quand le président sonnera. »

Je regardai le président, c'était M. Auber. C'est vrai, j'avais oublié qu'il était directeur du Conservatoire. J'avais tout oublié.

Alors, je fis ma révérence, et je commençai :

> Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.
> L'un d'eux s'ennuyant au...

Un grognement sourd se fit entendre et un ventriloque bourdonna : « On n'est pas à la classe ici. En voilà une idée de réciter des fables... » C'était Beauvallet, le tragédien tonitruant de la Comédie-Française.

Je m'arrêtai le cœur battant.

« Continuez, mon enfant », dit un homme à la chevelure d'argent : c'était Provost. « Oui, ce sera moins long qu'une scène », s'exclama Augustine Brohan, la seule femme présente.

Je repris :

> *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.*
> *L'un d'eux s'ennuyant au logis*
> *Fut assez...*

« Plus haut, mon enfant, plus haut », dit avec bienveillance un petit homme aux cheveux blancs tout frisés : c'était Samson.

Je m'arrêtai interdite, affolée, prise d'un énervement fou, prête à crier, à hurler ; ce que voyant, M. Samson me dit : « Voyons, nous ne sommes pas des ogres. » Il venait de causer tout bas avec Auber. « Allons, recommencez, et plus haut. – Ah ! non, s'écria Augustine Brohan, si elle recommence, ce sera plus long qu'une scène ! »

Cette boutade fit rire toute la tablée. Pendant ce temps, je repris conscience de moi-même.

Je trouvais ces gens méchants, de rire devant ce pauvre petit être tremblant qui leur était livré pieds et poings liés.

Je me sentais, sans le définir, un léger mépris pour ce tribunal impitoyable. – J'ai bien souvent, depuis, pensé à cette épreuve, et je me suis rendu compte que des êtres bons, intelligents, pitoyables, deviennent inférieurs lorsqu'ils sont groupés. Le sentiment de l'irresponsabilité personnelle éveille les mauvais instincts. La crainte du ridicule chasse les bons.

Ayant repris possession de ma volonté, je recommençai ma fable sans vouloir m'inquiéter de ce qui se passerait.

Ma voix s'était mouillée dans l'émotion. Le désir de me faire entendre faisait chanter mon timbre. Le silence s'était fait.

Avant la fin de la fable, la clochette tinta. Je saluai, et descendis les quelques gradins, brisée de fatigue.

M. Auber m'arrêta au passage : « Eh bien, ma fillette, c'est très bien, cela. Voilà M. Provost et M. Beauvallet qui veulent vous avoir dans leur classe. »

Je reculai un peu quand il me montra M. Beauvallet. C'était le ventriloque qui m'avait fait si peur.

« Eh bien, lequel de ces messieurs préférez-vous ? »

Je ne répondis pas et montrai du doigt Provost.

« Voilà qui est parfait. Ramassez votre mouchoir, mon pauvre Beauvallet. Je vous confie cette enfant, mon cher Provost. »

Je compris, et m'écriai, folle de joie : « Alors, je suis reçue !

– Oui, vous êtes reçue ; et je n'ai qu'un regret, c'est que cette jolie voix-là ne soit pas pour la musique. »

Mais je n'entendais plus. J'étais folle de joie. Je ne remerciai personne. Je courus vers la porte.

« Mon petit'dame, mademoiselle... Je suis reçue ! » À leurs pressions de mains, à leurs questions, je ne répondais que : « Oui, oui, je suis reçue ! »

On m'entourait, on m'interpellait : « Comment savez-vous que vous êtes reçue ? – On ne le sait jamais d'avance. – Si, si, moi, je le sais ! C'est M. Auber qui me l'a dit ! J'entre dans la classe de M. Provost ! M. Beauvallet voulait de moi, mais je n'ai pas voulu. Il a une trop grosse voix ! »

Une méchante fille s'exclama : « As-tu fini !... on m'arrache ! »

Une jeune fille jolie, mais trop brune pour mon goût, s'approcha doucement : « Qu'est-ce que vous avez dit, mademoiselle ? – J'ai dit la fable des *Deux Pigeons.* »

Elle s'étonna. Tout le monde s'étonna. Et j'étais heureuse à mourir de joie, parce que j'étonnais.

Je campai mon chapeau sur ma tête, je bousculai ma robe trop cuite, et j'entraînai mes deux amies dans une sortie rapide et dansante. Elles voulurent me faire prendre quelque chose chez le pâtissier, je refusai. Nous montâmes en voiture. Oh ! j'aurais voulu la pousser, cette voiture.

Sur toutes les façades des boutiques, je lisais : « Je suis reçue ! »

Quand la voiture stationnait pendant un embarras quelconque, il me semblait que les gens me regardaient, étonnés, et je me surpris hochant la tête pour dire : « Oui, oui, c'est vrai, je suis reçue ! »

Je ne pensais plus au couvent. Je ne ressentais qu'un sentiment d'orgueil d'avoir réussi dans la première tentative entreprise. Tentative dont le succès ne dépendait que de moi seule.

Il me semblait que le cocher n'arriverait jamais au 265 de la rue Saint-Honoré. Je sortais sans cesse ma tête par la portière, et je disais : « Plus vite, s'il vous plaît, plus vite, cocher ! »

Enfin, nous arrivâmes à la maison, je sautai de la voiture pour arriver vite et crier la bonne nouvelle à maman. Je fus arrêtée par la fille de la concierge qui était corsetière et travaillait dans une petite mansarde qui donnait en face de la fenêtre de la salle à manger dans laquelle je prenais mes leçons avec mon institutrice, de sorte que, malgré moi, mes yeux rencontraient sans cesse son minois roussâtre et éveillé. Je ne lui avais jamais parlé, mais je savais qui elle était. « Eh bien, mademoiselle Sarah, êtes-vous contente ?

– Oui, oui, je suis reçue ! » Et je m'arrêtai une seconde, ne pouvant résister à l'étonnement joyeux de toute la gent portière.

Cependant, je me dérobai pour courir chez maman, quand je fus clouée sur place en pénétrant dans la cour. La colère et le chagrin s'emparèrent de moi, en voyant « mon petit'dame » arrêtée, les deux mains en cornet, la tête en l'air, criant à maman penchée à la fenêtre : « Oui, oui, elle est reçue ! »

Je lui envoyai mon poing fermé dans le dos et me pris à pleurer de rage, car j'avais préparé pour maman toute une petite histoire qui finissait par la surprise joyeuse. Je devais prendre l'air triste dès la porte ; un air navré, confus, pour recevoir en plein le : *« Ça ne m'étonne pas, tu es si bête, ma pauvrette »*, et lui sauter au cou en disant : « C'est pas vrai, c'est pas vrai, je suis reçue ! » Et dans ma tête, je voyais les figures s'illuminant : la vieille Marguerite, mon parrain s'esclaffant, mes sœurs dansant... Et voilà Mme Guérard qui soufflait par son cornet sur tous mes effets si bien préparés.

Je dois dire que l'aimable femme a continué jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant la plus grande partie de ma vie, à me couper tous mes effets. J'avais beau lui faire des scènes violentes, elle ne pouvait pas s'empêcher, quand je racontais une

aventure dont j'attendais un gros effet, de pouffer de rire avant la fin. Et si j'ébauchais une histoire qui se terminait lamentablement, elle poussait des soupirs, levait les yeux au ciel et marmonnait des « hélas ! » qui arrêtaient tout l'effet que j'attendais.

Cela m'exaspérait à un degré fou ; si bien que j'avais fini par dire avant de commencer une histoire : « Guérard, sors, ma chérie », et elle sortait en riant à l'idée des gaffes qu'elle aurait pu faire.

Tout en maugréant contre Guérard, je montai chez maman que je trouvai devant la porte grande ouverte. Elle m'embrassa tendrement et voyant ma figure boudeuse : « Eh bien, tu n'es pas contente ? – Si, mais c'est Guérard... Je suis furieuse contre elle... Sois gentille, maman, fais comme si tu ne savais rien. Ferme la porte. Je vais sonner. »

Et je sonnai. Et Marguerite ouvrit. Et maman vint. Et elle fit l'étonnée. Et mes sœurs. Et mon parrain. Et ma tante... Et quand j'embrassai maman en criant : « Je suis reçue ! » tout le monde s'exclama avec joie. Et je redevins gaie. J'avais quand même fait un effet.

C'était la carrière qui prenait possession de moi sans que je m'en doutasse.

Ma sœur Régina, qu'on n'avait pas voulu garder au couvent et que les sœurs avaient renvoyée à maman, se mit à danser la bourrée. Elle avait appris cette danse en nourrice et la dansait à tout propos, puis finissait toujours par ce petit couplet :

Mon p'tit ventr' ' éjouis toi,
Tout ce ze gagn' est pou' toi...

Et rien n'était plus comique que cette grosse pouponne, à l'air sérieux.

Ma sœur Régina n'a jamais ri ; à peine un sourire entr'ouvrait ses lèvres minces et détendait sa bouche trop petite. Oui, rien n'était plus comique que de la voir grave et brutale, dansant la bourrée. Ce jour-là elle fut plus drôle que jamais, car elle était excitée par la joie générale.

Elle avait quatre ans, et rien ne la gênait. Elle était sauvage et effrontée. Elle détestait la société, le monde. Et, quand on l'amenait de force dans le salon, elle gênait tout le monde par ses propos crus, baroques, et par ses réponses brutales et ses coups de pied et ses coups de poing. C'était une enfant terrible, avec des cheveux d'argent, un teint nacré, des yeux bleus trop grands pour son faciès, et des cils drus et fournis qui faisaient ombre sur sa joue quand elle baissait les paupières et rejoignaient ses sourcils quand elle avait les yeux ouverts. Elle était têtue et triste. Elle restait parfois quatre, cinq heures sans desserrer les dents, sans répondre à quelque question qu'on lui adressât ; puis elle sautait de sa petite chaise, se mettait à chanter à tue-tête et dansait la bourrée.

Ce jour-là, elle était en belle humeur. Elle me caressa tendrement, desserra ses lèvres minces pour me sourire.

Ma sœur Jeanne m'embrassait et me faisait lui raconter mon audition.

Mon parrain me donna cent francs ; et M. Meydieu, qui venait d'arriver pour apprendre le résultat, me promit de m'emmener le lendemain chez Barbedienne pour me faire choisir une pendule pour ma chambre : c'était un de mes rêves.

IX

L'évolution se fit en moi à partir de ce jour. Je fus encore assez longtemps avec mon âme enfantine ; mais mon cerveau perçut plus nettement la vie. Je sentais le besoin de me créer une personnalité. Ce fut le premier éveil de ma volonté.

Être quelqu'un, je voulus cela.

D'abord Mlle de Brabender me déclara que c'était de l'orgueil. Il me semblait à moi que ce n'était pas tout à fait cela. Mais je définissais mal, alors, quel était le sentiment qui m'imposait ce désir. Je ne compris que quelques mois après pourquoi je voulais être quelqu'un.

Un ami de mon parrain me demanda en mariage. Cet homme était un riche tanneur, aimable homme, mais si brun, si noir, si chevelu, si barbu, qu'il me dégoûtait. Je refusai. Alors mon parrain demanda à ma mère le droit de me parler seul. Il me fit asseoir dans le boudoir de maman et me dit : « Ma pauvre enfant, tu fais une imbécillité en refusant M. Bed*** ; il a soixante mille francs de rente, il a des espérances. »

C'était la première fois que j'entendais ce mot, et quand j'en eus l'explication, je me demandai si c'était bien cela qu'on disait en pareil cas. « Mais oui, me dit mon parrain, tu es idiote avec ton sentiment romanesque. Le mariage est une affaire, et il faut le regarder comme une affaire. Tes futurs beau-père et

belle-mère sont appelés à mourir comme toi et moi, et ce n'est pas désagréable de savoir qu'ils laisseront deux millions à leur fils, et à toi, par conséquent, si tu l'épouses ! – Je ne veux pas l'épouser. – Pourquoi ? – Parce que je ne l'aime pas. – Mais on n'aime jamais avant..., reprit mon pratique conseiller ; tu l'aimeras après. – Après quoi ? – Demande à ta mère. Mais, écoute-moi : pour le moment, il n'est pas question de cela. Il faut que tu te maries. Ta mère a une rente viagère laissée par ton père. Mais cette rente est prise sur les revenus de la fabrique qui appartient à ta grand-mère, laquelle ne peut souffrir ta mère. Elle va être dépossédée de sa rente, et elle restera sans rien, avec trois enfants sur les bras. C'est ce maudit notaire du Havre qui fait tout cela. Les pourquoi... et les parce que... seraient trop longs à te raconter. Ton père a mal arrangé ses affaires. Donc il faut te marier, si ce n'est pas pour toi, ce sera pour ta mère et tes sœurs. Tu donneras à ta mère les cent mille francs que ton père t'a laissés et qu'on ne peut toucher. M. Bed*** te reconnaît trois cent mille francs. J'ai tout arrangé. Tu les donneras si tu veux à ta mère ; et avec quatre cent mille francs elle vivra très bien. »

Je pleurai, je sanglotai et demandai à réfléchir.

Je trouvai maman dans la salle à manger. Elle me dit doucement, d'un air un peu timide : « Ton parrain t'a dit ? – Oui, mère, oui. Laisse-moi réfléchir, veux-tu ? » Et je l'embrassai longuement, en sanglotant dans son cou. Je m'enfermai dans ma chambre et, pour la première fois depuis longtemps, je regrettai mon couvent.

Toute mon enfance se dressa devant moi. Et je pleurais davantage. Et je me sentais si malheureuse que je désirais mourir.

Peu à peu cependant le calme se fit et je repris la notion exacte des faits, des paroles dites. Je ne voulais décidément pas épouser cet homme.

Depuis que j'étais au Conservatoire, j'avais appris des choses, vaguement, oh ! très vaguement, car je n'étais jamais seule. Mais enfin, je comprenais suffisamment pour ne pas vouloir me marier sans amour.

Cependant j'eus à subir un assaut auquel je ne m'attendais pas. Mme Guérard me pria de monter voir la broderie sur métier qu'elle faisait pour la fête de maman. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver chez elle M. Bed***. Il me supplia de changer d'idée. Il me fit beaucoup de peine, car cet homme si noir pleura. « Voulez-vous une dot plus conséquente ? me dit-il ; je vous reconnais cinq cent mille francs. »

Mais ce n'était pas cela. Et je lui dis tout bas : « Mais, monsieur, je ne vous aime pas ! – Mais moi, mademoiselle, je mourrai de chagrin si vous ne voulez pas m'épouser. »

Je regardai cet homme... Mourir de chagrin... je me sentis confuse, désolée, et ravie... car il m'aimait comme on aime dans les pièces de théâtre.

Je me souvins vaguement de phrases lues et entendues. Je les lui répétai sans conviction, et je le quittai sans coquetterie.

Il ne mourut pas, M. Bed***. Il vit encore, et a une très grosse position financière. Il est beaucoup mieux que jadis quand il était si noir, car il est maintenant tout blanc.

Du reste, je venais de passer mon premier concours avec un éclatant succès, surtout en tragédie. M. Provost, mon professeur, n'avait pas voulu me laisser concourir dans *Zaïre ;* mais j'avais tenu bon.

Je trouvais cette scène de Zaïre avec son frère Nérestan tout à fait jolie et dans mes cordes. Mais Provost voulait me faire dire, au moment où Zaïre accablée de reproches par son frère tombe à ses pieds, le :

Frappe ! dis-je, je l'aime...

avec violence, et je voulais le dire dans la douceur et la résignation d'une mort presque certaine.

Je me disputai longtemps avec mon professeur. Et enfin j'eus l'air de lui céder pendant les classes.

Mais, le jour du concours, je tombai aux genoux de Nérestan avec un sanglot si convaincu, les bras ouverts, offrant mon cœur plein d'amour au coup mortel que j'attendais, et je murmurai avec tant de tendresse :

Frappe ! dis-je, je l'aime !...

que toute la salle éclata en bravos répétés par deux salves.

J'obtins le second prix de tragédie, au grand mécontentement du public qui aurait voulu me voir décerner le premier. Et cependant c'était justice. Mon jeune âge et mon peu de temps d'études justifiaient cette récompense secondaire. J'eus un premier accessit de comédie dans *La Fausse Agnès.*

Je me sentais donc le droit de refuser. Mon avenir se révélait. Et, par conséquent, ma mère n'aurait besoin de rien dans le cas où elle viendrait à perdre sa rente.

En effet, quelques jours après mon concours, M. Régnier, professeur au Conservatoire et sociétaire de la Comédie-Française, vint demander à ma mère si elle consentirait à me laisser jouer au Vaudeville une pièce de lui *(Germaine).* Les directeurs me donneraient vingt-cinq francs par représentation.

J'étais éblouie, sept cent cinquante francs par mois, pour mon premier début. J'étais folle de joie.

Je suppliai ma mère d'accepter les propositions que me faisait le Vaudeville. Elle me dit d'agir à ma guise.

Je demandai audience à M. Camille Doucet, directeur des Beaux-Arts.

Maman refusant toujours de m'accompagner, Mme Guérard vint avec moi. Ma petite sœur Régina me supplia de l'emmener, j'y consentis. Et j'eus bien tort, car nous n'étions pas installées dans le cabinet directorial depuis cinq minutes, que ma sœur, qui avait alors cinq ans, grimpait sur les meubles, sautait à pieds joints au-dessus d'un tabouret, et finalement s'asseyait par terre, attirant à elle la corbeille à papiers placée sous le bureau en répandant tous les papiers déchirés qu'elle contenait. Ce que voyant, Camille Doucet lui fit doucement la remarque qu'elle n'était pas une petite fille très sage.

Ma sœur, la tête plongée dans la corbeille, lui dit de sa voix rauque : « Toi, monsieur, si tu m'embêtes, je dirai à tout le monde que t'es un donneur d'eau bénite vinaigrée. C'est ma tante qui dit ça ! »

Mon visage s'empourpra de honte et je balbutiai : « Ne croyez pas cela, monsieur Camille Doucet, ma petite sœur dit un mensonge... »

Mais Régina avait bondi ; et, crispant ses poings, elle se rua sur moi comme une petite brute : « Tante Rosine a pas dit ça ?... C'est toi qu'es menteuse... à preuve qu'elle a dit ça à M. de Morny, qu'a répondu... »

Je ne me rappelais plus, et ne me rappelle plus ce qu'avait répondu le duc de Morny ; mais, affolée, je mis la main sur la bouche de ma sœur et l'entraînai en courant. Elle braillait comme un putois, et nous traversâmes en ouragan la salle d'attente pleine de monde précédant le cabinet du directeur des Beaux-Arts.

Je m'abandonnai sans réserve à une de ces violentes colères qui avaient bouleversé mon enfance, et me jetai dans le premier fiacre passant. Une fois dans ce fiacre, je frappai ma pe-

tite sœur avec une telle rage, que Mme Guérard affolée la couvrit de son corps et reçut mes coups de pied, mes coups de poing, mes coups de tout, car je jetais mon corps de droite, de gauche, ivre de colère, de chagrin, de honte.

Ce chagrin était d'autant plus grand que j'aimais infiniment Camille Doucet. Il était doux et charmant, affable et sensible. Il avait refusé je ne sais quoi à ma tante qui, peu habituée aux refus, avait conçu de l'humeur. Mais moi, j'étais innocente de cela.

Qu'allait-il croire, Camille Doucet ? Et puis, je ne lui avais même pas fait ma demande pour le Vaudeville. Tous mes beaux rêves étaient à vau-l'eau. Et c'était ce petit monstre blond et blanc comme un séraphin qui venait de briser mon premier rêve.

Pelotonnée dans la voiture, son front têtu barré par la peur, ses lèvres minces, serrées, elle me regardait, les yeux mi-clos à travers ses longs cils.

Rentrée à la maison, je racontai tout à maman, qui déclara à ma petite sœur qu'elle serait privée de dessert pendant deux jours... Régina était gourmande, mais plus orgueilleuse encore. Elle pivota sur ses petits talons et, dansant la bourrée, se mit à chantonner : « Mon p'tit ventr' se réjouit pas. »

J'avais envie de sauter sur la méchante petite fille.

J'appris quelques jours après, à la classe, que le Ministère me refusait la permission de jouer au Vaudeville. M. Régnier m'en témoigna tout son chagrin ; mais il ajouta avec bonté : « Ah ! dame ! ma chère enfant, le Conservatoire tient à vous, et il n'a pas tort. Il ne faut donc pas vous chagriner outre mesure. »

Et comme je répliquai : « Je suis sûre que c'est Camille Doucet qui est cause de cela... – Non, certes ! s'écria-t-il. Camille Doucet a été votre plus chaud avocat ; mais le Ministère ne veut à aucun prix déflorer vos débuts pour l'année prochaine. »

Je me pris alors d'une grande et reconnaissante tendresse pour cet aimable Camille Doucet, qui n'avait gardé aucune rancune de la stupide sortie de ma petite sœur.

Je me remis au travail avec une véritable ferveur. Je ne manquais pas une classe. Tous les matins je me rendais au Conservatoire avec mon institutrice. Nous partions de bonne heure parce que j'aimais mieux aller à pied qu'en omnibus ; et je gardais les vingt sous que maman me remettait chaque matin pour nos deux omnibus pour aller, et huit sous pour les gâteaux. Nous devions revenir à pied. Mais tous les deux jours, nous prenions un fiacre avec les quarante sous gardés à cet effet.

Maman n'a jamais su cette petite supercherie, dont ma chère Brabender se faisait complice, non sans remords.

Je ne manquais pas une classe. Je me rendais même aux leçons de maintien, où ce pauvre M. Élie, vieux beau, frisé, fardé et jaboté de dentelles, nous faisait le cours le plus comique qu'on puisse imaginer. Nous étions peu nombreuses à ce cours.

Aussi le père Élie se vengeait sur nous de l'abstention des autres. À chaque classe, nous y passions toutes. Il nous tutoyait, le père Élie. Nous étions sa chose. Et, toutes, les cinq ou six que nous étions, nous devions grimper sur la scène. Lui, debout, sa baguette noire à la main (pourquoi cette baguette ?) : « Allons, Mesdemoiselles, le corps rejeté en arrière, la tête haute, la pointe du pied en bas..., là... parfait... Un, deux, trois, marchez ! » Et nous marchions, la pointe du pied en bas, la tête haute, la paupière tombante sur l'œil qui cherchait à voir où se posait le pied. Nous marchions avec la noblesse et la solennité des chameaux.

Puis il nous apprenait à sortir avec nonchalance, dignité ou fureur. Et il fallait voir ces jeunes filles se dirigeant vers les

portes, traînant le pas, le redressant ou le pressant selon le sentiment qui devait les animer.

Puis, il y avait les : « Assez, Monsieur ! sortez ! » sans parler. Car le père Élie ne voulait pas qu'on murmurât un seul mot : « Tout, disait-il, est dans le regard, le geste, l'attitude. »

Il avait aussi ce qu'il appelait « l'assiette », c'est-à-dire s'asseoir avec dignité, se laisser tomber avec lassitude. Et « l'assiette » qui disait : « Je vous écoute : parlez, monsieur !... » Ah ! cette assiette-là était d'un compliqué fou ; il fallait tout mettre, dedans : le désir de savoir, la crainte d'entendre, la résolution d'éloigner, la volonté de retenir... Ah ! ce que cette assiette m'a coûté de larmes !... Pauvre père Élie ! Je ne lui en veux pas mais je me suis acharnée à oublier ce qu'il m'avait appris, car rien n'est moins utile que ces classes de maintien.

Chaque être se meut selon ses proportions : Les femmes trop grandes font des enjambées ; les cambrées marchent à l'orientale ; les femmes trop grasses marchent en canes ; celles qui ont les jambes courtes marchent ban-ban ; les toutes petites sautillent et les grues marchent en grue. Rien n'y fait.

On a supprimé les classes de maintien, on a eu raison. Le geste doit peindre la pensée ; il est harmonieux ou bête, selon que l'artiste est intelligent ou nul.

Au théâtre, il faut avoir les bras longs, plutôt trop longs que courts. Jamais, au grand jamais, un artiste ayant les bras courts ne peut faire un beau geste !

Le pauvre Élie avait beau nous indiquer ceci ou cela, nous étions stupides et maladroites. Et lui restait comique, le pauvre ! Oh ! si comique !

Je prenais aussi des leçons d'armes. C'est ma tante Rosine qui avait mis cette idée dans la tête de maman. C'était le célèbre Pons qui enseignait les armes une fois par semaine. Oh ! quel homme terrible que ce Pons !... Brutal, grossier, gouailleur, cet

homme, qui était un maître d'armes hors ligne, répugnait à donner des leçons à des morveux et morveuses, comme il nous appelait. Mais il n'était pas riche, et cette classe avait été, je crois (sans l'affirmer), créée pour lui par un haut protecteur.

Il avait toujours le chapeau sur la tête, – ce qui choquait Mlle de Brabender, – et le cigare à la bouche, ce qui faisait tousser les élèves époumonés déjà par les reprises d'assauts.

Quelles tortures que ces classes !

Il amenait de temps en temps quelques amis qui se réjouissaient fort de notre maladresse : ce qui causa un jour un scandale, car, un de ces joyeux spectateurs ayant fait une remarque par trop insolente sur un élève nommé Chatelain, celui-ci se retourna vivement et, en un tour de main, il souffleta l'amateur. Il s'ensuivit une bagarre dans laquelle Pons voulant intervenir, reçut lui-même une paire de gifles. Cela fit grand bruit ! Et, à partir de ce jour, la classe fut fermée aux étrangers.

J'obtins de ma mère l'autorisation de ne plus assister à cette classe. Et ce fut pour moi un grand soulagement.

De toutes les classes, je préférais de beaucoup celle de Régnier. Il était doux, bien élevé, et enseignait à dire « vrai ».

Cependant, je dois ce que je sais à la variété des enseignements que je suivais dévotieusement.

Provost enseignait le jeu large, la diction un peu pompeuse mais soutenue. Et surtout, il préconisait la largeur du geste et de l'inflexion.

Beauvallet, à mon avis, n'enseignait rien de bien. Il avait une voix profonde et prenante, qui était bien à lui, qu'il ne pouvait donner à personne, qui était un admirable instrument, mais ne lui donnait pas de talent. Il était maladroit de gestes les bras trop courts, sa tête était commune. Je détestais ce professeur.

Samson était tout le contraire. La voix frêle et perçante, une distinction acquise, mais pleine de correction. Sa méthode était la simplicité.

Provost indiquait large. Samson indiquait juste, et se préoccupait surtout des finales. Il n'admettait pas qu'on laissât tomber les phrases. Coquelin, qui est élève de Régnier, je crois, a beaucoup de la façon de dire de Samson, tout en gardant la vérité de son premier maître enseignant.

Quant à moi, je me souviens de ces trois professeurs : Régnier, Provost, Samson, comme si c'était hier que je les eusse entendus.

L'année scolaire s'écoula sans grand changement dans ma vie.

J'eus cependant, deux mois avant mon second concours, le chagrin de changer de professeur : Provost tomba très malade, et Samson me prit dans sa classe.

Il comptait beaucoup sur moi ; mais il était autoritaire et tenace. Il m'imposa deux très mauvaises scènes dans deux très mauvaises pièces : Hortense dans *L'École des Vieillards*, de Casimir Delavigne, pour la comédie, et *La Fille du Cid*, également de Casimir Delavigne, pour la tragédie.

Je ne me sentais pas à l'aise dans ces deux rôles, écrits dans une langue dure et emphatique.

Le jour du concours arriva. J'étais laide. Maman avait exigé que je me fisse coiffer par son coiffeur. Et j'avais pleuré, sangloté, en voyant ce figaro me faire des raies sur la tête dans tous les sens, pour séparer ma crinière rebelle. C'était lui, l'idiot, qui avait eu cette idée et qui l'avait suggérée à maman.

Et il avait tenu ma tête dans ses mains stupides plus d'une heure et demie, car il n'avait jamais tiré sur pareille crinière. Et il s'épongeait le front toutes les cinq minutes en disant : « Quels cheveux ! mon Dieu ! C'est horrible ! C'est de l'étoupe ! Ce sont des cheveux de négresse blonde ! »

Puis se tournant vers ma mère : « On devrait faire raser Mademoiselle et régenter sa chevelure pendant qu'elle pousserait. – J'y songerai... » avait dit maman, distraite. Je me retournai si brusquement vers elle, que je fus brûlée au front par le fer à friser que tenait cet homme. Et ce fer servait à me défriser !

Oui, il trouvait que mes cheveux frisaient... avec dérèglement ; qu'il fallait les défriser pour les onduler, ce qui était plus noble au visage :

« Les cheveux de Mademoiselle sont arrêtés dans leur croissance par cette frisure folle ! Toutes les filles de Tanger et toutes les négresses ont des cheveux semblables ! Et Mademoiselle, qui se destine à la scène, serait bien plus belle si elle avait les cheveux de Madame... » dit-il en s'inclinant avec un respect admiratif vers ma mère, qui avait en effet les plus beaux che-

veux du monde : blonds, et tellement longs qu'elle se tenait debout, la pointe de ses cheveux sous ses talons, et qu'elle pouvait baisser la tête. Il est vrai de dire que maman était toute petite.

Enfin, je sortis des mains de ce misérable, morte de fatigue, par une heure et demie de coups de peigne, de coups de brosse, de coups de fer, de coups d'épingles, de coups de doigts pour tourner ma tête de gauche à droite, puis de droite à gauche, etc. J'étais défigurée, je ne me reconnaissais plus...

Les cheveux tirés sur les tempes, les oreilles visibles et détachées, inconvenantes dans leur nudité ; et, au-dessus de ma tête, un paquet de petites saucisses rangées les unes près des autres pour imiter le diadème antique.

J'étais hideuse ! Mon front, que j'entrevoyais toujours sous la mousse dorée de mes cheveux, me semblait immense, implacable. Je ne reconnaissais pas mes yeux, habituée que j'étais à les voir voilés par l'ombre de ma chevelure. Ma tête pesait un kilo.

Moi qui me coiffais et me coiffe encore avec deux épingles, cet homme en avait mis cinq ou six paquets. C'était lourd sur ma pauvre tête !...

J'étais déjà en retard. Il fallait m'habiller à la hâte. Je pleurais de rage. Mes yeux rapetissaient, mon nez grossissait, mes veines se gonflaient.

Mais ce fut le comble quand je dus mettre mon chapeau. Il ne pouvait tenir sur le paquet de saucisses. Ma mère m'enveloppa vivement la tête d'une dentelle et me poussa vers la porte.

Arrivée au Conservatoire, je me précipitai, avec « mon petit'dame », vers la salle d'attente. Maman s'était rendue dans la salle. J'arrachai la pauvre dentelle qui couvrait mes cheveux, et, accroupie sur un banc, je livrai ma tête à mes compagnes après avoir, en quelques mots, raconté l'odyssée de ma coiffure.

Toutes adoraient et enviaient mes cheveux si souples, si légers, si dorés. Toutes prenaient pitié de mon chagrin. Toutes avaient été émues par ma laideur, sauf les mères, qui crépitaient de joie dans leur mauvaise graisse.

Toutes ces jeunes mains enlevaient les épingles. Et Marie Lloyd, une ravissante créature avec laquelle j'étais plus liée que les autres, prit ma tête qu'elle embrassa tendrement : « Oh ! tes beaux cheveux ! qu'est-ce qu'on en a fait ? » Et elle achevait d'enlever les épingles. Cette tendresse me fit à nouveau fondre en larmes.

Enfin, je me dressai triomphante, sans épingles, sans saucisses !

Mais mes pauvres cheveux, alourdis par la moelle de bœuf dont ce misérable coiffeur les avait enduits, séparés par les raies nécessaires pour l'éclosion de ses saucisses, mes pauvres cheveux tombaient en mèches éplorées et grasses autour de mon visage. Je secouai ma tête pendant cinq minutes avec une rage folle. Je parvins à les décoller un peu. Et je les relevai tant bien que mal avec deux épingles.

Mais le concours était commencé. Je passais la dixième. Je ne savais plus ce que j'avais à dire.

Mme Guérard me mouillait les tempes avec de l'eau fraîche...

Mlle de Brabender, qui venait d'arriver, me regardait sans me reconnaître et me cherchait partout. La pauvre s'était cassé la jambe il y avait à peine trois mois. Elle se soutenait avec une canne-béquille ; mais elle avait voulu venir.

Mme Guérard commençait à lui raconter le drame des cheveux... lorsque mon nom retentit dans la salle : « Mlle Chara Bernhardt ! »

C'était Léautaud, qui devint plus tard souffleur à la Comédie-Française, et qui avait un fort accent *auvergnat.*

« Mlle Chara Bernhardt !... »

Je me levai d'un bond, sans penser à rien, sans dire un mot, cherchant des yeux l'élève qui devait me donner la réplique.

J'entrai avec lui en scène.

Je fus surprise par le son de ma voix que je ne reconnus pas. J'avais tant pleuré que mon cerveau s'était pris ; et je parlais du nez.

J'entendis une voix de femme qui disait : « Pauvre petite, on n'aurait pas dû la laisser concourir. Elle a un rhume atroce, son nez coule et sa figure est tuméfiée... »

Je terminai ma scène. Je fis ma révérence et me retirai au milieu de maigres et plaintifs applaudissements.

Je marchais en somnambule, et fus reçue évanouie dans les bras de Mme Guérard et de Mlle de Brabender.

On fit demander un médecin dans la salle, et le bruit circulant : « La petite Bernhardt s'est évanouie ! La petite Bernhardt est tombée sans connaissance ! » arriva jusqu'à ma mère, qui, blottie au fond d'une loge, s'ennuyait mortellement.

Quand je revins à moi, mes yeux s'ouvrirent sur le beau visage de maman. Une larme perlait suspendue à ses longs cils. Je mis ma tête contre la sienne et je pleurai silencieusement ; mais cette fois des larmes douces, sans sel, qui ne me brûlaient pas les paupières.

Je me mis debout, défripai ma toilette et me regardai dans la glace verdâtre. J'étais moins laide. Mon visage était reposé ; mes cheveux avaient repris leur souplesse ; enfin j'étais mieux que tout à l'heure, sûrement.

Le concours de tragédie était terminé. On avait nommé les prix.

Je n'avais rien eu comme récompense. On avait fait le rappel de mon second prix de l'an passé. J'étais bredouille.

Oh ! cela ne me causa aucun chagrin. Je m'y attendais bien.

Quelques personnes avaient protesté en ma faveur. Camille Doucet, membre du jury, avait discuté longtemps, paraît-il, pour me faire donner mon premier prix, malgré mon mauvais concours, disant qu'il fallait, avant tout, tenir compte des notes de mes examens, qui étaient admirables, et de mes notes de classes, qui étaient les meilleures. Rien ne prévalut sur le mauvais effet produit ce jour-là par ma voix nasale, ma figure gonflée, et les mèches lourdes de ma chevelure.

Après une demi-heure d'entracte pendant laquelle on me fit boire du porto et manger une brioche, on frappa pour le concours de comédie.

Je passais la quatorzième en comédie. J'avais donc le temps de me remettre tout à fait.

Et puis je me sentais gagnée par mon instinct batailleur. L'injustice me révoltait. Je n'avais pas mérité mon prix ce jour-là, mais je sentais bien qu'on aurait dû me le donner quand même. Je résolus d'avoir le premier prix de comédie.

Et, avec l'exagération que j'ai toujours apportée en toute chose, je me montai la tête : je me déclarai à moi-même que si je n'avais pas le premier prix, je devais renoncer au théâtre. Mon amour mystique et attendri pour le couvent me reprit de plus belle.

Oui, j'irai au couvent. Mais seulement si je n'avais pas le premier prix.

Il se livrait dans mon frêle cerveau de jeune fille le combat le plus fou, le plus illogique qu'on puisse rêver. Je me sentais toutes les vocations vers le couvent, dans ma détresse de mon prix manqué ; et toutes les vocations pour le théâtre, dans l'espoir du prix à conquérir.

Je me reconnaissais, avec une partialité bien naturelle, le don de toutes les abnégations, de tous les renoncements, de tous les dévouements qui devaient m'asseoir doucement sur le fauteuil de la mère Présidente du couvent de Grand-Champs. Et je m'adjugeais, d'autre part, avec une libéralité indulgente, tous les dons nécessaires à l'éclosion de mon autre rêve : devenir la première, la plus célèbre, la plus enviée. Et j'énumérais sur mes doigts toutes mes qualités de la grâce, – du charme, – de la distinction, – de la beauté, – du mystère et du piquant.

Oh ! tout ! tout ! Je trouvais que j'avais tout cela. Et quand ma logique et ma bonne foi élevaient un doute, ou un mais... à cette nomenclature fabuleuse de mes qualités, mon « Moi » combatif et paradoxal trouvait la réponse nette, tranchante et sans réplique.

C'est dans ces conditions spéciales, dans cet état d'esprit que je me présentai en scène lorsque vint mon tour.

Le choix de mon concours était stupide : une femme mariée raisonnable et raisonneuse. Et j'étais une enfant paraissant bien plus jeune que mon âge. Je fus néanmoins très brillante, très raisonneuse, très gaie ; et j'eus un succès étourdissant.

J'étais transfigurée. Folle de joie, je tenais mon premier prix ! Oh ! je ne doutais pas qu'il me fût adjugé à l'unanimité.

Le concours finit. Pendant le délai nécessaire au comité pour le débat des récompenses, je demandai de quoi me restaurer. Et on fit venir, de chez le pâtissier du Conservatoire, une côtelette que je dévorai, à la grande joie de Mme Guérard et de

Mlle de Brabender, car je détestais la viande et je refusais toujours d'en manger.

Enfin, les membres du comité prirent place dans leur grande loge. Le silence se fit dans la salle. Sur la scène, les jeunes gens furent appelés d'abord.

Pas de premier prix.

Puis le nom de Parfouru fut appelé pour recevoir le second prix de comédie. Parfouru est aujourd'hui M. Paul Porel, le directeur du théâtre du Vaudeville et le mari de Réjane.

Puis vint le tour des jeunes filles.

Je me tenais dans l'embrasure de la porte, toute prête à m'élancer sur la scène.

« Premier prix de comédie... » Je fis un pas en avant, repoussant une grande jeune fille qui me dépassait de la tête... « Premier prix à l'unanimité : Mlle Marie Lloyd ! »

Et la grande jeune fille repoussée par moi s'élança, svelte et radieuse, sur la scène.

Il y eut quelques protestations. Mais sa beauté, sa distinction, son charme timoré eurent raison de tout et de tous. Et Marie Lloyd fut acclamée.

Elle passa près de moi et m'embrassa tendrement. Nous étions très liées. Et je l'aimais beaucoup ; mais je la considérais comme une élève nulle. Je ne sais plus si elle avait eu une récompense l'année précédente, mais personne ne s'attendait à son prix. J'étais pétrifiée.

« Second prix de comédie : Mademoiselle Bernhardt ! » Je n'avais pas entendu. On me poussa en scène et, pendant que je saluais, je voyais des centaines de Marie Lloyd qui dansaient devant moi : les unes me faisant la grimace, d'autres m'envoyant des baisers ; les unes s'éventaient, les autres sa-

luaient... Elles étaient grandes... grandes... toutes ces Marie Lloyd... elles dépassaient le plafond ; elles marchaient sur les têtes ; et elles venaient vers moi, me serrant, m'étouffant, m'écrasant le cœur. J'avais, paraît-il, le visage plus blanc que ma robe.

Rentrée dans la coulisse, je m'assis sur la banquette sans mot dire et je regardai Marie Lloyd très entourée, très complimentée : elle était vêtue d'une robe de tarlatane bleu pâle ; un bouquet de myosotis à son corsage ; une brindille de myosotis dans ses cheveux noirs.

Elle était grande, très grande, des épaules frêles et blanches émergeaient avec pudeur de sa robe décolletée, très décolletée... sans danger. Sa tête fine, un peu altière, était de toute grâce, de toute beauté. Quoique très jeune, elle avait un charme plus femme que nous toutes.

Ses grands yeux mordorés jouant de la prunelle, sa bouche petite et ronde envoyait un sourire de côté plein de malice ; et son nez, d'un dessin merveilleux, battait des ailes. L'ovale de son beau visage était arrêté à la naissance des cheveux par deux toutes petites oreilles nacrées et transparentes du plus pur dessin. Un col long, flexible et blanc soutenait cette tête charmante. C'était un prix de beauté qu'on avait décerné à Marie Lloyd ! Et le jury avait été de bonne foi.

Elle était entrée rieuse et radieuse, dans *Célimène,* son morceau de concours ; et, malgré la monotonie de son débit, la mollesse de sa diction, l'impersonnalité de son jeu, elle avait remporté les suffrages : parce qu'elle était la personnification de Célimène, cette coquette de vingt ans si inconsciemment cruelle.

Elle avait réalisé, pour chacun, l'idéal rêvé par Molière.

Toutes ces réflexions se coordonnèrent plus tard dans mon cerveau. Et cette première leçon si douloureuse me servit beaucoup dans ma carrière.

Je n'ai jamais oublié le prix de Marie Lloyd. Et chaque fois que je crée un rôle, le personnage se présente devant moi costumé, coiffé, marchant, saluant, s'asseyant, se levant.

Mais cela n'est que la vision matérialisée d'où s'échappe subitement l'âme qui doit dominer le personnage. En écoutant l'auteur lire son œuvre, j'essaie de définir le vouloir de sa pensée, espérant m'identifier à ce vouloir.

J'ai voulu quelquefois, avec lui, forcer le publie à revenir vers la vérité et détruire le côté légendaire de certains personnages que l'histoire documentée d'aujourd'hui nous représente tels qu'ils furent en réalité, mais le public ne m'a pas suivie. Et je me suis vite rendu compte que la légende reste victorieuse en dépit de l'histoire. Et c'est peut-être un bienfait pour l'esprit des foules... Jésus, Jeanne d'Arc, Shakespeare, la Vierge Marie, Mahomet, Napoléon Ier sont entrés dans la légende.

Il est impossible désormais à notre cerveau de se représenter Jésus et la Vierge Marie accomplissant les humiliantes fonctions humaines. Ils ont vécu la vie que nous vivons. La mort a refroidi leurs membres sacrés. Et ce n'est pas sans révolte et chagrin que nous acceptons cette vérité. Mais nous nous lançons à leur poursuite dans l'éthéré du ciel, dans l'infini du rêve. Nous jetons à bas toutes les scories de l'humanité pour les laisser vêtus d'idéal et les asseoir sur un trône d'amour.

Nous ne voulons pas que Jeanne d'Arc soit la fruste et gaillarde paysanne repoussant violemment le soudard qui veut badiner, enfourchant comme un homme le large percheron, riant volontiers des gaudrioles des soldats, et, soumise aux promiscuités impudiques de son époque encore barbare, n'en ayant que plus de mérite à rester vierge héroïque. Mais nous ne voulons pas de ces vérités inutiles. Elle reste, dans la légende, un être frêle, conduit par une âme divine. Son bras de jeune fille qui tient le lourd étendard est soutenu par un ange invisible. C'est de l'au-delà qu'elle a dans ses yeux d'enfant, dans lesquels

tous ces guerriers puisent force et courage. C’est ainsi que nous la voulons.

Et la légende reste encore triomphante.

X

Mais revenons au Conservatoire.

Presque tous les élèves étaient partis. Je restais silencieuse et confuse sur mon banc. Marie Lloyd vint s'asseoir près de moi. « Tu as du chagrin ? – Oui, je voulais avoir le premier prix et c'est toi qui l'as. Ce n'est pas juste ! – Je ne sais pas si c'est juste ou non, répliqua Marie Lloyd, mais je te jure que je ne l'ai pas fait exprès ! »

Je ne pus m'empêcher de rire.

« Veux-tu que j'aille déjeuner chez toi ? » Et son beau regard devint humide et suppliant. Elle était orpheline et pas heureuse ; et elle avait besoin, en ce jour de triomphe, d'un peu de famille.

Je sentis mon cœur se fondre en une infinie et tendre pitié. Je lui sautai au cou et nous partîmes toutes les quatre : Marie Lloyd, Mme Guérard, Mlle de Brabender et moi. Maman m'avait fait dire qu'elle m'attendait à la maison.

Dans la voiture, mon caractère « j'm'enfichiste » avait repris le dessus ; nous bavardions sur un tel, une telle : « Oh ! ma chère, comme elle était ridicule ! – Oh ! et sa mère... tu as vu ce chapeau ? – Et le père d'Estebenet... as-tu vu ses gants blancs ?... il les avait volés à un gendarme, bien sûr ! » Et nous riions comme des folles. « Et ce pauvre Châtelain qui s'était fait friser ! ajouta Marie Lloyd. As-tu vu sa tête ? » Mais je ne riais

plus. Je me rappelais qu'on m'avait fait défriser, moi, et que, grâce à cela, j'avais manqué mon premier prix de tragédie.

Arrivées chez maman, nous trouvâmes déjà installés : ma tante, mon parrain, le vieil ami Meydieu, le mari de Mme Guérard, ma sœur Jeanne toute frisée, ce qui me donna un coup de couteau dans le cœur, car elle avait les cheveux plats, et on l'avait frisée pour l'embellir, quoiqu'elle fût ravissante autrement ; et moi, on m'avait défrisée et enlaidie.

Marie Lloyd fut reçue par maman avec cette indifférence charmante et distinguée qui lui était particulière.

Mon parrain s'empressa près d'elle ; le succès était tout pour ce bourgeois. Il avait, cent fois auparavant, vu ma jeune camarade sans que sa beauté l'eût frappé, sans que sa pauvreté l'eût touché ; mais, ce jour-là, il affirma avoir prédit depuis longtemps le triomphe de Marie Lloyd. Puis il s'approcha de moi et, mettant ses deux mains sur mes épaules, il me tint en face de lui : « Eh bien, tu as tout raté ! Mais pourquoi t'obstiner à faire du théâtre ? Tu es maigre, petite... et ta figure, assez gentille de près, est laide de loin ; et ta voix ne porte pas ! – Mais oui, ma fil..., ton parrain a raison, reprit M. Meydieu, épouse donc le minotier qui te demande en mariage ; ou cet imbécile de tanneur espagnol qui perd sa tête sans cervelle pour tes beaux yeux. Tu ne feras jamais rien au théâtre ! Marie-toi ! »

M. Guérard vint me serrer les mains. C'était un homme de près de soixante ans ; Mme Guérard n'en avait pas trente. Il était triste, doux et timide ; il était décoré de la Légion d'honneur, portait une redingote longue et usée, avait des gestes aristocratiques, et était secrétaire particulier de M. de La Tour Desmoulins, député en vogue. – M. Guérard était un puits de science.

Ma sœur Jeanne me dit tout bas : « Le parrain de ma sœur (c'est ainsi qu'elle nommait mon parrain) a dit en rentrant que t'étais laide comme tout. » Je la poussai légèrement.

On se mit à table. Pendant tout le temps du repas, je repris mon désir du couvent. Je mangeai peu et fus prise d'une telle fatigue après le déjeuner, que je dus me mettre au lit.

Une fois seule dans ma chambre, étendue dans mes draps, les membres brisés, la tête lourde, le cœur gonflé de soupirs retenus, je voulus envisager ma triste situation. Mais le sommeil réparateur vint au secours de ma jeunesse, et je m'endormis profondément.

Quand je m'éveillai, je ne pus rassembler de suite mes idées. Quelle heure était-il ? Je regardai ma montre. Dix heures ! Et je dormais depuis trois heures de l'après-midi. J'écoutai un instant. Tout reposait dans la maison. Sur la table placée près de mon lit, sur un petit plateau, étaient posées : une tasse de chocolat et une brioche. Puis une feuille de papier à lettres mise toute droite, bien en évidence, contre la tasse de chocolat. Je pris la feuille en tremblant. Je ne recevais jamais de lettres et je voulus la déchiffrer à la faible lueur de ma veilleuse. J'y parvins avec peine et pus lire ces lignes écrites par « mon petit'dame » (Mme Guérard) :

> « Pendant que vous dormiez, le duc de Morny a envoyé un mot à votre mère, lui disant que Camille Doucet venait de lui affirmer que votre engagement à la Comédie-Française était chose convenue. Donc, ne vous faites pas de chagrin, ma chère enfant, et ayez confiance dans l'avenir. – Votre petit'dame. »

Je me pinçai pour m'assurer que j'étais bien éveillée. Je me précipitai vers la fenêtre. Je regardai dehors. Le ciel était noir. Oui, noir pour tout le monde, mais étoilé pour moi. Oui, les étoiles brillaient. Je cherchai la mienne, et je fis choix de la plus grosse, de la plus brillante.

Je revins à mon lit et m'amusai à sauter dessus à pieds joints. Et quand je manquais mon coup, je riais comme une folle.

J'avalai tout mon chocolat. Je faillis m'étouffer en mangeant ma brioche.

Debout sur mon traversin, je fis un long discours à la petite Vierge placée à la tête de mon lit. J'adorais la Vierge. Je lui expliquai les raisons pour lesquelles je ne pouvais prendre le voile malgré ma vocation. Je faisais du charme. J'essayai de la persuader, et je l'embrassai tout doucement sur son pied qui écrasait le serpent. Puis je cherchai dans l'ombre le portrait de maman. Je l'entrevis mal et lui envoyai des baisers.

Je pris la lettre de « mon petit'dame » dans le creux de ma main et je me rendormis.

Quels furent mes rêves ?

Le lendemain, tout le monde fut bon pour moi. Mon parrain, arrivé de bonne heure, hochait la tête d'un air satisfait : « Il faut lui faire prendre l'air, dit-il à ma mère ; je paie un landau. »

La promenade me parut délicieuse, car je pouvais rêver, maman détestant parler en voiture.

Deux jours après, la vieille bonne Marguerite me remit, tout essoufflée, une lettre. Elle portait au coin de son enveloppe un large timbre autour duquel flamboyaient les mots : *Comédie-Française.*

J'interrogeai ma mère du regard : elle me fit signe que je pouvais ouvrir cette lettre, après toutefois avoir réprimandé Marguerite de me remettre une lettre sans son consentement.

« C'est pour demain, maman !... C'est pour demain !... Je suis convoquée à la Comédie !... Tiens, tiens, lis !... » Mes sœurs

étaient accourues. Elles me prirent les mains, et je me mis à tourner avec elles en chantant : « C'est pour demain !... C'est pour demain !... »

Ma sœur cadette avait huit ans. Mais moi, ce jour-là, j'en avais six.

Je grimpai à l'étage supérieur prévenir Mme Guérard, que je trouvai en train de savonner les robes blanches et les tabliers de ses enfants. Elle me prit la tête et m'embrassa tendrement, ses deux mains pleines de mousse savonneuse me laissant de chaque côté une grande plaque neigeuse. Je redescendis ainsi quatre à quatre et fis une entrée bruyante dans le salon. Mon parrain et M. Meydieu, ma tante et maman commençaient un whist. Je les embrassai tous à tour de rôle, leur laissant en riant un peu de mousse sur le visage. Mais, ce jour-là, tout m'était permis. J'étais un personnage.

C'était le lendemain, mardi, que je devais me rendre à une heure au Théâtre-Français pour être reçue par M. Thierry, alors directeur de la Comédie. Qu'est-ce que je mettrais ? Voilà la grosse affaire...

Maman avait envoyé chez la modiste. Elle accourut de suite avec les chapeaux ; et j'en choisis un, blanc, piqué, avec un tour de tête bleu ciel, des brides bleues et un bavolet blanc. Ma tante

Rosine avait envoyé une robe à elle ; car toutes mes robes étaient trop... fillette, pensait ma mère.

Oh ! cette robe ! Je la verrai toute ma vie : elle était hideuse, vert-chou, avec des grecques en velours noir. J'avais l'air d'un singe, dans cette robe ; mais je dus la mettre. Heureusement qu'elle était couverte par un manteau, don de mon parrain, un joli manteau en gros-grain noir avec des piqûres blanches tout autour. On pensait qu'il fallait m'habiller en dame, et ma garde-robe était pour fillette.

Mlle de Brabender m'offrit un mouchoir qu'elle avait brodé, et Mme Guérard une ombrelle ; maman m'avait donné une bague, une jolie turquoise.

Le lendemain, ainsi parée, jolie sous ma capote blanche, gênée dans ma robe verte, mais consolée par mon manteau de dame, je me rendis avec Mme Guérard chez M. Thierry, dans la voiture de ma tante, qui avait tenu à me la prêter, pensant que ce serait plus convenable.

J'appris plus tard que cette arrivée dans la voiture à laquais avait fait très mauvais effet. Qu'avaient pensé tous les gens du théâtre ? Je n'ai pas voulu l'approfondir. Il me semble que ma jeunesse devait me préserver de tout soupçon.

M. Thierry me reçut avec douceur, me fit un petit discours amphigourique ; puis il déplia un papier qu'il remit à Mme Guérard, la priant d'en prendre connaissance et de le signer. C'était mon engagement. « Mon petit'dame » répondit qu'elle n'était pas ma mère. « Ah ! fit M. Thierry en se levant ; alors, emportez ce papier et faites-le signer à la mère de Mademoiselle. » Il me prit la main. La sienne me fit horreur : elle était molle, sans pression, sans franchise. Je me dégageai vivement et le regardai. Il était laid, la figure rouge, le regard fuyant.

En sortant, je rencontrai Coquelin qui, sachant que j'étais là, avait attendu. Il avait débuté depuis un an avec succès. « Eh

bien, ça y est ! » me fit-il gaiement. Je lui montrai l'engagement et lui serrai la main.

Je descendis quatre à quatre ; et, au moment de sortir, je me jetai dans un groupe qui barrait la porte : « Vous êtes contente ? » me dit une voix douce qui sortait du groupe.

– « Oh ! oui, monsieur Doucet, je vous remercie. – Mais je n'y suis pour rien, ma chère enfant. Votre concours a été bien mauvais... Mais... – ... Mais ça n'empêche pas que nous comptons sur vous », reprit M. Régnier. Puis, se tournant vers Camille Doucet : « Qu'en pensez-vous, Excellence ? – Je pense que cette enfant sera une très grande artiste. » Il y eut un silence.

« Eh bien, vous en avez un équipage ! » interpella grossièrement Beauvallet, le premier tragédien de la Comédie et l'homme le plus mal élevé de France et... d'ailleurs ! « Cet équipage appartient à la tante de Mademoiselle, dit Camille Doucet en me serrant doucement la main. – Ah ! j'aime mieux cela ! » reprit le tragédien. Je montai dans la voiture qui avait révolutionné le Théâtre.

Arrivée à la maison, maman signa, sans lire, l'engagement que je lui remis.

Et je résolus ardemment d'être quelqu'un : Quand même !

Quelques jours après mon engagement à la Comédie-Française, ma tante donna un grand dîner. Il y avait le duc de Morny, Camille Doucet, et le ministre des Beaux-Arts M. de Walewski, Rossini, ma mère, Mlle de Brabender et moi. Le soir, il vint beaucoup de monde.

Ma mère m'avait très élégamment habillée. J'étais pour la première fois en grand décolleté. Mon Dieu, que j'étais gênée ! Cependant, chacun s'empressait autour de moi. Rossini me demanda de dire des vers. Je m'y prêtai de bonne grâce, heureuse et fière d'être un petit quelqu'un. – Et je déclamai *L'Âme du purgatoire* de Casimir Delavigne.

« Il faut dire cela sur de la musique », s'exclama Rossini quand j'eus fini. Tout le monde applaudit à cette idée. Et Walewski dit à Rossini : « Mademoiselle va recommencer, et vous allez improviser, mon cher maître. »

Ce fut du délire. Je recommençai. Et Rossini improvisa une harmonie délicieuse qui me remplit d'émotion. Mes larmes coulaient sans que j'en eusse conscience, et ma mère m'embrassa en disant : « C'est la première fois que tu m'émeus réellement ! »

Maman adorait la musique. Et ce qui l'avait émue, c'était l'improvisation de Rossini.

Il y avait là le comte de Kératry, jeune et élégant hussard, qui me fit grands compliments et m'invita à venir dire des vers chez sa mère. Ma tante chanta une romance à la mode et eut un grand succès. Elle était charmante, coquette, et un peu jalouse de ce rien du tout de nièce qui dérobait un instant l'attention de ses adorateurs.

Je rentrai à la maison tout autre. Je restai longtemps assise, toute vêtue, sur mon lit de jeune fille.

Je ne connaissais la vie qu'à travers le travail et la famille. Je venais de l'entrevoir à travers le monde. L'hypocrisie des uns, la fatuité des autres, m'avaient frappée.

Je me demandai avec anxiété ce que je ferais, moi si timide et si franche. Je pensai à ce que faisait maman. Mais elle ne faisait rien. Tout lui était égal. Je pensai à ma tante Rosine. Elle, tout au contraire, se mêlait de tout.

Je restai les yeux fixés à terre, le cerveau brouillé, le cœur inquiet ; et je ne me décidai à me mettre au lit que lorsque le froid m'eut saisie.

Les jours suivants se passèrent sans incidents. Je travaillais Iphigénie avec acharnement, M. Thierry m'ayant prévenue que c'était par ce rôle que je débuterais.

En effet, je fus convoquée pour la répétition d'*Iphigénie* à la fin d'août. Ah ! ce premier bulletin de répétition ! Quel battement de cœur il m'a donné !...

Je ne dormis pas de la nuit. Le jour ne venait pas assez tôt. Je me levais constamment pour regarder l'heure. Il me semblait que la pendule s'était arrêtée. J'avais somnolé, et m'éveillai stupéfaite de trouver encore la nuit, alors que je me croyais au petit jour.

Enfin un filet de lumière traversant les carreaux me sembla le soleil triomphant éclairant ma chambre. Je me levai brusquement, tirai les rideaux fermés ; et tout en m'habillant, je marmonnai mon rôle.

Je pensais que j'allais répéter avec Mme Devoyod, la première tragédienne de la Comédie-Française, avec Maubant, avec... Et je tremblais, Mme Devoyod passant pour peu indulgente.

J'arrivai à la répétition une heure en avance.

Le régisseur, le brave Davenne, se prit à sourire, et me demanda si je savais mon rôle. « Oh ! oui, m'écriai-je, convaincue. – Venez me le répéter, voulez-vous ? » Et il m'emmena sur la scène.

Je traversai avec lui le long couloir des bustes, qui conduit du foyer des artistes à la scène.

Il me dit les noms célèbres que tous ces bustes évoquaient. Je m'arrêtai un instant devant celui d'Adrienne Lecouvreur. « J'aime cette artiste ! lui dis-je. – Vous connaissez son histoire ? – Oui, j'ai lu tout ce qu'on a écrit sur elle. – C'est très bien, ma chère enfant, me dit l'aimable homme. Il faut, en effet,

lire tout ce qui concerne votre art. Je vous prêterai quelques livres intéressants. »

Et il m'entraîna vers la scène.

La pénombre mystérieuse, les décors droits en remparts, la nudité du plancher, la quantité innombrable de cordes, de poids, d'arbres, de frises et de herses, suspendus au-dessus de ma tête, le gouffre de la salle complètement noire, le silence troublé par le craquement du plancher, le froid de cave qui vous saisissait... tout cela m'effraya. Il ne me semblait pas entrer dans le cadre rayonnant d'artistes vivants qui, chaque soir, soulevaient les applaudissements de la salle par leurs rires ou leurs sanglots. Non. Je me trouvais dans le caveau des gloires mortes. Et il me sembla que la scène se remplissait des ombres illustres que venait de me nommer le régisseur.

Mon imagination nerveuse et perpétuellement évocatrice les voyait s'avancer, me tendre la main. Ils voulaient m'entraîner, ces spectres... Je mis mes deux mains sur mes yeux et restai sans bouger.

« Êtes-vous souffrante ? – Non, non, merci... Un éblouissement, cher monsieur. Non, merci. » La voix de M. Davenne avait chassé les spectres.

Je rouvris les yeux, et me prêtai de bonne grâce aux conseils du brave homme, qui, la brochure en main, m'expliquait les places que je devais occuper, les passades que je devais faire, etc.

Il fut assez content de ma façon de réciter. Il m'enseigna quelques traditions. Il me dit notamment ceci : « À cet endroit, Mlle Favart faisait un gros effet. » Ce vers était :

Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

Les artistes arrivaient peu à peu, grognons, me jetaient un regard et répétaient leur scène sans se soucier de moi.

J'avais envie de pleurer. Mais j'étais surtout vexée. J'entendis trois gros mots lancés par les uns et les autres. Je n'avais pas encore l'habitude de ce langage un peu brutal. Chez ma mère on était timoré. Chez ma tante on était précieux. Et je n'ai pas besoin de dire qu'au couvent je n'avais jamais entendu un mot malséant. Je sortais du Conservatoire, c'est vrai, mais je ne frayais avec personne, sauf avec Marie Lloyd et Rose Baretta, la sœur aînée de Blanche Baretta, aujourd'hui sociétaire de la Comédie-Française.

La répétition finie, il fut convenu qu'on répéterait le lendemain au foyer du public, à la même heure.

La costumière vint me chercher pour essayer mon costume. Mlle de Brabender, qui était venue me rejoindre pendant la répétition, monta avec moi aux magasins. Elle voulait que les bras fussent couverts, mais la costumière lui dit doucement que c'était impossible pour la tragédie.

On m'essaya donc une robe de laine blanche tout à fait laide, avec un voile si raide que je le refusai. On me mit sur la tête une couronne de roses, si vilaine que je la refusai aussi.

« Alors, me dit un peu sèchement la costumière, il faudra vous le payer vous-même, mademoiselle, car ceci, c'est le costume de la Comédie. – C'est bien, je me le paierai », dis-je en rougissant.

Rentrée chez ma mère, je lui contai mes mésaventures de costume... et maman, qui était très généreuse, me fit de suite acheter un voile de barège blanc qui tombait avec de beaux plis gros et souples et une couronne de roses de haies qui, le soir, paraissaient d'un blanc doux et discret. Et elle me commanda des cothurnes chez le cordonnier de la Comédie.

Il fallait songer aussi à la boîte de maquillage. Pour cela, maman s'en remit aux soins de la mère de Dica-Petit, ma camarade du Conservatoire.

J'allai donc avec Mme Dica-Petit chez le père de Léontine Massin, élève au Conservatoire, lequel fabriquait des boîtes de maquillage.

Nous montâmes les six étages de la maison, sise rue Réaumur. Arrêtées devant une humble porte, nous pûmes lire : Massin, Fabricant de boîtes pour maquillage.

Je frappai à la porte, et une petite bossue vint nous ouvrir. Je reconnus de suite la sœur de Léontine ; elle venait parfois au Conservatoire. « Ah ! s'écria-t-elle, quelle surprise ! Dis donc, Titine, voilà Mlle Sarah ! »

Et de la chambre voisine Léontine Massin accourut. Douce, calme, jolie, elle m'enlaça dans ses bras. « Ah ! que je suis contente de te voir ! Tu vas débuter à la Comédie ! J'ai vu ça dans les feuilles. » Je rougis jusqu'aux oreilles. J'étais dans les feuilles !...

« Moi, je vais débuter aux Variétés ! » Et elle parla, parla, si longtemps, si vite, que j'étais étourdie.

Mme Petit restait froide, et essayait très inutilement de nous séparer. Elle avait répondu par un signe de tête et par un « Pas mal, merci » aux questions que lui posait Léontine sur la santé de sa fille.

Enfin l'expansion de la jolie fille achevée, elle put me dire : « Il faut commander votre boîte, nous sommes ici pour cela. – Ah ! bien, tu trouveras papa dans le fond, à son établi ; et si tu n'en as pas pour longtemps, je t'attendrai. Je vais répéter aux Variétés. »

Mme Petit, suffoquée, s'écria : « Mais non ! c'est impossible ! » Elle n'aimait pas Léontine Massin. Cette dernière, agacée, lui tourna le dos en haussant les épaules. Puis, son chapeau mis, elle m'embrassa et, saluant gravement Mme Petit : « J'espère, Madame Gros-tas, ne plus vous revoir jamais ! » Et elle disparut dans un éclat de rire frais et jeune. J'entendis ma

compagne murmurer en hollandais quelque méchante remarque dont je n'eus le sens que plus tard.

Nous pénétrâmes dans la dernière pièce du logis, et nous trouvâmes le père Massin à son établi, rabotant des petites planches de bois blanc. La bossue allait, venait, chantait, joyeuse ; le père restait sombre, dur, inquiet.

La boîte commandée, nous nous retirions, Mme Petit passant la première, la sœur de Léontine me retint par la main : « Père n'a pas été poli... c'est parce qu'il est jaloux que ma sœur Léontine n'aille pas au Français. » Je me sentis un léger trouble à écouter cette confidence ; et j'entrevis vaguement le drame serré et douloureux qui agitait si différemment les êtres de ce pauvre logis.

XI

Le 1er septembre 1862, jour de mes débuts, je me trouvai plantée rue Duphot devant les affiches des théâtres. Elles occupaient alors un grand emplacement au coin de la rue Duphot et de la rue Saint-Honoré.

Il y avait sur l'affiche de la Comédie : *Débuts de Mlle Sarah Bernhardt.*

Je ne sais combien de temps je restai ainsi attirée par les lettres de mon nom, mais je me souviens qu'il me semblait que chaque personne qui s'arrêtait me regardait après avoir lu l'affiche, et je me sentais rougir jusqu'aux oreilles. Enfin, je me rendis au Théâtre-Français à cinq heures.

J'avais une loge tout en haut que je partageais avec Mlle Coblentz. Cette loge était de l'autre côté de la rue de Richelieu, dans une maison louée par la Comédie-Française. Un petit pont fermé, en couloir, était suspendu au-dessus de la chaussée. C'est par ce petit pont que nous rejoignions la Comédie.

Je mis un temps infini à me vêtir. Je ne savais si j'étais mal ou bien. « Mon petit'dame » me trouvait trop pâle. Mlle de Brabender me trouvait trop rouge.

Ma mère devait se rendre directement dans la salle. Ma tante Rosine était en villégiature.

Quand l'avertisseur cria qu'on allait commencer, une sueur froide me saisit de la tête aux pieds. Je faillis m'évanouir. Je descendis tremblante, titubante, claquant des dents. Et quand j'arrivai sur la scène, on levait le rideau.

Ce rideau qui se levait lentement, solennellement, me semblait le voile déchiré pour me laisser entrevoir mon avenir.

Une voix douce et grave me fit retourner. C'était Provost, mon premier professeur, qui venait me réconforter. Je lui sautai au cou, heureuse de le revoir. Samson était là aussi ; je crois même qu'il jouait ce soir-là dans une comédie de Molière.

Ces deux hommes si différents : Provost, grand, ses cheveux d'argent en coup de vent, le masque d'un polichinelle ; Samson, petit, pincé, propret, les cheveux blancs, lumineux, en bouclettes serrées et tenaces ; ces deux hommes s'étaient attendris dans un même sentiment de protection pour ce pauvre être fragile, nerveux et si plein de foi, car tous deux savaient mon ardeur au travail, ma volonté tenace qui luttait sans cesse contre ma faiblesse physique.

Ils savaient que ma devise : « Quand même » n'était pas un fait du hasard, mais bien la suite d'un vouloir réfléchi. Maman leur avait raconté comment, à l'âge de neuf ans, j'avais choisi cette devise, après un saut formidable au-dessus d'un fossé que

personne ne pouvait sauter, et auquel mon jeune cousin m'avait défiée. Je m'étais abîmé la figure, cassé un poignet, endolori tout le corps. Et pendant qu'on me transportait, je m'écriais, rageuse : *« Si, si, je recommencerai, quand même, si on me défie encore ! Et je ferai toute ma vie ce que je veux faire ! »* Et, le soir, quand ma tante désolée me demanda ce qui me ferait plaisir, tout mon pauvre petit corps bandagé tressaillit de joie, et, câline et consolée, je lui dis tout bas : « Je voudrais du papier à lettres à moi, avec ma devise » ; et comme maman insistait, un peu narquoise, pour savoir quelle serait cette devise, je restai un instant sans répondre et lançai dans le silence de l'attente un si furieux « Quand même » que ma tante Faure recula en murmurant : « Quelle enfant terrible ! »

Donc, Samson et Provost me rappelaient cette histoire et essayaient de me donner du courage par ce récit. Mais le sang me bourdonnait aux oreilles, je n'entendais rien. Et ce fut poussée par Provost, qui avait, lui, entendu ma réplique, que j'entrai en scène.

Je me précipitai vers Agamemnon, mon père : je ne voulais plus le quitter, il me fallait quelqu'un à qui me tenir. Je me jetai sur ma mère Clytemnestre... Enfin je bafouillai... Et quand je sortis de scène, je remontai quatre à quatre dans ma loge.

Je me déshabillais fiévreusement quand Mme Guérard, effarée, me demanda si j'étais folle ? Je n'avais joué que le premier acte et il y en avait encore quatre. Je sentis alors que vraiment j'étais en danger si je me laissais aller ainsi à mes nerfs. Je fis appel à ma volontaire devise et, me regardant dans la glace les yeux dans les yeux, je me donnai l'ordre de me dompter, de m'assagir ! Et, confus, mes nerfs cédèrent à mon cerveau. Je terminai la pièce. Je fus insignifiante.

Maman, qui lisait les feuilletons de Sarcey dans *L'Opinion Nationale*, me fit chercher de bonne heure, et me lut elle-même ces lignes :

> Mlle Bernhardt, qui débutait hier dans *Iphigénie*, est une grande et jolie jeune personne, d'une taille élancée et d'une physionomie fort agréable ; le haut du visage surtout est remarquablement beau. Elle se tient bien et prononce avec une netteté parfaite. C'est tout ce qu'on peut dire en ce moment.

Et m'attirant à elle : « Il est idiot, cet homme, tu as été charmante. » Et elle me préparait elle-même une petite tasse de café au lait avec de la crème. J'étais heureuse, mais pas complètement.

Quand mon parrain vint, l'après-midi, il s'écria :

« Mon Dieu, ma pauvre petite, que tu as les bras maigres ! » Et de fait, on avait un peu ri. Oh ! j'avais bien entendu, quand, étendant le bras vers Eurybate, je lui avais dit le fameux vers dont Favart tirait un effet qui était devenu tradition... Oh ! je n'en avais tiré aucun effet, moi, si ce n'est un effet de sourire contre mes longs bras maigres.

Mon second début eut lieu dans *Valérie*, où je remportai un petit succès. Et mon troisième début valut à la Comédie cette boutade du même Sarcey :

> *L'Opinion nationale*, 12 septembre. – On jouait le même soir *Les Femmes savantes*, pour le troisième début de Mlle Bernhardt qui remplissait le rôle d'Henriette. Elle y a été aussi jolie et aussi insignifiante que dans ceux de *Junie*... – il se trompait, c'était *Iphigénie* – ... et de *Valérie* dont elle avait été chargée auparavant. Cette représentation a été bien pauvre, et donne lieu à des réflexions qui ne sont pas gaies : que Mlle Bernhardt soit insuffisante, ce n'est pas une affaire. Elle débute, et il est tout naturel que parmi les débu-

tants qu'on nous présente, il y en ait qui ne réussissent point ; il faut en essayer plusieurs avant d'en trouver un bon ; mais ce qui est triste, c'est que les comédiens qui l'entouraient ne valaient pas beaucoup mieux qu'elle. Et ce sont des sociétaires ! Ils n'avaient par-dessus leur jeune camarade qu'une plus grande habitude des planches ; ils sont aujourd'hui ce que pourra être Mlle Bernhardt dans vingt ans si elle se maintient à la Comédie-Française.

Je ne m'y maintins pas.

En effet, un de ces riens qui décident d'une vie décida certainement de la mienne.

J'étais entrée à la Comédie pour y rester toujours. J'avais entendu mon parrain expliquer à ma mère les diverses étapes de ma carrière : la petite touchera tant... les cinq premières années, tant... après, et enfin, au bout de trente ans, elle aura la pension de sociétaire, si elle le devient, ce dont il semblait douter.

Ma sœur Régina fut encore la cause, mais involontaire cette fois, du petit drame qui me fit quitter la Comédie.

C'était l'anniversaire de Molière ; et tous les artistes de la grande Maison devaient, selon la tradition, venir saluer le buste du génial écrivain. – C'était la première fois que je paraissais à une cérémonie ; et ma jeune sœur, qui m'avait entendue parler de cela à la maison, m'avait suppliée de l'emmener. J'obtins la permission de maman, qui nous adjoignit notre vieille Marguerite.

Toute la Comédie était réunie dans le foyer : hommes et femmes en costumes différents, mais tous revêtus du fameux manteau de Docteur.

L'avertisseur vint prévenir que la cérémonie allait commencer ; et tout le monde se pressa dans le couloir des bustes.

Je tenais ma petite sœur par la main. Devant nous, marchait la très grosse, très solennelle Mme Nathalie, sociétaire de la Comédie, vieille, méchante, hargneuse. Régina, voulant éviter la queue du manteau de Marie Royer, monta sur la traîne de Nathalie ; celle-ci se retourna et, brusquement, poussa l'enfant avec tant de violence, qu'elle alla s'écraser contre une colonne supportant un buste.

Régina poussa un cri et revint vers moi, son joli visage ensanglanté. « Méchante bête ! » m'écriai-je, en me jetant sur la grosse dame... et, au moment où elle allait répliquer, je lui collai une paire de gifles.

Évanouissement de la vieille sociétaire, tumulte, brouhaha, indignation, approbation, rires étouffés, vengeances satisfaites, attendrissements des artistes mères pour la pauvre petite, etc., etc.

Deux groupes s'étaient formés : l'un autour de la méchante Nathalie toujours en pâmoison, l'autre autour de la petite Régina. Et c'était assez étrange, la composition et l'aspect différent de ces deux groupes. Autour de Nathalie, des femmes et des hommes, solennels, froids, debout, éventaient, qui avec des mouchoirs, qui avec des éventails, le gros tas affalé. Une sociétaire, jeune mais sévère, lui jetait quelques gouttes d'eau. Mais Nathalie, à ce contact, se réveilla soudain et, portant les mains à son visage : « C'est stupide ! murmura-t-elle d'une voix encore lointaine, vous allez me démaquiller ! »

Autour de Régina, des jeunes femmes accroupies lui lavaient son joli visage ; et la petite disait de sa voix rauque : « Je l'ai pas fait exprès, grande sœur, je te jure ! C'est une grosse vache qu'a rué pour rien !... » Car Régina, ce séraphin blond à faire envie aux anges, cette beauté idéale et poétique, était embouchée comme un cocher ; et rien, rien, n'avait pu la corriger.

Sa grossière boutade fit éclater de rire tout le petit cercle amical et lever les épaules au cercle ennemi.

Bressant, le plus charmant, le plus aimé des comédiens, vint à moi : « Il faudra que nous arrangions cette affaire, chère Mademoiselle, car les bras courts de Nathalie sont très longs. Entre nous, vous avez été un peu vive, mais j'aime ça ; et puis, la gosse est si drôle et si jolie... » dit-il en montrant ma petite sœur.

Le public trépignait dans la salle. Cette scène avait causé un retard de vingt minutes. Il fallait nous rendre en scène. Marie Royer m'embrassant : « Tu es une crâne petite camarade ! » Et Rose Baretta se pressa contre moi, me disant : « Oh ! comment as-tu osé ?... une sociétaire... »

Quant à moi, j'étais sans conscience bien nette de ce que j'avais fait ; mais mon instinct m'avertissait que j'allais le payer cher.

Le lendemain, je recevais une lettre de l'Administrateur, me priant de passer à une heure à la Comédie, pour affaire me concernant personnellement. J'avais pleuré toute la nuit, plus d'énervement que de remords ; et je m'irritais surtout de l'assaut que j'allais avoir à subir avec toute ma famille. Je cachai la lettre à ma mère, car du jour où j'entrai au théâtre, ma mère me fit émanciper. Je recevais donc mes lettres directement, sans son contrôle. J'allais et je venais seule.

À une heure précise, je me faisais annoncer dans le cabinet directorial.

M. Thierry, très froid, le nez plus congestionné que jamais, l'œil plus sournois, me fit un mortel sermon, blâma mon indiscipline, mon manque de respect, ma scandaleuse conduite, et finit sa piteuse harangue en me conseillant d'obtenir mon pardon de Mme Nathalie. « Je l'ai fait venir, ajouta-t-il. Vous allez faire vos excuses devant trois sociétaires du comité ; et si elle consent à vous pardonner, le comité jugera s'il y a lieu de vous imposer une amende ou de résilier votre engagement. »

Je restai quelques instants sans répondre.

J'entrevoyais ma mère désolée ; mon parrain s'esclaffant de son rire bourgeois ; ma tante Faure triomphant dans son : « Cette enfant est terrible !... » Je voyais ma chère Brabender, les mains jointes, sa moustache attristée, ses petits yeux larmoyants, si touchante dans sa muette prière. J'entendais ma douce et timide Guérard se disputer avec tout le monde, courageuse dans sa foi en mon avenir.

« Eh bien, mademoiselle ? » dit sèchement M. Thierry. Je le regardai sans parler.

Il s'impatienta : « Je vais, dit-il, prier Mme Nathalie de venir ici. Et je vous prie de vous exécuter au plus vite, car j'ai autre chose à faire qu'à réparer vos sottises. – Oh ! non, monsieur, n'appelez par Mme Nathalie, je ne lui demanderai pas pardon. Je veux quitter, résilier tout de suite ! »

Il resta confondu ; et sa rogne se fondit dans une grande pitié pour cette enfant indomptable et volontaire qui allait briser son avenir pour une question d'amour-propre. Il devint plus doux et poli. Il me fit asseoir, ce qu'il n'avait pas encore fait. Et, s'asseyant lui-même en face de moi, il me parla doucement des avantages de la Comédie, du danger qu'il y avait pour moi à quitter cette illustre Maison dans laquelle on m'avait fait l'honneur de m'admettre, et cent autres raisons très bonnes, très sages, qui m'amollissaient.

Mais quand, me voyant attendrie, il voulut faire venir Mme Nathalie, j'eus un réveil de petit fauve : « Oh ! qu'elle ne vienne pas ! Je la giflerais encore ! – En ce cas, me dit-il, je ferai venir Madame votre mère. – Oh ! monsieur, ma mère ne se dérange jamais ! – Eh bien, j'irai la voir. – C'est inutile, Monsieur, ma mère m'a fait émanciper. Je suis libre de diriger ma vie. Je suis seule responsable de tous mes actes. – Eh bien, Mademoiselle, j'aviserai. »

Et il se leva pour me témoigner que l'entretien était fini.

Je rentrai à la maison, bien décidée à ne rien dire à ma mère, mais ma petite sœur, interrogée sur sa blessure, avait tout raconté à sa façon, amplifiant encore, si c'était possible, la brutalité de la sociétaire et l'audace de mon action.

Rose Baretta, venue pour me voir, avait pleuré, disant que sûrement on allait résilier mon engagement. Toute la famille était excitée, discutante, désolée ; moi, j'étais nerveuse.

Je reçus mal les reproches qui me furent adressés de part et d'autre. Encore plus mal les conseils ; et je m'enfermai dans ma chambre, à double tour de clef.

Le lendemain, toute la maison me boudait. Je montais chez Guérard ; car là, je me réconfortais, me consolais.

Quelques jours se passèrent sans que mon service m'appelât au théâtre.

Enfin, un matin, je reçus convocation pour une lecture : *Dolorès*, de M. Bouilhet. C'était la première fois que j'étais convoquée pour la lecture d'une nouvelle pièce.

On allait me donner « une création ». Tous mes chagrins s'envolèrent comme une nuée de papillons noirs.

Je fis part de ma joie à maman qui conclut logiquement que, puisque j'étais appelée pour une lecture, c'est qu'on avait renoncé à résilier mon engagement, et à l'idée de me faire demander pardon à Nathalie.

Je me rendis au Théâtre. Et quelle ne fut pas ma surprise en recevant des mains de M. Davenne le rôle de Dolorès, le principal rôle dans la pièce de Bouilhet. Je savais que Favart, à qui ce rôle revenait de droit, était souffrante. Mais il y avait d'autres artistes ; et je n'en revenais pas, de joie, de surprise. Et cependant, je me sentais inquiète... De tout temps un pressen-

timent angoissant m'a mise en garde contre les événements prêts à fondre sur moi.

Je répétais depuis cinq jours quand, montant l'escalier, je me trouvai face à face avec Nathalie, assise sous le grand portrait de Rachel, portrait de Gérôme surnommé « le piment rouge ». Je ne savais si j'allais redescendre ou passer outre. Mais mon hésitation fut remarquée par la méchante femme, qui me dit : « Passez, passez, Mademoiselle, je vous pardonne, car je me suis vengée : ce rôle qui vous plaît tant, vous ne le garderez pas ! »

Je passai sans mot dire, assommée par cette phrase que je devinai vraie.

Je ne dis rien à personne. Je répétai. Cette scène se passait un mardi. Et le vendredi suivant, venant à la répétition, j'eus le chagrin d'apprendre que Davenne n'était pas venu, et que la répétition était levée.

Au moment où j'allais monter en voiture, le concierge courut après moi pour me remettre une lettre de M. Davenne. Le pauvre homme n'avait pas osé me porter le coup qu'il prévoyait devoir m'être si douloureux. Il m'expliquait dans sa lettre, que, vu ma grande jeunesse, la lourdeur du rôle... une telle responsabilité sur de si frêles épaules... et qu'enfin, Mme Favart étant remise de sa maladie, il était plus sage que...

Je ne continuai la lettre qu'à travers mes larmes ; mais la colère prit vite la place du chagrin.

Je remontai quatre à quatre et je me fis annoncer chez l'Administrateur. Il ne pouvait me recevoir en ce moment. « C'est bien, j'attendrai. » Au bout d'une heure, impatientée, j'envoyai promener le garçon et le secrétaire qui voulaient me retenir, et je pénétrai chez M. Thierry.

Tout ce que la désespérance, la colère contre l'injustice, la rage contre la fausseté, peuvent inspirer, je le débitai, en un flot de paroles hachées par les sanglots. L'Administrateur me regardait ahuri. Il ne pouvait concevoir une telle audace, ni une pareille violence chez une si jeune fille.

Quand, épuisée, je me laissai tomber dans un fauteuil, il essaya de me calmer, mais c'était inutile. « Je veux partir tout de suite, Monsieur ! Rendez-moi mon engagement. Je vais vous renvoyer le mien. »

Enfin, lassé de supplier, il fit appeler un secrétaire, lui donna des ordres, et ce dernier revint avec mon engagement.

« Voilà la signature de votre mère, Mademoiselle. Libre à vous de me la remettre d'ici quarante-huit heures. Après ce délai, je vous considérerai comme ne faisant plus partie de la Maison. Mais, croyez-moi, vous avez tort. Réfléchissez quarante-huit heures. » Je ne répondis rien et sortis.

Le soir même, je renvoyai à M. Thierry sa signature et déchirai celle de ma mère.

J'avais rompu avec la Maison de Molière ; et je ne devais y rentrer que douze ans après.

XII

Cet acte, si violemment décisif, bouleversa ma vie de famille. Je me sentis moins heureuse parmi les miens. On me faisait de continuels reproches sur ma violence. Des sous-entendus irritants partaient de ma tante, de ma jeune sœur. Mon parrain, que j'avais carrément envoyé promener, n'osait plus m'attaquer ouvertement, mais il montait la tête à maman.

Je n'étais tranquille que chez Mme Guérard. Aussi je montais sans cesse chez elle. Je m'amusais à l'aider dans les soins de son ménage. Elle m'apprit à faire des œufs brouillés, des galettes et du chocolat. Cela changeait mes idées, et ma gaieté revint vite.

Un matin, je trouvai maman l'air mystérieux. Elle regardait la pendule et s'inquiétait de ce que mon parrain, qui déjeunait et dînait toujours à la maison, n'était pas encore venu. « C'est drôle, disait maman, hier, après le whist, il m'a dit : "Je serai là demain, avant déjeuner." C'est drôle... » Elle si calme, allait, venait, répondait à Marguerite qui passait la tête pour savoir s'il fallait servir : « Attendez encore. »

Enfin le drelin drelin de la sonnette fit bondir ma mère et ma sœur Jeanne, sans doute dans la confidence. « Ah ! ça y est, déclara mon parrain, en secouant légèrement la neige de son chapeau. Tiens, lis cela, mauvaise tête. » Et il me remit une lettre qui portait l'en-tête du Gymnase.

C'était une lettre de Montigny, directeur de ce théâtre, à M. de Gerbois, ami de mon parrain, et que je connaissais bien. La lettre, fort amicale pour M. de Gerbois, finissait par ces mots : « Et j'engagerai, pour vous faire plaisir, votre protégée qui me paraît avoir un fichu caractère... »

Je rougis en lisant ces lignes, et je trouvai que mon parrain manquait de tact ; il aurait pu me donner une vraie joie, m'éviter cette petite blessure ; mais c'était l'âme la plus lourde qui ait jamais existé. Maman paraissait si heureuse, que je remerciai mon parrain et embrassai la jolie figure de maman.

Oh ! que j'aimais l'embrasser, cette figure nacrée, toujours fraîche, toujours légèrement rosée. Quand j'étais petite, je lui demandais de me faire « papillon » sur la joue avec ses longs cils ; alors, elle approchait sa figure de la mienne et, ouvrant et fermant ses paupières, elle me faisait « chatouille » sur la joue, et je me renversais en arrière, pâmée de joie.

Ce jour-là, brusquement, je lui pris la tête et lui dis : « Fais "papillon" sur la joue de ta grande fille... » et m'attirant à elle : « Quel grand bébé tu fais ! tu n'as pas honte !... » et elle me fit « papillon » sur la joue. Et toute ma journée fut ensoleillée par le baiser de ses longs cils.

Je me rendis le jour suivant au Gymnase. On me fit attendre quelque temps en compagnie de cinq autres jeunes filles. Puis, M. Monval, un vieil homme cynique, régisseur général et presque administrateur, nous passa en revue.

Il m'avait plu au premier abord parce qu'il ressemblait à M. Guérard, mais il me déplut vite. Sa façon de me regarder, de me parler, de me toiser même, me mit de suite en bataille. Je répondis sèchement à ses demandes, et notre conversation, qui semblait vouloir prendre un ton agressif, fut coupée par l'arrivée de M. Montigny, directeur.

« Laquelle de vous est Mlle Sarah Bernhardt ? » Je me levai. « Voulez-vous entrer dans mon cabinet, Mademoiselle ? »

Montigny était un ancien acteur, à l'aspect rond et bonhomme. Il semblait assez infatué de sa personnalité, de son MOI ; mais cela m'était égal.

Après une petite causerie amicale dans laquelle il me fit un peu de morale à propos de ma fugue de la Comédie, et beaucoup de promesses sur les rôles qu'il allait me faire jouer, il prépara mon engagement et me pria de le lui rapporter signé par mon conseil de famille et ma mère. « Je suis émancipée, lui répondis-je, et ma signature est valable. – Ah ! bon, s'écria-t-il. En voilà une folie d'émanciper une mauvaise tête comme ça, ce n'est vraiment pas un service que vos parents vous ont rendu ! »

J'allais lui répondre que ce que faisaient mes parents ne le regardait pas ; mais je me contins, signai, et m'en fus joyeuse à la maison.

Pour commencer, Montigny tint parole. Il me fit doubler Victoria Lafontaine, jeune artiste alors très à la mode et d'un talent délicieux.

Je jouai *La Maison sans enfants* ; et je la remplaçai au pied levé dans *Le Démon du jeu,* pièce qui avait un grand succès. Je ne fus pas trop mal dans ces deux pièces ; mais Montigny, malgré mes prières, ne vint pas me voir ; et le méchant régisseur me jouait mille tours.

Je sentais gronder en moi de sourdes colères, et je luttais le plus qu'il m'était possible pour calmer mes nerfs.

Un soir, comme je quittais le théâtre, on me remit un bulletin de lecture pour le lendemain. Montigny m'avait promis un beau rôle. Et je m'endormis, bercée par les fées qui me transportaient dans le pays des succès et des gloires.

En arrivant au théâtre, je trouvai déjà présentes Blanche Pierson et Céline Montalant, les deux plus jolies créatures que le bon Dieu se soit amusé à créer : l'une blonde comme un soleil levant ; l'autre brune comme une nuit étoilée, car elle était lumineuse malgré ses cheveux noirs. Il y avait encore d'autres femmes, si jolies...

La pièce qu'on allait lire avait pour titre : *Un mari qui lance sa femme*. Elle était de Raymond Deslandes.

J'écoutai la pièce sans grand plaisir, et je la trouvai stupide. J'attendais avec anxiété quel rôle on allait me distribuer. Je ne le sus que trop tôt. C'était le personnage d'une princesse Dunchinka, évaporée, folle, rieuse, mangeant et dansant toujours. Ce rôle ne me convenait en aucune façon.

J'avais une grande inexpérience de la scène, une timidité un peu gauche ; et puis, vraiment, je n'avais pas travaillé trois ans avec tant de persistance et de foi pour créer un rôle de grue dans une pièce imbécile.

Je ne cessais de désespérer. Les idées les plus folles me passaient par la tête. Je voulais renoncer au théâtre et faire du commerce. J'en parlai au vieil ami de la famille, à cet insupportable Meydieu qui me soutint dans cette idée et voulut me faire prendre un magasin boulevard des Italiens, une confiserie ! Oui, c'était son idée fixe à ce brave homme. Il adorait les bonbons, et il connaissait un tas de recettes pour des bonbons inconnus qu'il voulait propager. Je me souviens d'un « bonbon nègre », c'est ainsi qu'il voulait le nommer : c'était un mélange de chocolat et d'essence de café roulé dans du bois de réglisse grillé. Cela ressemblait à une praline noire ; et c'était très bon.

Entêtée dans mon idée, j'allai avec Meydieu visiter une boutique ; et quand il me montra le petit entresol qui devait me servir de logement, je fus prise d'un tel malaise, que je repoussai à tout jamais l'idée du « commerce ».

Cependant, je répétais chaque jour cette pièce insipide. J'étais de méchante humeur.

Enfin, la première représentation eut lieu. Je n'eus ni succès, ni insuccès ; je passai inaperçue. Et le soir, maman me dit : « Ma pauvre enfant, tu étais ridicule, dans ta princesse russe ! Et tu m'as fait un profond chagrin. »

Je ne répondis pas un mot ; mais j'eus très réellement le désir de me tuer.

Je dormis mal et je m'en fus vers six heures du matin chez Mme Guérard. Je lui demandai du laudanum qu'elle me refusa. Et voyant mon insistance, la pauvre chère femme comprit mon dessein. « Alors, lui dis-je brusquement, jurez sur la tête de vos enfants que vous ne direz à personne ce que je vais faire, et je ne me tuerai pas. »

Une idée subite venait de germer dans mon cerveau ; et sans l'approfondir, je voulus de suite la mettre à exécution.

Elle jura et je lui déclarai que j'allais de suite partir pour l'Espagne, que j'avais si envie de voir depuis longtemps.

Elle bondit ! « Comment ? Partir pour l'Espagne ? Avec qui ? Quand ? – Avec mes économies ! Ce matin même ! Tout le monde dort à la maison, je vais faire ma malle, et je pars tout de suite, avec vous ! – Mais non, mais non... je ne peux pas partir ! s'écria Mme Guérard affolée. Et mon mari ? Et mes enfants ? » Sa fille avait à peine deux ans.

« Alors, "mon petit'dame", donnez-moi quelqu'un pour partir avec moi. – Mais je n'ai personne... Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-elle en pleurant, renoncez à votre idée, ma petite Sarah, je vous en supplie ! »

Mais mon idée était fixe, ma volonté tenace. Je descendis faire ma malle et remontai chez Guérard. Puis j'ouvris sa fenêtre

et lançai une fourchette en étain enveloppée dans du papier contre un des carreaux d'une lucarne en face. La fenêtre s'ouvrit brusquement, et le visage endormi et furieux d'une jeune femme se montra à la fenêtre. Alors, mettant mes mains en cornet autour de ma bouche : « Caroline, voulez-vous partir de suite avec moi en Espagne ? » La tête ahurie de la jeune femme fit voir qu'elle me comprenait mal ; mais elle referma vivement sa fenêtre, disant : « Je viens, Mademoiselle ! »

Dix minutes après, Caroline grattait à la porte de Guérard qui était effondrée dans un fauteuil. M. Guérard avait déjà demandé deux fois à travers la porte de la chambre ce qui se passait. « C'est la petite Sarah qui est là, je vous raconterai cela tout à l'heure. »

Caroline travaillait parfois chez Mme Guérard comme couturière en journée. Elle m'avait offert ses services comme femme de chambre. Elle était avenante, un peu hardie ; elle accepta de suite ma proposition. Mais, comme il ne fallait pas éveiller les soupçons du concierge, il fut convenu que je prendrais ses robes dans ma malle et qu'elle porterait son linge dans un sac que « mon petit'dame » allait lui prêter, car ma pauvre chère Guérard avait cédé ; et, domptée, elle m'aidait dans mes préparatifs. Oh ! ils ne furent pas longs.

Mais je ne savais par quel chemin aller en Espagne. « Il faut prendre par Bordeaux, dit Mme Guérard. – Oh ! non, dit Caroline : j'ai mon beau-frère, capitaine au long cours, qui va fréquemment en Espagne par Marseille. »

J'avais neuf cents francs d'économies. Mme Guérard m'en prêta six cents ; et je me sentis prête à conquérir l'univers. C'était fou ! Mais rien au monde ne m'aurait fait renoncer à mon projet. Et puis, il me semblait qu'il y avait très longtemps que je voulais voir l'Espagne. Je me mis dans la tête que mon destin le voulait ainsi, qu'il fallait obéir à mon étoile. Et mille pensées plus absurdes les unes que les autres m'affermirent dans mon idée : je devais faire ainsi.

Je redescendis chez maman. La porte était restée entrouverte. Aidée de Caroline, je transportai ma malle vide chez « mon petit'dame », et Caroline vida mes armoires, mes tiroirs et fit ma malle. Oh ! je n'oublierai jamais ce moment délicieux ! Il me semblait que le monde allait m'appartenir : j'allais partir seule avec une femme à mon service. J'allais voyager seule sans que personne critiquât ma décision. J'allais voir un pays inconnu, mais rêvé. J'allais traverser la mer. Ah ! que je me sentais heureuse ! Je montai et descendis vingt fois l'étage qui séparait nos appartements.

Tout le monde dormait chez ma mère ; et la disposition des pièces permettait d'aller et venir sans que le bruit lui parvînt.

Ma malle bouclée, la valise de Caroline fermée, mon petit sac bourré, je me trouvai prête à partir ; mais les aiguilles avaient tourné, tourné sur le cadran ; et je constatai avec stupeur qu'il était huit heures. Marguerite allait descendre préparer le café au lait pour maman, le chocolat pour moi, la panade pour mes sœurs.

Alors, dans un accès de désespérance et de vouloir acharné, j'embrassai Guérard, quitte à l'étouffer, et je me précipitai dans ma chambre pour prendre ma petite Sainte Vierge qui ne me quittait jamais. J'envoyai mille baisers vers la chambre de maman et, les yeux mouillés, le cœur joyeux, je descendis l'escalier.

« Mon petit'dame » avait prié le frotteur de descendre la malle et la valise. Caroline avait été chercher le fiacre. Je passai en tourbillon devant la loge du concierge qui balayait sa chambre le dos tourné à la porte ; je montai dans la voiture et fouette cocher ! Pour l'Espagne !

J'avais écrit à maman une lettre tendre, la suppliant de me pardonner et de ne pas avoir de chagrin.

J'avais écrit à Montigny, directeur du Gymnase, une lettre stupide pour expliquer mon départ. Cette lettre n'expliquait

rien, elle était d'une enfant qui avait certainement le cerveau un peu dérangé ; et je finissais du reste cette lettre par cette phrase : « Ayez pitié d'une pauvre petite toquée. »

Sardou m'a raconté, depuis, qu'il se trouvait dans le cabinet de Montigny quand il reçut ma lettre.

« Je causais, me dit Sardou, avec Montigny depuis une heure à propos d'une pièce que j'allais faire. La conversation était animée, quand la porte s'ouvrit. Montigny furieux s'écria : "J'avais défendu qu'on me dérangeât !" Mais la tête inquiète et le regard pressant du vieux Monval adoucirent sa rudesse. "Oh ! qu'est-ce encore ?" fit-il en étendant la main pour prendre la lettre tendue par le vieux régisseur ; puis, reconnaissant mon papier avec la bordure grise : "Ah ! c'est de cette enragée gamine. Elle est malade ? – Non, dit Monval. Elle est partie pour l'Espagne. – Que le diable l'emporte ! s'écria Montigny. Faites chercher Mme Dieudonné qui la remplacera. Elle a de la mémoire ; et on coupera la moitié du rôle, voilà tout. – Vous avez un ennui pour ce soir ? dis-je à Montigny. – Ah ! rien : la petite Sarah Bernhardt qui fiche le camp en Espagne ! – Celle du Théâtre-Français qui a donné une gifle à Nathalie ? – Oui. – Elle est drôle, cette petite. – Oui, mais pas pour les directeurs." Et Montigny reprit la conversation interrompue. »

(Récit exact de Victorien Sardou.)

Arrivées toutes deux à Marseille, ma femme de chambre s'en fut aux renseignements : ils aboutirent à nous faire monter sur un abominable bateau marchand, un caboteur, sale, puant l'huile et le vieux poisson, une horreur.

Je n'avais jamais fait de voyage en mer. Et je m'imaginais que tous les bateaux étaient ainsi et que je ne devais pas me plaindre.

Après six jours de mer démontée, on nous débarqua à Alicante. Ah ! ce débarquement ! Je dus sauter de bateau en bateau, de planche en planche, risquant cent fois de tomber à l'eau, car j'ai le vertige. Et ces petites passerelles sans rampes, sans cordes, sans rien, jetées d'un bateau à l'autre, pliant sous mon faible poids, ces petites passerelles me semblaient une corde tendue dans l'espace.

Épuisée de fatigue et de faim, je descendis dans le premier hôtel qui me fut indiqué.

Quel hôtel !... Une maison de pierre, aux arcades basses. On me donna le premier étage. Jamais ces gens-là n'avaient vu deux dames descendre dans leur maison.

La chambre à coucher était une vaste pièce, basse de plafond. Et, comme ornements, il y avait, rangées en guirlandes, d'énormes arêtes retenues par des têtes de poissons. En clignant des yeux, on aurait pu prendre cet ornement pour de fines sculptures antiques. Mais non, c'étaient des arêtes de poissons.

J'avais fait dresser un lit pour Caroline dans cette chambre sinistre. Nous avions glissé les meubles contre toutes les portes ; et je m'endormis toute vêtue.

Je n'osais me coucher dans ces draps, moi qui avais l'habitude des draps fins et parfumés à l'iris, car ma jolie maman avait, comme toutes les Hollandaises, la folie du linge et de la propreté ; et elle m'avait inculqué cette douce manie.

Il devait être cinq heures du matin quand j'ouvris les yeux, par instinct sans doute, car aucun bruit ne m'avait éveillée. Une porte, donnant je ne sais où, venait de s'ouvrir, et un homme passait la tête. Je poussai un cri strident et me jetai sur ma petite Vierge que je brandissais folle de terreur.

Courageuse, Caroline, éveillée en sursaut, s'était précipitée vers la fenêtre qu'elle ouvrit, criant : « Au feu ! Au voleur ! Au... tout !... »

L'homme avait disparu, la maison fut envahie par la police ; et je vous laisse à penser ce qu'était la police d'Alicante il y a quarante ans.

Je répondis aux questions qui me furent posées, par un Hongrois qui était vice-consul et qui parlait français. J'avais vu l'homme. Il avait la tête coiffée d'un foulard ; il avait de la barbe et un poncho sur l'épaule ; je ne savais rien de plus.

Ce vice-consul hongrois, qui, je crois, représentait la France, l'Autriche et la Hongrie, me demanda la couleur de la barbe, du foulard et du poncho de ce brigand.

Mais il faisait trop sombre pour que j'aie pu distinguer au juste les couleurs.

Le brave homme se montra fort irrité de cette réponse. Après avoir pris des notes, il resta pensif un moment et donna l'ordre d'aller chez lui porter un mot. Il priait sa femme d'envoyer sa voiture et de préparer une chambre pour recevoir une jeune étrangère dans l'embarras.

Je pris mes dispositions pour le suivre ; et, après avoir réglé avec l'hôtelière, nous partîmes dans la voiture du brave Hongrois, et je fus reçue par sa femme avec une bonne grâce vraiment touchante.

J'avalai le café au lait avec l'épaisse crème ; et pendant ce déjeuner, ayant dit qui j'étais, ce que j'étais, et où j'allais, à cette aimable femme, elle m'apprit que son père était un grand fabricant de drap originaire de la Bohême et grand ami de mon père.

Elle me conduisit dans la chambre préparée pour moi ; elle me fit coucher et me dit que, pendant mon sommeil, elle allait me préparer des lettres de recommandation pour Madrid.

Je dormis dix heures durant. Quand je m'éveillai, reposée de corps et d'esprit, je voulus envoyer une dépêche à maman ;

mais la chose était impossible, il n'y avait pas de télégraphe à Alicante.

J'écrivis donc une lettre à ma pauvre chère maman, pour lui dire que j'étais descendue chez des amis de mon père, etc., etc...

Le lendemain, je partis pour Madrid où j'arrivai, recommandée au propriétaire de l'hôtel de la Puerta del Sol.

Je fus installée avec ma femme de chambre dans un joli appartement, et j'envoyai des messagers porter les lettres de Mme Rudcowitz.

Je passai quinze jours à Madrid, gâtée, choyée, fêtée ; j'assistai à toutes les courses de taureaux, qui me passionnaient follement. J'eus l'honneur d'être invitée à une grande *corrida* donnée en l'honneur de Victor-Emmanuel qui était en ce moment-là l'hôte de la reine d'Espagne.

J'oubliais Paris, mes chagrins, mes déceptions, mes ambitions, j'oubliais tout. Je voulais vivre en Espagne. Mais un télégramme envoyé par Guérard me fit vite renoncer à mes projets. Maman était malade, « très malade », disait la dépêche.

Je bouclai ma malle et demandai à partir de suite ; mais, ma note d'hôtel payée, il ne me restait plus un sol pour prendre le chemin de fer. L'hôtelier prit mes deux billets, me prépara un panier plein de victuailles et me remit deux cents francs à la gare, me disant qu'il avait des ordres des Rudcowitz de ne me laisser manquer de rien. Ce ménage était vraiment délicieux.

Le cœur me battait fort quand j'arrivai à Paris devant la maison maternelle. « Mon petit'dame », prévenue, m'attendait chez le concierge. Elle s'extasia sur ma bonne mine, m'embrassa en pleurant de joie. Le ménage portier ne tarissait pas d'éloges.

Guérard monta avant moi pour prévenir maman et j'attendis un instant dans la cuisine, serrée dans les bras convulsés de Marguerite, notre vieille bonne.

Mes sœurs accoururent toutes deux. Jeanne m'embrassait, me retournait, me flairait. Régina, collée contre le fourneau, les mains derrière le dos, me regardait rageusement. « Eh bien, tu ne veux pas m'embrasser, Régine ?... lui dis-je en me courbant vers elle. – Non ! T'aime plus. T'as parti sans moi. T'aime plus ! » Et elle se retourna violemment pour échapper à mon baiser, butant sa tête contre le fourneau.

Enfin, Guérard apparut. Je la suivis, oh ! combien émue et repentante !

J'ouvris doucement la porte de la chambre tendue de reps bleu pâle. Maman était toute blanche dans son lit, sa figure amaigrie, mais merveilleusement belle. Elle ouvrit ses deux bras comme deux ailes, et je me précipitai dans ce nid tout blanc et tout plein d'amour. Maman pleurait, silencieuse comme toujours. Puis ses mains s'amusèrent à défaire mes cheveux, qu'elle peigna avec ses longs doigts fuselés.

Et puis, ce furent mille questions de ma part, de la sienne. Je voulais savoir. Elle aussi voulait savoir. Et c'était un duel amusant de mots, de phrases et de baisers.

J'appris que maman avait eu une pleurésie assez grave, qu'elle était en voie de guérison, mais pas encore guérie.

Je m'installai donc près de ma mère, et je repris momentanément ma chambre de jeune fille, car j'avais appris par une lettre de Guérard que ma grand-mère paternelle avait enfin consenti à la transaction offerte par maman. Mon père m'ayant laissé une somme à toucher le jour de mon mariage, ma mère avait, sur ma prière, demandé à ma grand-mère de me donner la moitié de cette somme. Cette dernière avait enfin consenti, disant qu'elle toucherait l'usufruit de l'autre moitié de la

somme, mais que cette moitié resterait à ma disposition si je changeais d'idée et si je consentais à me marier.

Donc, j'étais bien décidée à vivre ma vie. À me séparer de ma mère. À vivre chez moi, indépendante.

J'adorais maman, mais nos idées étaient si peu les mêmes.

Et puis, chez maman, mon parrain qui venait depuis des années, des années, déjeuner, dîner, et faire le whist, mon parrain m'était odieux. Il me froissait sans cesse. Vieux garçon, richissime, sans aucune famille, il adorait ma mère qui avait toujours refusé l'offre de son alliance. Elle l'avait supporté d'abord comme ami de mon père ; puis, mon père mort, elle le supporta comme « habitude » et s'ennuyait de ne pas le voir quand il était souffrant ou en voyage.

Mais, placide et autoritaire, ma mère ne souffrait aucune contrainte. L'idée de se donner un maître à nouveau la révoltait.

Elle avait un entêtement plein de douceur qui aboutissait parfois à la plus violente colère ; alors, ma mère devenait pâle, pâle ; ses yeux se cerclaient d'un violet ; ses lèvres tremblaient, ses dents s'entrechoquaient, et ses beaux yeux devenaient fixes ; les mots s'entrecoupaient dans sa gorge, hachés, sifflants et rauques ; puis elle tombait évanouie, les veines du cou gonflées, les pieds et les mains glacés ; et il fallait parfois des heures pour la ramener à la vie.

Le médecin nous avait dit que ma mère mourrait un jour, dans une crise semblable ; et on faisait tout pour éviter ces accidents terribles. Ma mère le savait et en abusait un peu. Et comme ma pauvre maman m'avait fait héritière de ces mêmes colères, je ne pouvais et ne voulais vivre avec elle. Car moi, je ne suis pas placide, je suis active et combative, et c'est tout de suite que je veux ce que je veux. Je n'y mets pas, comme maman, un entêtement doux. Non : le sang me bout aux tempes avant que j'aie le temps de le dompter.

Les années m'ont assagie, mais pas suffisamment. Je le reconnais et j'en souffre.

Je ne dis rien de mes projets à la chère malade ; mais je chargeai le vieil ami Meydieu de me trouver un appartement. Ce vieil homme, qui avait tant tourmenté mon enfance, s'était pris de tendresse depuis mes débuts au Théâtre-Français. Et, malgré la gifle à Nathalie, malgré ma fugue du Gymnase, il me prenait en bonne part.

Quand il vint nous voir le lendemain de mon arrivée, je restai un peu avec lui dans le salon, et lui fis part de mon projet. Il l'approuva, me disant qu'en effet, nos relations, entre ma mère et moi, ne pouvaient que gagner à cette séparation.

Je pris un appartement rue Duphot, tout près de notre maison. Guérard se chargea de le faire meubler. Et quand ma mère fut tout à fait rétablie, je l'amenai en plusieurs jours à convenir qu'il valait mieux que je vive à ma guise chez moi.

La chose fut acceptée. Tout alla pour le mieux. Mes sœurs étaient présentes à la conversation. Ma sœur Jeanne se coula près de maman ; et subitement, Régina, qui avait refusé de me parler et de me regarder depuis trois semaines que j'étais revenue, sauta brusquement sur mes genoux : « Emmène-moi cette fois, je t'embrasserai. »

Je regardai ma mère, un peu confuse. Elle me dit : « Oh ! prends-la, elle est si insupportable... » Et Régina, sautant à bas, se mit à danser la bourrée en murmurant des mots grossiers et fous. Puis elle m'embrassa à m'étouffer, bondit sur le fauteuil de maman et dit en l'embrassant de droite, de gauche, sur les cheveux, sur les yeux : « T'es contente, dis, que je m'en vas ?... Tu pourras tout donner à ton Jeannot ! »

Maman rougit légèrement ; mais son regard se fondit en un inénarrable amour en s'arrêtant sur ma sœur Jeanne. Elle re-

poussa doucement Régina qui reprit sa bourrée, et, appuyant sa tête renversée sur l'épaule de Jeanne : « Nous resterons nous deux », dit-elle. Et il y avait tant d'inconscience dans ce regard et dans cette phrase que j'en restai stupéfaite. Je fermai les yeux pour ne pas voir et je n'entendis plus que la bourrée lointaine de ma plus jeune sœur qui scandait chaque coup de pied sur le parquet par un : « Nous aussi, nous deux, nous deux !... »

C'était un drame bien douloureux qui agitait ces quatre cœurs dans ce petit intérieur bourgeois.

XIII

Je m'installai définitivement rue Duphot avec ma jeune sœur. Je gardai Caroline à mon service, et pris une cuisinière. « Mon petit'dame » venait passer presque toutes ses journées avec moi. Je dînais tous les soirs chez ma mère.

J'avais conservé des relations avec un acteur de la Porte-Saint-Martin qui était devenu régisseur de ce théâtre, alors dirigé par Marc Fournier.

On jouait à cette époque une féerie très en vogue qui avait pour titre : *La Biche au bois*. On avait engagé, pour le principal rôle, une délicieuse artiste de l'Odéon, Mlle Debay, qui jouait avec une grâce charmante les princesses de tragédie. J'avais souvent des places pour la Porte-Saint-Martin ; et *La Biche au bois* m'amusait beaucoup.

Mme Ugalde, qui chantait admirablement le rôle du jeune prince, me comblait d'étonnement. Et Mariquita, qui dansait, me charmait. Oh ! qu'elle était charmante, cette délicieuse Mariquita, dans ses danses pleines d'entrain, de caractère, et de grande distinction toujours.

Grâce au vieux Josse, je connaissais un peu tout le monde.

Mais quelles ne furent pas ma surprise et ma terreur quand, venant à cinq heures au théâtre pour prendre mes places, Josse s'écria en me voyant : « Mais la voilà, notre princesse, notre petite Biche au bois, la voilà ! C'est le dieu du

Théâtre qui nous l'envoie ! » Je me débattis comme une anguille dans un filet, ce fut peine perdue.

M. Marc Fournier, très charmeur, me fit comprendre que je lui rendais un véritable service, que je sauvais la recette ; Josse, qui devinait mes scrupules, me dit : « Mais, ma chère petite, vous restez dans votre grand art, car c'est Mlle Debay, du théâtre de l'Odéon, qui joue ce rôle de princesse ; et Mlle Debay est la première artiste de l'Odéon ; et l'Odéon est un théâtre impérial ; donc cela ne déshonore pas vos études. »

Mariquita, qui venait d'arriver, me pressa aussi. On fit chercher Mme Ugalde pour répéter avec moi les duos, car j'allais chanter. Oui, j'allais chanter avec une véritable chanteuse, la première artiste de l'Opéra-Comique.

Le temps passait. Josse me faisait répéter mon rôle, que je savais presque en entier, ayant vu souvent la pièce et possédant une mémoire extraordinaire.

Les minutes passaient, formant des quarts d'heure, lesquels formaient des demi-heures qui devenaient des heures pleines. Mes yeux ne quittaient pas l'horloge, la grande horloge du cabinet directorial, dans lequel je me trouvais.

Mme Ugalde me fit répéter. Elle me trouva une jolie voix ; mais je détonnais sans cesse. Elle me soutenait et m'encourageait.

On m'habilla dans les vêtements de Mlle Debay. Et le rideau se leva.

Ah ! pauvre de moi ! J'étais plus morte que vive. Mais je repris mon courage après une triple salve d'applaudissements pour le couplet du réveil que je débitai comme j'aurais murmuré une série de vers de Racine.

La représentation finie, Marc Fournier me fit offrir, par Josse, un engagement de trois années ; mais je demandai à réfléchir.

Josse m'avait présenté à un auteur dramatique, charmant homme, et d'un talent aimable : Lambert Thiboust. Ce dernier me trouva tout à fait l'idéal de son héroïne, la Bergère d'Ivry ; mais M. Faille, ancien acteur et nouveau directeur de l'Ambigu, était tant soit peu commandité par un nommé de Chilly, qui avait fait sa réputation dans le rôle de Rodin du *Juif-errant* et qui, ayant épousé une femme assez riche, s'était retiré du théâtre et faisait de la direction. Il venait, je crois, de céder l'Ambigu à Faille. De Chilly protégeait une charmante fille nommée Laurence Gérard. Elle était douce et bourgeoise, assez jolie, sans beauté réelle et sans grâce.

Faille répondit à Lambert Thiboust qu'il était en pourparlers avec Laurence Gérard, mais que, cependant, il s'inclinait devant le désir de l'auteur. « Seulement, dit-il, je réclame une audition de votre protégée. »

Je me prêtai au désir du pauvre diable, qui devait être aussi nul comme directeur qu'il l'avait été comme artiste. Je passai donc une audition sur la scène de l'Ambigu, éclairée par la triste « servante » (petite lampe transportable), ayant sous les yeux, à un mètre de moi, M. Faille se balançant sur sa chaise, une main sur son ventre, l'autre plongeant ses doigts dans ses énormes narines. Cela me dégoûtait horriblement.

Lambert Thiboust était assis près de lui, sa figure souriante me jetait des regards encourageants.

Je passai mon audition dans *On ne badine pas avec l'amour,* n'ayant pas voulu dire des vers, puisque je devais jouer une pièce en prose. J'estime que je fus tout à fait charmante, et cet avis était celui de Lambert Thiboust. Mais, quand j'eus fini, ce pauvre Faille se leva d'une façon lourde et prétentieuse, parla bas à l'auteur, et m'entraîna dans son cabinet : « Mon enfant,

me dit le brave et stupide directeur, mon enfant, vous n'avez rien pour le théâtre ! » Je me regimbais. « Oh ! rien ! » continua-t-il... La porte s'ouvrit... « Et tenez, me dit-il en me montrant un nouvel arrivant, M. de Chilly, qui était dans la salle à vous écouter, vous dira ce que je vous dis. »

M. de Chilly affirma de la tête et, haussant les épaules, murmura : « Lambert Thiboust est fou, on n'a jamais vu une bergère si maigre ! » Et, sonnant, il dit au garçon : « Faites entrer Mlle Laurence Gérard. »

Je compris. Et, sans prendre congé de ces deux rustres, je quittai le cabinet. Mais j'avais le cœur gros.

Je me rendis au foyer pour prendre mon chapeau, que j'avais quitté pour passer l'audition ; j'y trouvai Laurence Gérard qu'on vint chercher une seconde après.

Me voyant près d'elle, dans la glace, je fus frappée par notre dissemblance : elle était rondelette, la figure large, de magnifiques yeux noirs, le nez un peu canaille, la bouche épaisse, et une patine – *d'ordinaire* – sur tout son être ; j'étais blonde, mince et frêle, tel un roseau, le visage long et pâle, les yeux bleus, la bouche un peu triste, et tout mon être était empreint de distinction. Cette légère vision de nos deux personnes me consola de mon échec. Et puis, je sentais ce Faille un être si nul, et de Chilly un être si commun !

Je devais les retrouver tous les deux dans ma vie. Chilly, peu de temps après, comme directeur de l'Odéon ; Faille, vingt ans après, dans une situation si triste, que les larmes mouillèrent mes yeux quand il vint, l'air suppliant, me demander de jouer à son bénéfice « Oh ! je vous en prie, dit le pauvre homme. Venez, vous êtes tout l'attrait de cette représentation. Je ne compte que sur vous pour faire ma recette. » Je lui serrai les mains.

Je ne sais s'il se souvenait de notre première entrevue et de mon audition ; mais moi, qui m'en souvenais bien, je n'avais qu'un désir : c'est qu'il ne s'en souvînt pas.

Cinq jours après, Mlle Debay, rétablie, reprenait son rôle.

Avant de m'engager tout à fait avec la Porte-Saint-Martin, j'écrivis à Camille Doucet. Le lendemain, je recevais un mot me donnant rendez-vous au ministère.

Ce n'était pas sans émotion que j'allais revoir cet aimable homme.

Il m'attendait debout quand l'huissier m'introduisit. Les deux mains tendues vers moi, il m'attira doucement : « Oh ! la terrible enfant, me dit-il ; et, me faisant asseoir : Voyons, voyons, il faut devenir plus calme ; il ne faut pas perdre tous ces dons admirables en voyages, en fugues, en gifles... »

J'étais émue par la bonté de cet homme. Mes yeux le regardaient, pleins de regrets. « Ne pleurez pas, ma chère enfant, ne pleurez pas. Voyons, comment allons nous réparer toutes ces folies ? »

Il resta un instant silencieux, puis, ouvrant un tiroir, il y prit une lettre : « Voici qui peut-être va nous sauver », dit-il. C'était une lettre de Duquesnel qui venait d'être nommé directeur de l'Odéon en association avec Chilly. « On me demande des jeunes artistes pour renouveler la troupe de l'Odéon. Eh bien, nous allons nous occuper de cela. »

Et se levant, il me reconduisit jusqu'à la porte en me disant : « Et nous réussirons. »

Rentrée à la maison, je repassai tous mes rôles de Racine. J'attendis, anxieuse, plusieurs jours, calmée par Mme Guérard qui me redonnait confiance.

Enfin je reçus un mot et me rendis de suite au ministère.

Camille Doucet me reçut rayonnant.

« C'est fait ! me dit-il. Oh ! mais pas sans mal. Vous êtes bien jeune, mais déjà bien célèbre par votre mauvaise tête. Seulement, j'ai engagé ma parole que vous seriez douce comme un petit agneau. – Oui, je serai douce, je vous le promets, lui dis-je, ne fut-ce que par reconnaissance. Mais que dois-je faire ? – Voici, me dit-il, une lettre pour Félix Duquesnel ; il vous attend. »

Je remerciai mille fois Camille Doucet, qui me dit : « Je vous reverrai d'une façon moins officielle, chez votre tante, jeudi. J'ai reçu ce matin une invitation à dîner. Vous me raconterez alors ce que vous aura dit Duquesnel. »

Il était dix heures et demie du matin. Je rentrai me faire belle. Je mis une robe jaune serin dont le dessus était en soie noire dentelée, un chapeau de grosse paille de forme conique, couvert d'épis, retenu sous le menton par un velours noir. Cela devait être délicieusement fou.

Ainsi vêtue, joyeuse et pleine de confiance, je me rendis chez Félix Duquesnel. J'attendis quelques instants dans un petit salon très artistiquement meublé.

Un jeune homme parut, élégant, souriant, charmant. Je ne pouvais me faire à l'idée que ce jeune homme blond et rieur serait mon directeur.

Après une courte conversation, nous tombâmes d'accord sur tous les points. « Venez à deux heures à l'Odéon, me dit Duquesnel en forme d'adieu, je vous présenterai à mon associé... C'est le contraire que je devrais dire selon la formule mondaine, ajouta-t-il en riant ; mais nous jargonnons théâtre. »

Il descendit quelques marches en m'accompagnant et resta penché sur la rampe en me disant : « Au revoir. »

À deux heures précises, j'étais à l'Odéon. J'attendis plus d'une heure. Je commençais à grincer des dents et, seul, le souvenir de ma promesse faite à Camille Doucet m'empêcha de m'en aller.

Enfin Duquesnel parut : « Vous allez voir l'autre Ogre. » Et il m'entraîna vers le cabinet directorial.

Chemin faisant, je me représentai cet ogre aussi charmant que son associé. Aussi, fus-je très désappointée en voyant le très vilain petit homme que je reconnus dans Chilly.

Il me toisa sans politesse et, me faisant signe de m'asseoir, il me passa sans mot dire une plume, me montrant l'endroit où je devais signer.

Mme Guérard arrêta ma main : « Ne signez pas sans lire ! » Chilly releva la tête : « Vous êtes la mère de Mademoiselle ? – Non, répondit-elle, mais c'est tout comme. – Eh bien, vous avez raison. Lisez vite, et signez ou ne signez pas ; mais dépêchez-vous ! »

Je sentis le rouge me monter au visage. Cet homme était odieux. Mais Duquesnel me dit tout bas : « Il n'a pas de formes, mais c'est un brave homme, ne vous formalisez pas. »

Je signai mon engagement, et le remis au vilain associé.

« Vous savez, me dit-il : c'est lui qui est responsable de vous, car moi, pour rien au monde, je ne vous aurais engagée. – Ma foi, Monsieur, lui répondis-je, s'il n'y avait que vous, je n'aurais pas signé. Nous sommes donc quittes. » Et je sortis aussitôt.

J'allai de suite prévenir maman, car je savais lui faire une grande joie. Puis, le jour même, je me mis en route avec « mon petit'dame » pour acheter tout ce qui était nécessaire pour meubler ma loge.

Le lendemain, je me rendis dans le couvent de la rue Notre-Dame-des-Champs pour faire visite à ma chère institutrice, Mlle de Brabender. Elle était malade depuis treize mois, clouée par des rhumatismes aigus dans tous les membres. La douleur l'avait rendue méconnaissable. Étendue toute droite dans son petit lit blanc, un serre-tête cachant ses cheveux, son gros nez affaissé par la maladie, ses yeux pâles semblaient sans iris. Seule, sa formidable moustache se hérissait sous les chocs répétés des douleurs.

Cependant, je la trouvai changée d'une façon si bizarre, que j'en cherchai la cause.

Et m'approchant d'elle pour l'embrasser doucement, je l'examinai si curieusement que son instinct l'en avertit. D'un signe léger de ses yeux, elle dirigea mon regard sur la table placée près d'elle ; et, dans un verre, je vis toutes les dents de ma chère vieille amie. Je plantai dans le verre les trois roses que je lui avais apportées, et je l'embrassai en m'excusant de mon impertinente curiosité.

Je quittai le couvent le cœur très gros, car la Supérieure, qui m'avait emmenée dans le jardin, m'apprit que ma chère Mlle de Brabender ne pouvait vivre longtemps.

Je revins donc chaque jour voir ma douce éducatrice.

Mais les répétitions commencèrent à l'Odéon, et je dus espacer mes visites. Un matin, vers sept heures, on vint du couvent me chercher en toute hâte, et j'assistai à la triste agonie de la douce créature. Son visage s'éclaira, à la suprême minute, d'une béatitude si grande, que j'eus subitement envie de mourir. Je baisai ses mains déjà froides qui tenaient le crucifix ; et je demandai la permission de revenir pour la mise en bière, ce qui me fut accordé.

En arrivant à l'heure fixée le lendemain, je trouvai les sœurs dans un état de consternation tel, que j'en pris peur. « Qu'est-il arrivé, mon Dieu ? » On me désigna la porte de la cellule sans mot dire ; dix religieuses entouraient le lit sur lequel reposait l'être le plus étrange qu'il fût possible de voir. Ma pauvre institutrice, roide sur son lit mortuaire, avait le visage d'un homme : sa moustache avait allongé et une barbe d'un centimètre entourait son menton. Cette moustache et cette barbe étaient rousses, tandis que ses longs cheveux blancs encadraient son visage ; la bouche rentrée, sans le soutien des dents, avait laissé le nez s'écrouler sur cette moustache rousse. C'était un masque terrible et ridicule qui avait remplacé le doux visage de mon amie. Ce masque était d'un homme. Ces mains petites et fines étaient mains de femme.

Les jeunes religieuses avaient les yeux agrandis par la frayeur ; et, malgré l'affirmation de la sœur infirmière qui avait vêtu le pauvre corps mort, malgré son affirmation que ce corps était un corps de femme, elles tremblaient, les petites sœurs, et se signaient sans cesse.

Le lendemain de la lugubre cérémonie, je débutai à l'Odéon dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*. Je n'étais pas faite pour Marivaux, qui exige des qualités de coquetterie, de préciosité, qui n'étaient pas alors et ne sont pas miennes. Puis, j'étais un peu trop mince. Je n'eus aucun succès.

Et Chilly, qui passait dans le couloir au moment où je causais avec Duquesnel qui m'encourageait, Chilly lui dit en me désignant : « Une flûte pour les gens du monde, il n'y a même pas de mie. »

J'étais outrée de l'insolence de cet homme. Le sang empourpra ma figure, mais je vis dans le nimbe de mes yeux miclos le visage de Camille Doucet, ce visage toujours rasé de frais et tout jeune, sous sa couronne de cheveux blancs.

C'était une vision de mon esprit toujours en éveil pour la promesse faite. – Mais non, c'était bien lui. Il vint à moi : « Que vous avez une jolie voix ! Et quel plaisir nous prendrons à votre second début ! » Cet homme était toujours courtois, mais véridique. En effet, il n'avait pris aucun plaisir à ce début ; et il s'en promettait un grand pour mon second.

Et il avait dit vrai. J'avais une jolie voix, c'était tout ce qu'on pouvait constater dans cette épreuve.

Je restai donc à l'Odéon, travaillant ferme, toujours prête à remplacer quelqu'un, sachant tous les rôles.

J'obtins quelques succès ; et les étudiants m'avaient déjà prise en prédilection. Mon entrée en scène était toujours saluée par les bravos de la jeunesse. Quelques vieux ronchonneurs tournaient la tête vers le parterre pour imposer silence, mais on s'en moquait comme de l'an quarante.

Enfin, mon jour de succès se leva.

Duquesnel avait eu l'idée de remonter *Athalie* avec les chœurs de Mendelssohn.

Beauvallet, l'odieux professeur, était un camarade charmant. C'est lui qui, par permission spéciale du Ministère, devait jouer Joad. On m'avait, à moi, distribué Zacharie. Quelques élèves du Conservatoire devaient dire les chœurs peuplés, pendant que les élèves chanteuses faisaient la partie musicale. Mais cela marchait si mal que Duquesnel et Chilly se désespéraient.

Beauvallet, plus aimable que jadis, mais toujours mal embouché, poussait des Nom de D... terribles... On reprenait. On recommençait. Rien n'y faisait. Ces malheureux chœurs parlés étaient abominables. Quand tout à coup Chilly s'écria : « Eh bien, que la petite dise tous les chœurs parlés, ça ira tout seul, avec sa jolie voix ! »

Duquesnel ne dit mot. Mais il tira sa moustache pour dissimuler son rire : il y venait, le co-associé. Il y venait, à sa petite protégée !

Il hocha la tête d'un air indifférent pour répondre au regard questionneur de Chilly, et on recommença, moi lisant les chœurs parlés.

Tout le monde applaudit, et le chef d'orchestre surtout exultait. Il avait tant souffert, le pauvre !

Le jour de la première représentation fut pour moi un véritable petit triomphe, oh ! tout petit, mais si plein de lumière pour mon avenir. Le public, pris par la douceur de ma voix et la pureté de son cristallin, me fit bisser la partie des chœurs parlés, et trois salves d'applaudissements me récompensèrent.

Après l'acte, Chilly vint à moi : « Tu es adorable ! » Son « tu » me froissa un peu. Mais je lui répondis gaminement : « Tu trouves que j'ai engraissé ! » Il partit d'un fou rire.

Et, à partir de ce jour, nous nous tutoyâmes et nous devînmes les meilleurs amis du monde.

Ah ! ce théâtre de l'Odéon ! C'est le théâtre que j'ai le plus aimé. Et je ne l'ai quitté qu'à regret. Tout le monde s'aimait. Tout le monde était gai. Ce théâtre est un peu la continuation de l'école. Les jeunes venaient tous là. Duquesnel était un directeur plein d'esprit, de galanterie et de jeunesse.

Souvent, pendant les répétitions, on allait faire à plusieurs de grandes parties de balle au Luxembourg, durant les actes dont on n'était pas.

Je me souvenais de mes quelques mois auparavant à la Comédie-Française : ce petit monde était guindé, potinier, jaloux.

Je me remémorais mes quelques mois au Gymnase : on ne parlait que de robes, chapeaux ; on papotait de mille choses si loin de l'art.

À l'Odéon, j'étais heureuse. On ne pensait qu'à monter des pièces. On répétait le matin, l'après-midi, tout le temps. J'adorais cela.

J'habitais l'été un pavillon dans la villa Montmorency, à Auteuil. Je venais dans un « petit-duc » que je conduisais moi-même. J'avais deux poneys merveilleux que m'avait donnés ma tante Rosine, parce qu'ils avaient failli lui casser la tête, s'étant emballés à Saint-Cloud près d'un manège tournant de chevaux de bois.

Je longeais tous les quais à fond de train ; et, malgré l'atmosphère diamantée par le soleil de juillet, malgré la gaieté des bruits du dehors, c'est avec une véritable joie que j'escaladais les marches froides et fendillées et que je me dirigeais vite vers ma loge, distribuant des bonjours en courant. Puis, dégagée de mon manteau, de mon chapeau, de mes gants, je bondissais sur la scène, heureuse d'être enfin dans cette

ombre infinie. La maigre lumière de la « servante » accrochait, de ci, de là, soit un arbre, soit une tourelle contre le mur, soit un banc ; et les visages des artistes ne recevaient la lumière que par instants.

Moi, je ne trouvais rien de plus vivifiant que cet air plein de microbes ; rien de plus gai que cette ombre ; rien de plus lumineux que ce noir !

Un jour, ma mère eut la curiosité de venir voir les coulisses. J'ai cru qu'elle allait mourir de dégoût. « Ah ! malheureuse enfant ! Comment peux-tu vivre là-dedans ? » murmura-t-elle. Et, arrivée dehors, maman respira, humant l'air à plusieurs reprises.

Oui, je pouvais vivre là-dedans. Je ne vivais même bien que là-dedans. Depuis, j'ai un peu changé. Mais j'ai encore une grande sympathie pour cette usine sombre dans laquelle, joyeux lapidaires de l'art, nous taillions les pierres précieuses fournies par les poètes.

Les jours s'égrenaient, emportant des petits espoirs déçus. Les jours naissants apportaient de nouveaux rêves ; et la vie me semblait un éternel bonheur.

Je jouai tour à tour : *Le Marquis de Villemer*, le rôle de la folle baronne, femme déjà experte âgée de trente-cinq ans – j'en avais à peine vingt et un et j'avais l'air d'en avoir dix-sept ; – *François Le Champi*, le rôle de Mariette, dans lequel j'eus un gros succès.

Ces répétitions du *Marquis de Villemer* et de *François Le Champi* sont restées dans mon souvenir comme autant d'heures exquises.

Mme George Sand, douce et charmante créature, était d'une timidité extrême. Elle parlait peu et fumait tout le temps. Ses grands yeux étaient toujours rêveurs. Sa bouche, un peu lourde

et vulgaire, avait une grande bonté. Elle avait peut-être été d'une taille moyenne, mais elle semblait tassée.

Je regardais cette femme avec une tendresse romanesque. N'avait-elle pas été l'héroïne d'un beau roman d'amour ? Je m'asseyais tout près d'elle. Je lui prenais la main et la tenais le plus longtemps possible dans la mienne. Sa voix était douce et charmeuse.

SARAH BERNHARDT DANS *FRANÇOIS LE CHAMPI.*

Le prince Napoléon, surnommé *Plon-Plon* par le populaire, venait souvent aux répétitions de George Sand. Il l'aimait infiniment.

La première fois que je vis cet homme, je devins pâle, et sentis mon cœur s'arrêter : il ressemblait tellement à Napoléon Ier que je lui en voulus tout de suite : car, en lui ressemblant, il le diminuait de tout son lointain, et il le rapprochait de tout le monde.

Mme Sand me présenta à lui, malgré moi.

Il regardait d'une façon impertinente. Il me déplut.

Je répondis à peine aux compliments qu'il me fit, et me glissai tout contre George Sand. Il se prit à rire, et s'écria : « Mais elle est amoureuse de vous, cette petite ! » George Sand me caressa doucement la joue : « C'est ma petite Madone, dit-elle, ne la tourmentez pas. » Et je restai près d'elle, jetant un œil furtif et mécontent au prince.

Mais peu à peu, je pris plaisir à l'entendre ; car la conversation de cet homme était brillante, sérieuse et spirituelle ; il émaillait bien ses discours et répliques de mots un peu crus, mais tout ce qu'il disait était intéressant et instructif. Il était méchant, et je lui ai entendu dire sur le petit Thiers des choses perfides, horribles, que je crois tant soit peu vraies. Et il a fait un jour, de cet aimable Louis Bouilhet, un portrait si amusant, que George Sand, qui l'aimait, n'a pas pu s'empêcher de rire en le traitant de méchant homme.

Le prince était assez sans façon, mais cependant, il n'aimait pas qu'on lui manquât de respect. Un jour, un artiste nommé Paul Deshayes, qui jouait dans *François Le Champi*, entra dans le foyer des artistes, où se trouvaient : le prince Napoléon, Mme George Sand, le conservateur de la bibliothèque – dont j'ai oublié le nom – et moi. Cet artiste était commun et un peu anarchiste. Il salua Mme Sand, et s'adressant au prince, il dit : « Vous êtes assis sur mes gants, Monsieur. » Le prince se souleva à peine, envoya la paire de gants à terre, disant : « Tiens, je croyais la banquette propre. » L'acteur rougit, ramassa ses gants, et sortit en murmurant quelque menace communarde.

Je jouai *Le Testament de César Girodot*, le rôle d'Hortense. *Kean*, d'Alexandre Dumas, le rôle d'Anna Damby. Le public, le soir de cette première, était très méchant, très monté contre Alexandre Dumas père, pour une aventure qui lui était personnelle et n'avait rien à voir avec l'art. Mais la politique mettait depuis quelques mois les cerveaux en ébullition. On voulait le retour de Victor Hugo.

Au moment où Dumas pénétra dans sa loge, des hurlements l'accueillirent. Puis les étudiants, qui étaient en grand nombre, se mirent à réclamer *Ruy Blas* sur l'air des lampions. Dumas se leva, demandant la parole. Le silence se fit. Dumas commença : « Mes jeunes amis... » mais une voix s'écria : « Nous voulons bien vous écouter, mais vous devez être seul dans votre loge ! » Dumas protesta avec véhémence. Plusieurs personnes de l'orchestre prirent son parti, car il avait invité une femme dans sa loge ; et, quelle que soit cette femme, on n'avait vraiment pas le droit de l'insulter d'une aussi outrageante façon. Je n'avais pas encore vu pareille scène.

Je regardais par le trou de la toile, très intéressée et très énervée.

Je vis le grand Dumas, pâle de colère, montrant le poing, criant, jurant, tempêtant. Puis tout à coup, une salve d'applaudissements. La femme avait disparu de la loge, profitant du moment où Dumas, le corps hors de la loge, répondait : « Non ! non ! Cette femme ne sortira pas ! » Juste à ce moment, elle s'esquiva. La salle, ravie, cria : « Bravo ! » et on permit à Dumas de parler.

Mais il ne fut écouté que pendant quelques instants. Les cris de *Ruy Blas ! Ruy Blas ! Victor Hugo ! Victor Hugo !* se firent à nouveau entendre, dans un vacarme infernal.

Nous étions depuis une heure prêts à commencer le spectacle. J'étais très excitée.

Enfin Chilly et Duquesnel vinrent sur la scène : « Mes enfants, ayez du courage ! La salle est déchaînée ; ça ira comme ça ira... mais commençons ! »

« Ah ! dis-je à Duquesnel, tu sais, j'ai peur de m'évanouir. » En effet, mes mains étaient glacées, mon cœur battait. « Dis-moi... qu'est-ce qu'il faut faire, si j'ai trop peur ? – Il n'y a rien à

faire ! dit Duquesnel. Aie peur ! Joue ! Et ne t'évanouis à aucun prix ! »

On leva le rideau au milieu de la tempête, des cris d'oiseaux, des miaulements de chats, et de la reprise sourde et rythmée des *Ruy Blas ! Ruy Blas ! Victor Hugo ! Victor Hugo ! ! !...*

Mon tour arriva. Berton père, qui jouait Kean, avait été mal reçu. J'entrai, vêtue du costume excentrique « en Anglaise de 1820 ». J'entendis un éclat de rire qui me cloua sur le seuil de la porte où je venais de paraître. Au même instant, les applaudissements de mes chers petits amis les étudiants couvraient le rire des méchants. Je pris courage et me sentis même le désir de batailler. Mais je n'en eus pas besoin, car, après la seconde et interminable tirade dans laquelle je laisse entrevoir mon amour pour Kean, le public ravi me fit une ovation.

Voici que ce dit « Ignotus » dans le *Figaro :*

> Mlle Sarah Bernhardt paraît avec un costume excentrique qui augmente encore la tempête, mais sa voix chaude, cette voix étonnante, émeut le public. Elle l'avait dompté, comme une petite Orphée.

Après *Kean,* je jouai *La Loterie du Mariage*. Pendant que je répétais cette pièce, Agar vint me trouver dans le coin où je me tenais de coutume, assise sur un petit fauteuil que je faisais prendre dans ma loge, les pieds sur une chaise de paille. Je préférais cet endroit, parce qu'il y avait un bec de gaz qui l'éclairait, et que je pouvais travailler en attendant que ce fût mon tour d'entrer en scène. J'adorais broder, faire de la mignonnette et de la tapisserie. J'avais un tas de petits ouvrages commencés, et je prenais tantôt l'un, tantôt l'autre, au gré de mon désir.

Mme Agar était une admirable créature, créée pour la joie des regards. Grande, pâle, brune, avec des yeux noirs larges et doux ; une toute petite bouche, aux lèvres épaisses et arrondies, soulevée dans les coins par un imperceptible sourire, meublée de dents ravissantes ; la tête merveilleusement casquée par des cheveux abondants et luisants ; elle était l'incarnation vivante des plus beaux types de la Grèce antique ; ses mains, belles et longues et un peu molles ; sa démarche lente et un peu pesante achevait l'évocation.

Elle était la grande tragédienne du théâtre de l'Odéon. Elle s'avançait vers moi de son pas mesuré. Derrière elle, suivait un jeune homme de vingt-quatre à vingt-six ans. « Tiens, ma chérie, dit-elle en m'embrassant, tu peux faire le bonheur d'un poète. »

Et elle me présenta François Coppée.

Je fis signe au jeune homme de s'asseoir, et je le regardai mieux. Son beau visage, émacié et pâle, était celui de l'immortel Bonaparte. Tout mon être sursauta d'émotion, car j'adore Napoléon Ier. Surtout Bonaparte.

« Vous êtes poète, Monsieur ? – Oui, Mademoiselle... (Lui aussi, sa voix tremblait, car il était encore plus timide que moi)... Oui, j'ai fait une petite pièce, et Mlle Agar est persuadée que vous voudrez bien la jouer avec elle. – Oui, ma chérie, reprit Agar : tu vas la lui jouer. C'est un petit chef-d'œuvre ! Et je suis sûre que tu auras un succès colossal ! – Oh ! et vous ! Vous serez si belle ! » dit le poète en inondant Agar d'un regard lumineux.

On m'appela en scène. Je revins quelques instants après. Le jeune poète causait bas avec la belle tragédienne. Je toussotai un peu. Agar avait pris possession de mon fauteuil ; elle voulait me le rendre et, sur mon refus, me fit asseoir sur ses genoux. Le jeune homme rapprocha sa chaise et nous papotâmes ainsi, nos trois têtes se touchant.

Il fut convenu que je porterais, après l'avoir lue d'abord, la pièce à Duquesnel, seul capable de juger des vers, et que nous obtiendrions ensuite, des deux directeurs, l'autorisation de la jouer à un « bénéfice » qui devait avoir lieu après notre première.

Le jeune homme, ravi, eut un pâle et reconnaissant sourire et me serra la main avec nervosité.

Agar le conduisit jusque sur le petit palier surplombant la scène. Je la regardais, cette magnifique statue, à côté de la mince silhouette du jeune écrivain.

Agar pouvait avoir trente-cinq ans. Elle était vraiment belle, mais je ne lui trouvais aucun charme ; et je ne comprenais pas pourquoi ce poétique Bonaparte était amoureux de cette jeune matrone, cela était aussi visible que le jour ; et elle semblait éprise aussi. Cela m'intéressait infiniment. Je les vis se serrer longuement la main ; puis, lui, par un mouvement brusque et presque gauche, se courba sur cette belle main et la baisa longuement.

Agar revint vers moi, les joues un peu rosées, ce qui était rare chez elle, car elle avait un teint marmoréen. « Tiens, voilà le manuscrit ! » fit-elle en me remettant un petit rouleau.

La répétition venait de finir. Je pris congé d'Agar et lus la pièce en voiture. Elle me transporta à tel point, que je revins sur mes pas pour la faire lire de suite à Duquesnel.

Je le rencontrai dans l'escalier. « Je t'en prie, remonte ! – Oh ! mon Dieu !... me dit-il. Qu'est-ce qu'il y a, ma chère amie ? Tu sembles avoir gagné le gros lot ? – Eh bien, c'est à peu près cela. Viens ! » Et une fois dans son cabinet : « Lis cela, je t'en prie ! – Donne, je vais l'emporter. – Non, lis-le, là, tout de suite ! Veux-tu que je te le lise ? – Non ! non ! répliqua-t-il, ta voix est une trompeuse qui fait des plus mauvais vers une ravissante poésie. Donne ! »

Et le jeune directeur s'installa dans son fauteuil et se mit à lire. Pendant ce temps, je feuilletais des journaux.

« C'est délicieux ! s'écria-t-il. Enfin, c'est un pur chef-d'œuvre ! » Je bondis de joie. « Tu le feras accepter par Chilly ? – Oui, oui, sois tranquille. Mais quand veux-tu jouer cela ? – Ah ! écoute : l'auteur me semble très pressé, et Agar aussi. – Et toi aussi ! me dit-il en riant, car voilà un rôle selon tes rêves. – Oui, mon petit Duq... moi aussi !... Veux-tu être gentil ? Fais-moi jouer cela au "bénéfice" de Mme ***, dans quinze jours. Cela ne dérangera aucun spectacle, et notre poète sera si heureux !

– Bien, bien, reprit Duquesnel, je vais arranger cela... Mais comment faire pour les décors ? » murmura-t-il en se rongeant les ongles (son repas favori quand il est préoccupé).

J'avais déjà pensé à cela. Je lui offris de le reconduire chez sa femme et, chemin faisant, je lui développai mon plan. Le décor serait celui de *Jeanne de Ligneris*, une pièce qui venait d'être jouée, et tuée sous les quolibets du public. Un superbe parc italien avec statues, fleurs, et même l'escalier. Quant aux costumes, si on parlait de cela à Chilly, quelque bon marché qu'ils fussent, il pousserait les cris de Rodin ! Agar et moi, nous fournirions nos costumes.

Nous étions arrivés chez Duquesnel. « Tiens, monte dire bonjour à ma femme ; et en même temps parle-lui des costumes. »

Je montai donc ; et, après avoir embrassé la plus jolie figure qu'on puisse rêver, je fis part, à la douce propriétaire de ce joli visage, de tout notre complot. Elle approuva tout et me promit de se mettre de suite en quête de jolis dessins pour nos costumes.

Pendant qu'elle parlait, je la comparais à Agar : Oh ! combien j'aimais mieux cette ravissante tête blonde avec ses yeux immenses, limpides, et ses deux petites fossettes carminées ; et

ses cheveux légers qui auréolaient son front ; et les attaches si fines de ses poignets au bout desquels étaient les deux plus jolies mains qu'il soit possible de voir. Du reste, ces mains-là sont restées célèbres.

Je quittai ce couple ami, et me rendis chez Agar pour lui raconter tout ce qui s'était passé. La pauvre m'embrassa cent fois.

Il y avait là un prêtre qui était son cousin, et qui parut être très content de tout mon récit : sûrement, il était au fait de tout.

Un coup de sonnette timide, et on annonça François Coppée. « Je me sauve, lui dis-je sur le pas de la porte en lui serrant la main, Agar vous racontera tout. »

XIV

Les répétitions du *Passant* commencèrent peu de temps après, et ce fut un temps délicieux, car le jeune et timide poète était un causeur plein d'esprit.

La première représentation eut lieu ainsi qu'il était convenu.

Le Passant eut un véritable triomphe. Le public ne cessait d'applaudir. Le rideau se releva huit fois sur Agar et moi. Nous avions en vain essayé d'entraîner l'auteur, que le public voulait voir. François Coppée s'était caché.

Très inconnu, le jeune poète devint célèbre en quelques heures. Son nom était dans toutes les bouches.

Quant à Agar et moi, nous fûmes comblées d'éloges ; et Chilly voulut payer nos costumes.

Nous jouâmes ce petit acte plus de cent fois de suite avec la salle comble.

Nous fûmes priées aux Tuileries et chez la princesse Mathilde. Ah ! cette première représentation aux Tuileries est gravée dans mon cerveau ; et les yeux fermés, je revois tout, tout.

Il fut convenu avec Duquesnel et l'envoyé de la Cour que nous irions d'abord aux Tuileries, Agar et moi, pour voir l'emplacement où nous devions jouer, afin de le faire aménager selon les besoins de notre pièce.

M. le comte de Laferrière devait me présenter à l'empereur, lequel devait me présenter à l'impératrice Eugénie. Agar devait être présentée par la princesse Mathilde, pour laquelle elle posait une tête de Minerve.

M. de Laferrière vint me chercher à neuf heures du matin, dans une voiture de la Cour, où je pris place avec Guérard. M. de Laferrière était un très aimable homme aux manières un peu compassées.

Comme nous tournions la rue Royale, dans un moment d'arrêt, le général Fleury s'approcha de nous. Je le connaissais, car il m'avait été présenté par Morny. Il s'informa ; et, sur le récit que lui fit le comte de Laferrière, il nous quitta, me criant : « Bonne chance ! » À ce moment même, un homme qui passait répondit : « Bonne chance, peut-être, mais pas pour longtemps, tas de propres à rien ! »

Arrivés au château des Tuileries, nous descendîmes tous les trois. On m'introduisit dans un petit salon jaune du rez-de-chaussée.

« Je vais prévenir Sa Majesté », dit M. de Laferrière en nous quittant. Seule avec Guérard, je voulus répéter mes trois révérences : « Mon petit'dame, dis-moi si c'est bien ? » Et je saluai en murmurant : « Sire... Sire... » Je recommençai plusieurs fois : « Sire... », plongeant dans ma robe, les yeux baissés, quand j'entendis un léger rire étouffé.

Je me redressai, furieuse contre Guérard, mais je la vis comme moi courbée en demi-cercle. Je me retournai vivement : derrière moi, l'empereur, tapant doucement dans ses mains, riait discrètement, mais riait bien tout de même.

J'étais rouge, confuse... Depuis quand était-il là ?... J'avais plongé je ne sais combien de fois, rectifiant mon salut, disant : « Ça... c'est trop bas tout de même ; ça... c'est bien... n'est-ce pas, Guérard ? » Mon Dieu ! mon Dieu ! Avait-il entendu tout cela ? Et comme malgré mon émoi j'esquissais ma révérence : « Inutile, me dit l'empereur en souriant, cela ne sera jamais plus joli que tout à l'heure. Réservez-les pour l'impératrice, qui vous attend. »

Ah ! ce « tout à l'heure ». Je me demandais quand c'était... « tout à l'heure ». Je ne pouvais interroger Guérard qui marchait loin derrière avec M. de Laferrière.

L'empereur marchait près de moi, me parlant de mille choses auxquelles je ne répondais que distraite, à cause du... « tout à l'heure ».

Il me plaisait bien plus ainsi, de près, que sur ses portraits. Il avait de si jolis yeux mi-clos qui regardaient au travers de très longs cils. Son sourire était triste et un peu narquois. Son visage était pâle ; et sa voix éteinte et prenante.

Nous arrivâmes chez l'impératrice. Elle était assise dans un grand fauteuil. Une robe grise emprisonnait son corps qui semblait être moulé dans l'étoffe.

Je la trouvai très jolie, plus jolie aussi que sur ses portraits.

Je fis mes trois saluts sous l'œil rieur de l'empereur.

L'impératrice parla. Le charme s'évanouit. Cette voix rauque et dure, sortant de cette blondeur, me fit l'effet d'un choc reçu. À partir de ce moment, je me sentis mal à l'aise près d'elle, malgré sa bonne grâce et sa bienveillance.

Quand Agar fut arrivée et présentée, l'impératrice nous fit conduire dans le grand salon où devait avoir lieu la représentation.

Les mesures furent prises pour l'estrade. Puis, il fallait l'escalier sur lequel Agar posait en courtisane découragée qui maudit l'amour vénal et souhaite l'amour idéal. C'était toute une affaire, cet escalier.

Il fallait dissimuler la naissance des trois marches qui figuraient le monumental escalier d'un palais florentin. Je demandai des arbustes, des plantes fleuries, et je disposai le tout, le long des trois marches.

Le prince impérial, qui était arrivé et qui avait alors treize ans, m'aida à ranger les plantes. Il riait comme un fou quand Agar montait sur les marches pour essayer l'effet.

Il était délicieux, ce jeune prince, avec ses yeux magnifiques, aux lourdes paupières comme sa mère et aux longs cils comme son père.

Il était spirituel comme l'empereur, cet empereur qu'on avait surnommé « Louis l'imbécile » et qui avait certainement l'esprit le plus fin, le plus subtil, et en même temps le plus généreux.

Nous arrangeâmes tout pour le mieux. Et il fut décidé que nous reviendrions deux jours après, pour une répétition devant Leurs Majestés.

Avec quelle grâce le prince impérial demanda d'assister à cette répétition !... ce qui, du reste, lui fut accordé.

L'impératrice nous dit au revoir d'une façon charmante, mais avec une bien vilaine voix, et elle ordonna aux deux dames qui l'accompagnaient de nous faire servir des biscuits et du vin d'Espagne, et de nous faire visiter le palais, si tel était notre désir.

Moi, je n'y tenais guère ; mais « mon petit'dame » et Agar semblaient si ravies de cette offre, que je me prêtai à leur fantaisie. Et je l'ai toujours regretté ; car rien n'était plus laid que les appartements particuliers ; sauf le cabinet de travail de l'empereur et les escaliers. Je m'ennuyai terriblement pendant cette visite. Quelques tableaux vraiment beaux me consolèrent un peu : Et je restai quelque temps en contemplation devant le portrait de Winterhalter représentant l'impératrice Eugénie.

Elle était bien ainsi. Et ce portrait, qui – grâce à Dieu – ne parlait pas, expliquait et justifiait la fortune inespérée de la souveraine.

La répétition eut lieu sans incidents.

Le jeune prince s'ingénia à nous prouver sa joie reconnaissante, car nous nous étions mises en costumes – pour lui, puisqu'il ne devait pas assister à la soirée. Il dessina mon costume, et se promit de le faire copier pour un bal déguisé qui devait être donné pour l'enfant impérial.

La représentation eut lieu en l'honneur de la reine de Hollande, accompagnée du prince d'Orange qu'on appelait ordinairement à Paris « le prince Citron ».

Ce soir-là, il y eut un petit incident tout à fait amusant. L'impératrice avait les pieds étonnamment petits et, les voulant encore plus petits, les emprisonnait dans des souliers trop étroits.

Elle était merveilleusement belle, ce soir-là, l'impératrice Eugénie ! Ses épaules émergeaient fines et tombantes d'une robe de satin bleu pâle brodée d'argent. Ses jolis cheveux soutenaient un petit diadème de turquoises et de diamants. Ses deux petits pieds reposaient sur un coussin de brocart argenté.

Pendant toute la durée de la pièce de Coppée, mes yeux étaient fréquemment attirés vers le coussin d'argent. Je voyais s'agiter les deux petits pieds. Enfin, je vis un des souliers qui, lentement, lentement, poussait son petit frère ; et je vis très clairement le talon de l'impératrice quitter sa prison, le pied n'étant plus chaussé que par le bout. Je m'inquiétai fort, et non sans raison, de la façon dont il rentrerait (car, en ce cas, le pied se gonfle et ne peut réintégrer le soulier trop étroit).

La pièce finie, nous fûmes rappelées deux fois. Et, comme c'était l'impératrice qui donnait le signal des applaudissements, je pensai qu'elle retardait le moment de se lever, car je voyais son joli pied endolori essayer vainement de rentrer dans le soulier.

Le léger rideau se referma sur nous. J'intéressai Agar au drame du coussin, et toutes deux nous suivîmes, par la fente du rideau, les diverses phases :

L'empereur se leva, et tout le monde l'imita. Il offrit son bras à la reine de Hollande, mais son regard s'arrêta sur l'impératrice encore assise ; son visage s'éclaira de ce sourire que j'avais déjà vu. Il dit un mot au général Fleury, et aussitôt les généraux et officiers d'ordonnance qui étaient placés derrière les souverains firent un rempart entre la foule et l'impératrice.

L'empereur et la reine passèrent sans avoir l'air de voir l'inquiétude anxieuse de Sa Majesté ; et le prince d'Orange, mettant un genou en terre, aida la belle souveraine à chausser la mule de Cendrillon.

Je vis l'impératrice prendre le bras du prince et s'appuyer dessus plus qu'elle ne voulait, car son joli pied lui faisait un peu mal.

Nous fûmes appelées à recevoir les compliments. Nous fûmes entourées, choyées, et finalement, ravies de notre soirée.

Après *Le Passant* et le succès retentissant obtenu par cette adorable pièce, succès dont Agar et moi avions notre part, Chilly me prit en considération et en tendresse. Il voulut (quelle folie !) payer nos costumes.

J'étais devenue la reine adorée des étudiants. Je recevais des petits bouquets de violettes, des sonnets, des poèmes longs, longs... trop longs pour les lire.

Parfois, quand j'arrivais au théâtre, au moment où je descendais de voiture, je recevais une pluie de fleurs qui m'inondait, et j'étais joyeuse, et je remerciais mes jeunes adorateurs. Seulement, ils poussaient l'admiration jusqu'à l'aveuglement ; et quand, dans une pièce quelconque, j'étais moins bien et que le public semblait plus réservé, ma petite armée d'étudiants se révoltait et applaudissait à tout rompre, sans rime ni raison, ce qui énervait (et je le comprends) les vieux abonnés de l'Odéon, lesquels étaient bienveillants pour moi et me gâtaient aussi, mais auraient voulu que je fusse humble, plus douce, moins révoltée.

Que de fois j'ai vu un de ces vieux abonnés venant me trouver : « Chère Mademoiselle, vous avez été charmante dans *Junie*, mais vous mordez vos lèvres, ce que ne faisaient jamais les Romaines ! – Mon enfant, vous êtes délicieuse dans *François Le Champi*, mais il n'y a pas une Bretonne, en Bretagne, ayant les cheveux frisés. – Mademoiselle, me dit un jour, un peu sèchement, un professeur de la Sorbonne, c'est un manque de respect, que de tourner le dos au public ! – Mais, Monsieur, je re-

conduisais vers la porte du fond une dame âgée, je ne pouvais cependant pas la conduire à reculons... – Les artistes qui vous ont précédée, Mademoiselle, et qui avaient autant de talent que vous, si ce n'est plus, trouvaient le moyen de remonter la scène sans tourner le dos au public. »

Et il vira vivement sur ses talons. Je l'arrêtai : « Pardon, Monsieur... voulez-vous gagner cette porte, ainsi que vous alliez le faire, sans me tourner le dos ? » Il fit un mouvement d'essai, puis, rageur, il disparut en me tournant le dos et en faisant claquer la porte.

J'habitais depuis quelque temps, 16, rue Auber, un appartement au premier étage, assez joli et meublé de meubles anciens hollandais que m'avait envoyés ma grand-mère. Mon parrain me conseilla de me faire assurer contre l'incendie, car ces meubles, disait-il, étaient une petite fortune. Je suivis son conseil, et priai « mon petit'dame » de s'occuper de cela. Elle me prévint quelques jours après qu'on viendrait me faire signer le mercredi 12.

Il vint en effet un monsieur, le jour indiqué, vers deux heures ; mais j'étais dans un accès de nervosité extrême : « Non, qu'on me laisse tranquille aujourd'hui, je vous en prie, je ne veux voir personne. » Et je m'enfermai dans ma chambre, prise d'une effroyable tristesse.

Je reçus le soir une lettre de la Compagnie d'assurances contre l'incendie *La Foncière*, me demandant quel jour on pourrait se présenter pour me faire signer mon contrat. Je fis répondre : samedi.

J'étais si triste, que je priai ma mère de venir déjeuner avec moi ; ce jour-là je ne jouais pas. Je ne jouais presque jamais les mardis et vendredis, jours forcés du répertoire. Jouant dans toutes les pièces nouvelles, on craignait de me fatiguer trop.

Maman me trouva la figure pâlie. « Oui, lui dis-je, je ne sais ce que j'ai, je suis nerveuse et angoissée. » Et comme la gouvernante venait chercher mon petit garçon[1] pour le promener : « Oh ! non, m'écriai-je, l'enfant ne me quittera pas aujourd'hui ! j'ai peur d'un malheur. »

Le malheur, heureusement, fut d'une nature moins grave que je ne le craignais dans mon amour des miens.

J'avais pris chez moi ma grand-mère qui était aveugle, celle-là même qui m'avait fait cadeau de la plus grande partie de mon mobilier.

Cette femme spectrale était d'une beauté froide et méchante. Elle était effroyablement grande, un mètre quatre-vingt-trois centimètres ; mais elle semblait géante, maigre et droite, ses longs bras toujours en avant, inspectant les objets, crainte de se cogner, quoiqu'elle fût toujours accompagnée par la nurse que je lui avais choisie. Au-dessus de ce long corps, un tout petit faciès dans lequel deux yeux énormes, bleu pâle, toujours ouverts, même la nuit dans son sommeil. Elle était généralement vêtue de gris des pieds à la tête, et ce ton neutre donnait à tout son être quelque chose d'irréel.

Ma mère me quitta vers deux heures, essayant de me consoler.

Assise en face de moi, dans un grand fauteuil Voltaire, ma grand-mère m'interrogea : « Que craignez-vous donc ? Et pourquoi êtes-vous si triste ? Je ne vous ai pas entendue rire de la journée ? »

---

[1] Il s'agit de Maurice Bernhardt, né le 22 décembre 1864 de « père inconnu » mais dont le père présumé aurait été le prince de Ligne.

Je restai silencieuse, et regardai ma grand-mère. Il me semblait que le malheur dût venir d'elle. « N'êtes-vous pas là, insista-t-elle ? – Si, grand-mère, je suis là, mais je vous prie, ne me parlez pas. »

Elle ne dit mot, posa ses deux bras sur ses genoux et resta ainsi des heures.

Je dessinai cette étrange et fatidique figure.

La nuit venue, je me décidai à m'habiller, après avoir assisté au repas de ma grand-mère et de l'enfant.

J'avais à dîner : mon amie Rose Baretta, Charles Haas, un charmant homme d'esprit très distingué, et Arthur Meyer, jeune journaliste déjà très à la mode. Je leur fis part de mes inquiétudes pour ce jour, et les priai de ne pas me quitter avant minuit. « Après cette heure, dis-je, ce ne sera plus aujourd'hui, les gnomes qui me guettent auront manqué leur coup. » Ils accédèrent à mon désir ; et Arthur Meyer, qui devait se rendre à une première représentation, y renonça.

Le dîner fut plus gai que n'avait été le déjeuner. Il était neuf heures quand nous quittâmes la table. Mon amie Rose Baretta nous chanta de jolies chansons anciennes.

J'allai un instant voir si tout était bien dans la chambre de ma grand-mère. Je trouvai ma femme de chambre, la tête enveloppée de linges trempés dans de l'eau sédative. Je m'informai. Et, apprenant qu'elle souffrait de maux de tête horribles, je la priai de préparer mon bain et ma toilette de nuit et lui permis de s'aller coucher.

Elle me remercia et fit ainsi que je le lui avais commandé. Rentrée dans le salon, je me mis au piano et jouai : *Il Bacio*, *Les Cloches* de Mendelssohn, et *La Dernière pensée* de Weber. Je

n'avais pas fini cette mélodie que je m'arrêtai surprise par les cris : « Au feu ! Au feu ! » dans la rue.

« On crie "Au feu !" dit Arthur Meyer. – Ça m'est égal, dis-je en haussant les épaules, il n'est pas minuit, j'attends mon malheur à moi. »

Mon ami Charles Haas avait ouvert la fenêtre du salon pour voir d'où partaient les cris. Il s'avança sur le balcon et rentra vivement, s'écriant : « Mais c'est chez vous que ça brûle !... Regardez ! »

Je jetai un regard. Les flammes sortaient des deux fenêtres de ma chambre à coucher. Je me précipitai par le couloir pour gagner la chambre où couchaient mon enfant, sa gouvernante et sa bonne. Tout le monde dormait profondément. Arthur Meyer était allé ouvrir la porte de l'appartement à laquelle on sonnait violemment.

Je réveillai brusquement les deux femmes, et enveloppant le bébé endormi dans ses couvertures, je gagnai la porte avec mon précieux fardeau. Je descendis vivement et, traversant la rue, je le portai chez Guadacelli, le chocolatier qui était en face, faisant le coin de la rue Caumartin. Ce très aimable homme reçut mon petit dormeur et le coucha sur une chaise longue, où l'enfant continua son sommeil non interrompu.

Je laissai la gouvernante et la jeune servante près de lui et je m'en fus vivement vers la maison en feu. Les pompiers, qu'on avait fait demander, n'étaient pas encore arrivés. Je voulais à tout prix sauver ma pauvre grand-mère. Impossible de remonter par le grand escalier, rendu impraticable par l'épaisse fumée qui l'emplissait.

Charles Haas, qui m'accompagnait, nu-tête et en frac, le gardénia à la boutonnière, s'engagea avec moi dans la cage étroite de l'escalier de service. Nous fûmes vite au premier étage. Mais là, je sentis mes jambes trembler, mon cœur

s'arrêter ; et le désespoir s'empara de mon cerveau. La porte de la cuisine était fermée à triple tour. Mon aimable compagnon était grand, mince, élégant, mais sans forces. Je le suppliai de descendre chercher un marteau, une hache, quelque chose ; mais au même instant, un violent coup d'épaule donné par un nouvel arrivant fit céder la porte. Ce nouveau venu était M. Sohège, un ami, brave et charmant homme, Alsacien aux larges épaules, connu de tout Paris, rendant service à tout le monde, gai et bon.

Je conduisis mes amis dans la chambre de ma grand'mère. Elle était assise sur son lit et s'époumonait à appeler Catherine, la servante qui était pour son service spécial. Cette fille de vingt-cinq ans, grosse Bourguignonne forte en chair et en sang, dormait paisiblement malgré le brouhaha de la rue, le tapage des pompes qui arrivaient enfin, et les cris affolés des habitants de la maison.

Sohège la secoua, pendant que j'expliquai à ma grand-mère le pourquoi de tout ce bruit et de l'envahissement de la chambre. « Bien », dit-elle ; et elle ajouta froidement : « Je vous prie, Sarah, de me passer ma malle qui est en bas de la grande armoire dont voici la clef. – Mais, grand-mère, la fumée commence à entrer ici, nous n'avons pas de temps à perdre... – Alors, faites ce que vous voulez, je ne partirai pas sans ma malle. »

Mais, aidée de Charles Haas et d'Arthur Meyer, nous installâmes ma grand-mère, malgré elle, sur le dos de Sohège. Il était de taille moyenne, elle était de taille démesurée, ses longues jambes traînaient par terre, et je tremblais qu'elles ne fussent cassées. Alors Sohège la prit dans ses bras, Charles Haas lui tint les genoux, nous nous mîmes en marche. Mais la fumée nous étouffait. Au bout de dix marches, je roulai en bas, évanouie.

Je me retrouvai étendue sur le lit de maman. Mon petit garçon dormait dans le lit de ma sœur, et ma grand-mère avait été installée dans un grand fauteuil.

Droite, le sourcil froncé, la bouche méchante, elle ne s'inquiétait que de sa malle ; tant et si bien que ma mère, énervée, lui reprocha, en hollandais, de ne penser qu'à elle. Elle répliqua vivement. Son cou tendu portait sa tête en avant comme pour l'aider à percer la nuit perpétuelle qui l'entourait. Son corps mince, enroulé dans un châle des Indes aux mille couleurs, le sifflement de sa parole stridente et serrée, tout cela contribuait à lui donner l'aspect d'un serpent de cauchemar.

Ma mère n'aimait pas cette femme, qui avait épousé mon grand-père alors qu'il avait déjà six grands enfants dont l'aînée avait seize ans, et le plus jeune, mon oncle, cinq ans. Cette seconde femme n'avait jamais eu d'enfants, mais elle avait été indifférente, et même dure pour les enfants de son mari ; aussi on ne l'aimait pas dans la famille, on la respectait, mais on ne l'aimait pas.

Je l'avais prise chez moi, parce que la variole avait ravagé la famille dans laquelle elle se trouvait en pension. Puis elle avait voulu rester, et je n'avais pas eu le courage de m'y opposer. Mais, ce jour-là, je la trouvai tellement méchante avec maman, que je la pris tout à fait en mauvaise part et résolus de ne plus la garder.

On m'apportait du dehors des nouvelles de l'incendie, qui continuait à faire rage. Tout était brûlé, absolument tout, jusqu'au dernier volume de ma bibliothèque ; mais ce qui me désespérait, c'est que je perdais un magnifique portrait de maman, de Bassompierre Séverin, un pastelliste très à la mode sous l'Empire, un portrait à l'huile de mon père, et un très joli pastel de ma sœur Jeanne.

Je n'avais pas beaucoup de bijoux ; mais on ne retrouva, du bracelet que m'avait donné l'Empereur, qu'un gros et informe

lingot, que j'ai encore. J'avais un joli diadème en diamants et perles fines que m'avait offert Kalil bey après une représentation chez lui ; on dut passer les cendres au crible pour retrouver les diamants, les perles avaient fondu.

Je me trouvais ruinée du jour au lendemain, car, avec ce que m'avaient laissé mon père et ma grand-mère paternelle, j'avais acheté des meubles, des bibelots et mille jolies choses inutiles qui faisaient la joie de ma vie, car j'avais – et je reconnais que c'était folie – une tortue nommée Chrysargère, dont le dos était recouvert d'une carapace d'or semée de toutes petites topazes bleues, roses et jaunes. Oh ! qu'elle était jolie, ma tortue ! Et qu'elle était amusante à voir dans l'appartement, toujours suivie d'une plus petite tortue nommée Zerbinette qui était sa servante. Oh ! que je m'amusais des heures à regarder Chrysargère s'éclairer de mille feux sous les rayons de la lune ou du soleil. Toutes deux moururent dans la catastrophe.

Je reçus beaucoup de vers à propos de cet incendie. La plupart n'étaient pas signés. Je les ai cependant gardés. En voici que je trouve jolis :

Passant, te voilà sans abri :
La flamme a ravagé ton gîte.
Hier plus léger qu'un colibri ;
Ton esprit aujourd'hui s'agite,
S'exhalant en gémissements
Sur tout ce que le feu dévore.
Tu pleures tes beaux diamants ?...
Non, tes grands yeux les ont encore !

Ne regrette pas ces colliers
Qu'ont à leur cou les riches dames !
Tu trouveras dans les halliers
Des tissus verts, aux fines trames !
Ta perle ?... Mais c'est le jais noir
Qui sur l'envers du fossé pousse !
Et le cadre de ton miroir
Est une bordure de mousse !

Tes bracelets ?... Mais tes bras nus :
Tu paraîtras cent fois plus belle !
Sur les bras polis de Vénus
Aucun cercle d'or n'étincelle !
Garde ton charme si puissant !
Ton parfum de plante sauvage !
Laisse les bijoux, ô Passant,
À celles que le temps ravage !

Avec ta guitare à ton cou,
Va, par la France et par l'Espagne !
Suis ton chemin, je ne sais où...
Par la plaine et par la montagne !
Passe comme la plume au vent !
Comme le son de ta mandore !
Comme un flot qui baise en rêvant
Les flancs d'une barque sonore !
...

Un hôtel, très en vogue aujourd'hui, m'envoya cette lettre, que je copie textuellement :

Madame,

Si vous consentez à dîner tous les soirs, dans la grande salle à manger, pendant un mois, je mettrai à votre disposition un des appartements du premier étage, se composant de deux chambres à coucher, un grand salon, un petit boudoir, et une salle de bain. Il est bien entendu que cet appartement vous est offert gratuitement si vous consentez à ce que je vous demande...

Veuillez agréer..., etc., etc...

Nota. Vous n'aurez à payer que l'entretien des plantes de votre salon. *(Suit la signature.)*

On n'était pas plus grossier. Je chargeai un ami d'aller secouer un peu ce malotru.

Duquesnel, toujours très bon pour moi à cette époque, vint me trouver quelques semaines après, car il venait de recevoir du papier timbré de *La Foncière*, compagnie d'assurances contre l'incendie avec laquelle j'avais refusé de signer vingt-quatre heures avant cette catastrophe. Cette compagnie me réclamait une très forte somme pour les risques locatifs. En effet, la maison était endommagée, le second étage presque complètement détruit ; et il fallut étayer l'immeuble pendant de longs mois.

Je n'avais pas les quarante mille francs réclamés. Duquesnel offrit de donner un « bénéfice » qui me tirerait, disait-il, de tous ces tracas. De Chilly se prêta avec joie à tout ce qui pouvait me servir.

Ce « bénéfice » fut merveilleux, grâce à la présence de la tout adorable Adelina Patti. Jamais la jeune cantatrice, qui était alors marquise de Caux, n'avait encore chanté à un « bénéfice ». Ce fut Arthur Meyer qui m'apporta la nouvelle que la Patti chanterait pour moi. Son mari vint l'après-midi m'exprimer toute la joie qu'elle mettait à me donner cette marque de sympathie.

L'Oiseau-fée ne fut pas plutôt annoncée que toute la salle se trouva louée au-delà des prix fixés. Elle ne dut pas regretter son amical et fraternel mouvement, car jamais triomphe ne fut plus complet. Les étudiants la saluèrent de trois bans à son entrée en scène. Elle resta un peu surprise par ce bruit de bravos rythmés. Et je la vois encore s'avancer sur ses deux petits pieds chaussés de satin rose. On eût dit un oiseau hésitant entre le vol et l'atterrissement.

Elle était si jolie, si souriante. Et quand elle égrena les mille joyaux de sa voix merveilleuse, ce fut du délire : la salle était debout. Les étudiants, montés sur leurs fauteuils, agitaient leurs mouchoirs, leurs chapeaux, secouaient leurs jeunes têtes enfiévrées d'art et criaient « bis ! » avec des intonations de prière, émouvantes. Et la divine cantatrice recommençait. Elle dut chanter trois fois la cavatine du *Barbier de Séville :* « Una voce poco fa ! »

Je la remerciai tendrement. Elle partit suivie des étudiants, qui escortèrent longtemps sa voiture aux cris mille fois répétés de : « Vive Adelina Patti ! »

Grâce à cette soirée, je pus payer la Compagnie d'assurances.

J'étais néanmoins ruinée, ou à peu près.

Et je me désespérais, car je sentais que je ne pourrais vivre sans confort et sans luxe.

J'allai m'installer quelques jours chez ma mère, mais je m'y trouvai trop à l'étroit. Je pris un appartement meublé, rue de l'Arcade. La maison était triste, l'appartement noir.

Je me demandais comment j'allais sortir de ces ennuis, quand, un matin, on m'annonça Me C..., le notaire de mon père, cet homme que je détestais tant. Je le fis entrer, m'étonnant d'être restée si longtemps sans le voir.

Il me dit qu'il venait de Hambourg, qu'il avait lu dans un entrefilet le malheur qui m'était arrivé, et qu'il était venu se mettre à ma disposition. Alors, émue, malgré ma méfiance, je lui racontai le drame de mon incendie. Je ne savais pas comment le feu avait pris. Cependant je soupçonnais vaguement ma jeune femme de chambre Joséphine d'avoir, malgré mes semonces réitérées, mis le flambeau allumé sur la petite crédence placée à la tête de mon lit, du côté gauche. C'était sur ce petit meuble qu'elle préparait la carafe d'eau, le verre, et le compotier de Saxe dans lequel il y avait toujours deux pommes crues, car j'adore manger des pommes la nuit quand je m'éveille. La porte de la chambre en s'ouvrant faisait un terrible courant d'air avec les fenêtres toujours ouvertes jusqu'à l'heure de mon coucher ; et les rideaux de mon lit qui étaient en dentelles avaient dû prendre feu dès la fermeture de la porte. Je ne pouvais expliquer autrement ce subit incendie, et comme plusieurs fois

j'avais vu la jeune servante commettre cette sottise, je pensais que, ce soir-là, pressée d'aller se mettre au lit, tourmentée qu'elle était par ses douleurs de tête, elle était partie sans même me dire, ainsi qu'elle le faisait quand je me couchais sans son aide : « Madame, tout est prêt. » Alors je me levais et j'allais vérifier moi-même si tout était en ordre ; et plusieurs fois déjà, j'avais retiré ce flambeau. Mais ce jour était marqué dans ma vie ; un malheur, oh ! pas très grand, devait m'atteindre.

« Mais, me dit le notaire après mon récit, vous n'étiez donc pas assurée ? – Non, je devais signer ma police le lendemain de l'événement. – Ah ! s'exclama l'homme de loi, dire que j'ai entendu affirmer que vous aviez mis le feu vous-même pour toucher une grosse prime. » Je haussai les épaules, j'avais lu cela à mots couverts dans un journal. Quoique très jeune alors, j'avais déjà un certain mépris des racontars.

« Eh bien, puisque les choses sont telles, me dit Me C..., je vais arranger vos affaires : vous êtes plus riche que vous ne croyez du côté de votre père ; et votre grand-mère vous laissant une rente viagère, vous pouvez racheter cette rente un assez joli prix, en consentant à vous faire assurer sur votre vie pour deux cent cinquante mille francs pendant quarante ans, au profit de l'acheteur. »

J'acceptai tout, trop heureuse de cette aubaine. Et cet homme me dit qu'il m'enverrait, deux jours après son retour, cent vingt mille francs, ce qu'il fit.

Si j'ai conté ce petit fait qui, du reste, fait partie de ma vie, c'est pour démontrer à quel point tout arrive autrement que la logique ne le conçoit, ou que le cerveau ne le prévoit.

Il est certain que l'accident qui venait de m'arriver désagrégeait les espoirs de ma vie.

Je m'étais fait un intérieur luxueux avec les sommes laissées par mon père et ma mère. J'avais gardé et placé une

somme nécessaire à parfaire chaque mois mes appointements pendant deux ans, lesquels deux ans je m'étais donnés comme limite pour exiger de très gros appointements. Et voilà que tout cela croulait par une inadvertance de femme de chambre.

J'avais des parents riches ; des amis très riches ; et personne ne me tendait la main pour m'aider à sortir de ce fossé. Mes parents riches ne me pardonnaient pas de m'être mise au théâtre... Et cependant, Dieu sait que j'avais bien pleuré pour choisir cette carrière imposée.

Mon oncle Faure, lui, venait me voir chez maman ; mais ma tante ne voulait plus même entendre parler de moi. Et c'est en cachette que je voyais mon cousin, et parfois ma jolie cousine.

Mes amis riches me trouvaient follement dépensière et n'avaient pu admettre que je ne place pas en bonnes et sûres rentes mes héritages.

Mon parti fut vite pris, non sans chagrin. J'allais partir en Russie. On m'offrait un magnifique engagement. Je n'avais rien dit à personne de ce projet. Seule, Mme Guérard était ma confidente. Mais cette idée de Russie l'effrayait. J'étais alors très délicate de la poitrine, et le froid était mon plus cruel ennemi.

Enfin, mon parti était pris, quand arriva cet homme dont le cerveau avare et roublard avait imaginé cette adroite et fructueuse (pour lui) combinaison qui changeait à nouveau toute ma vie.

Je pris alors un appartement rue de Rome, à l'entresol. Il était ensoleillé, et cela surtout me ravissait. Il avait deux salons et une grande salle à manger.

Je casai ma grand-mère dans une maison de retraite tenue par des religieuses et des laïques. Ma grand-mère était israélite et exécutait strictement et fidèlement les lois de sa religion. Cette maison était très confortable. Elle garda près d'elle sa jeune servante bourguignonne et me déclara, quand j'allai la voir, qu'elle était beaucoup mieux dans cette maison que chez moi. « Chez vous, me dit-elle, votre fils est trop tapageur. » Je ne lui fis du reste que de rares visites, car je ne l'aimais plus du tout, depuis que j'avais vu ma mère pâlir de ses méchantes paroles. Elle était heureuse, c'était l'essentiel.

Je jouai successivement : *Le Bâtard*, où j'obtins un grand succès ; *L'Affranchi* ; L'*Autre*, de George Sand ; *Jean-Marie*, un petit chef-d'œuvre d'André Theuriet qui obtint un très éclatant succès. C'était Porel qui jouait Jean-Marie. Il était alors mince et plein d'espoir dans son avenir. Sa minceur s'est faite rondeur, et son espoir, certitude.

Et voilà les jours mauvais ! Paris s'enfièvre. Les rues sont noires de groupes discutant, gesticulant. Et tout ce bruit n'est que l'écho de groupes lointains formés dans les rues germaniques ; lesquels groupes hurlent, gesticulent, discutent et... savent ! Nous, nous ne savions pas.

Je ne pouvais rester en place. Je m'énervais outre mesure. Et finalement, je tombai malade.

XV

La guerre était déclarée ! Et je hais la guerre ! Elle m'exaspère, me fait frissonner de la tête aux pieds. Et, par moments, je me redressais, effrayée, bouleversée par les appels lointains de cris humains.

Ah ! la guerre !... Infamie ! Honte et douleur ! Ah ! la guerre ! Vols et crimes appuyés ! pardonnés ! glorifiés !

Je visitais dernièrement une grande aciérie. – Je ne veux pas dire dans quel pays, car tous m'ont été hospitaliers. Je ne suis pas espionne, ni moucharde, je suis évocatrice ! – Donc, je visitais une de ces effroyables usines dans lesquelles se fabriquent les engins les plus mortels. Le propriétaire, milliardaire, qui me fut présenté, était un homme aimable, nul de conversation, l'air songeur et insatisfait. Et j'appris par mon cicérone que cet homme venait de perdre une très grosse somme : plus de soixante millions, me dit-il. « Ah ! mon Dieu ! Et comment a-t-il perdu cela ? – Oh ! se récria mon interlocuteur, il ne les a pas perdus, mais il a manqué de les gagner, ce qui revient au même. » Et comme je le regardais, hébétée... « Oui, voici le fait : Vous savez qu'on parlait de guerre entre la France et l'Allemagne, à propos du Maroc ?... – Oui... – Eh bien, ce prince de l'acier espérait vendre des canons, et activait depuis un mois ses usines, qui travaillent double en ce moment, jour et nuit ; il a donné d'immenses pots-de-vin aux membres influents du

gouvernement, et il a acheté des journaux en France et en Allemagne pour exciter les deux peuples. Tout a raté ! grâce à l'intervention d'hommes sages et humanitaires. Et le milliardaire est au désespoir. Il a perdu soixante... peut-être cent millions. »

Je regardais avec mépris ce misérable. Et je souhaitai ardemment le voir étouffer par ses milliards, puisque le remords lui était sans doute inconnu.

Et combien d'autres sont aussi méprisables que cet homme ! – Presque tous ceux qui s'intitulent fournisseurs des armées dans tous les pays du monde sont les plus acharnés propagateurs de la guerre.

Que tout le monde soit soldat, au moment du péril, oui, mille fois oui ! Que chacun s'arme pour la défense de la patrie, et qu'on tue pour défendre les siens et soi-même, cela tombe sous le sens ; mais qu'il y ait encore, à notre époque, de jeunes hommes dont le rêve unique est de tuer d'autres hommes pour arriver à se faire une situation, cela passe l'imagination !

Il est indiscutable qu'il faut garder nos frontières et nos colonies ; mais, puisque tout le monde est soldat, pourquoi ne prend-on pas les gardiens défenseurs dans ce « tout le monde » ? Il n'y aurait que des écoles d'officiers, et plus de ces horribles casernes qui offensent la vue.

Et quand les souverains se rendent visite, et qu'on leur offre le spectacle d'une revue, ne seraient-ils pas plus édifiés sur la valeur d'un peuple qui lui présenterait un millième de son effectif pris au hasard du sort dans la masse de ses soldats, que par l'élégante évolution d'une armée préparée à la parade ?

Ce que j'en ai vu, de ces magnifiques revues, dans tous les pays où je suis allée ! Et, cependant, je savais, de par l'histoire, que telle armée si caracolante, là, devant nous, avait fui sans grande raison devant l'ennemi.

Donc, le 19 juillet, la guerre fut sérieusement déclarée. Paris devenait le théâtre de scènes attendrissantes et burlesques. Nerveuse et délicate de santé comme je l'étais, je ne pouvais supporter la vue de tous ces jeunes êtres pris de folie, hurlant *La Marseillaise*, et parcourant les rues en rangs pressés, aux cris répétés de : « À Berlin ! à Berlin ! »

Mon cœur battait, car moi aussi, je croyais qu'on allait à Berlin. Mais je trouvais qu'on se préparait à ce grand acte sans respect, sans noblesse. Je comprenais toutes les fureurs, car ces gens nous avaient provoqués sans motifs plausibles.

Mon impuissance me révoltait. Et quand je voyais toutes ces mères, pâles et les yeux gonflés de larmes, tenir leurs gars dans les bras et les embrasser désespérément, une angoisse effroyable me tordait le gosier.

Je me minais, je pleurais sans cesse. Et cependant rien ne faisait prévoir l'horrible catastrophe.

Les médecins décidèrent qu'il me fallait partir de suite pour les Eaux-Bonnes. Je ne voulais pas quitter Paris. La fièvre des autres me gagnait. Mais ma faiblesse augmentant chaque jour, le 27 juillet je fus transportée presque de force dans un wagon. Mme Guérard, mon intendant et ma femme de chambre m'accompagnaient. J'avais emmené mon enfant.

Dans les gares, partout, des affiches annonçaient que l'empereur Napoléon s'était rendu à Metz, pour prendre le commandement de l'armée.

Arrivée aux Eaux-Bonnes, je dus prendre le lit. Mon état semblait très grave au docteur Leudet, qui m'a avoué, depuis, qu'il avait bien cru que j'allais mourir. Je vomissais le sang et

n'étais jamais une minute sans un morceau de glace entre les dents.

Cependant au bout de douze jours je commençai à me lever. Je repris vite mes forces et mon calme, faisant de longues promenades à cheval.

Et puis, les nouvelles de la guerre présageaient la victoire. Il y avait eu grande et douce émotion en apprenant que le jeune prince impérial avait reçu le baptême des balles à Saarbrück, dans l'engagement commandé par le général Frossard.

La vie me semblait belle à nouveau. J'avais confiance dans l'issue de la guerre. Je plaignais les Allemands de s'être engagés dans une semblable aventure.

Hélas ! les belles chevauchées de gloire qui galopaient dans mon cerveau furent bousculées par les atroces nouvelles de la bataille de Saint-Privat.

Chaque jour, dans le petit jardin du casino des Eaux-Bonnes, on affichait les nouvelles politiques. C'est là que le public se renseignait. Détestant la cohue, j'envoyais mon intendant copier les dépêches.

Ah ! combien fut douloureuse cette dépêche de Saint-Privat qui, dans son laconique style, nous apprenait l'épouvantable boucherie : l'héroïque défense du maréchal Canrobert, et la première trahison de Bazaine ne venant pas au secours de son camarade.

Je connaissais Canrobert et je l'aimais infiniment. Plus tard, il fut parmi mes fidèles. Et j'ai conservé le souvenir des heures exquises passées à l'entendre raconter les prouesses des autres (jamais les siennes). Et quelle abondance d'anecdotes ! Que d'esprit ! que de charme !

Cette nouvelle de la bataille de Saint-Privat renouvelait mes fièvres. Mes nuits se peuplèrent de cauchemars. Je retombai malade.

Chaque jour les nouvelles étaient pires. Gravelotte, avec ses trente-six mille hommes, français et allemands, fauchés en quelques heures, succédait à Saint-Privat. Puis les efforts sublimes mais impuissants de Mac-Mahon, repoussé jusqu'à Sedan. Et enfin Sedan ! Sedan...

Ah ! l'horrible réveil !

Le mois d'août était mort la veille dans le fracas des armes, des hoquets. Mais la plainte des mourants allait encore vers l'espérance.

Le mois de septembre à peine né devint maudit. Son premier cri de guerre fut étouffé par la main brutale et lâche du destin. Cent mille hommes, cent mille Français durent capituler. Et l'empereur des Français dut remettre son épée au roi de Prusse.

Ah ! le cri de douleur, le cri de rage poussé par la nation entière ! Nul ne peut l'oublier.

Le 1er septembre, vers dix heures, Claude, mon intendant, frappa à ma porte. Je ne dormais pas. Il me remit la copie des premières dépêches : « Bataille de Sedan engagée. Mac-Mahon blessé, etc. »

« Ah ! je vous en supplie, lui dis-je. Retournez là-bas, et aussitôt une nouvelle dépêche, apportez-la-moi. Je pressens quelque chose d'incroyable, de grand ! Quelque chose d'autre va venir ; et nous avons tant souffert depuis un mois, que cela ne peut être que du bien, du beau ; car la balance du bon Dieu égalise joies et souffrances. Allez, mon bon Claude, allez. »

Et je m'endormis en pleine confiance. J'étais si fatiguée que je dormis jusqu'à une heure. Quand je m'éveillai, ma femme de chambre Félicie, la plus délicieuse jeune fille qu'on puisse rêver, était assise près de mon lit. Sa jolie figure, ses grands yeux noirs étaient empreints d'une telle tristesse, que mon cœur s'arrêta de battre. Je la regardai anxieuse ; elle me remit une dépêche, la copie de là-bas : « L'empereur Napoléon III vient de remettre son épée. » Le sang m'empourpra le visage et, mes poumons étant trop faibles pour retenir un pareil flux, je laissai tomber ma tête sur l'oreiller, et le sang s'échappa de mes lèvres avec la plainte de tout mon être.

Je restai trois jours entre la vie et la mort. Le docteur Leudet fit chercher un ami de mon père, un armateur nommé M. Maunoir. Il accourut avec sa jeune femme, bien malade, elle aussi, plus malade que moi sous son aspect de fraîcheur, car elle mourut six mois après.

Grâce à leur sollicitude et aux soins énergiques du docteur Leudet, je sortis vivante de cette crise. Mais je résolus de rentrer à Paris de suite. L'état de siège allait être proclamé. Je ne voulais pas que ma mère, mes sœurs, ma nièce restassent dans la capitale. Du reste, la folie du départ s'était emparée de tout le monde, malades et touristes.

Je trouvai une voiture de poste qui consentit, à prix d'or, à me conduire au premier train qui passait.

Là, je pus me caser tant bien que mal, mais, arrivée à Bordeaux, impossible de trouver cinq places dans l'express. Mon intendant obtint de monter près du chauffeur. Mme Guérard et ma femme de chambre se casèrent je ne sais plus où, et moi j'entrai dans un wagon où se trouvaient empilées neuf personnes.

Un vieil homme laid voulut repousser mon petit garçon que j'avais introduit dans le wagon, mais je le repoussai violemment à mon tour, disant : « Pas une force humaine ne nous

fera descendre de ce wagon, entendez-vous, vieil homme laid ! Nous sommes là, nous y resterons ! »

Une grosse dame, qui prenait plus de place à elle seule que trois personnes ordinaires, s'écria : « C'est gai, on étouffe déjà. C'est honteux de laisser monter dans un wagon onze personnes, quand il n'y a place que pour huit. – Eh bien, descendez, dis-je en me retournant vivement, et, vous partie, on ne sera plus que sept ! »

Le rire étouffé des autres voyageurs me fit comprendre que j'avais gagné mon auditoire.

Trois jeunes hommes m'offrirent leur place ; je refusai et déclarai que je resterais debout. Les jeunes hommes se levèrent et déclarèrent qu'ils resteraient debout. Aussi, la grosse dame héla un employé : « Monsieur l'employé ! écoutez... » – L'employé s'arrêta hâtivement, le pied prêt à continuer sa marche.

« C'est honteux ! monsieur l'employé, nous sommes onze dans ce wagon ! Il est impossible de se mouvoir. – N'en croyez pas un mot, monsieur l'employé, s'écria un des jeunes hommes. Voyez, il y a encore trois places vides, nous restons tous debout, envoyez-nous du monde ! »

L'employé s'en alla en riant et maugréant contre la plaignante, qui interpella violemment le jeune homme. Celui-ci s'inclina respectueusement devant elle : « Madame, lui dit-il, si vous voulez bien vous calmer, vous allez être très contente : nous allons nous mettre sept, en comptant l'enfant, de ce côté-ci, et vous resterez quatre de votre côté. » Le vieil homme laid, qui était mince et petit, roula un regard du côté de la grosse dame : « Quatre... murmura-t-il, quatre... » Et son accent, son regard indiquaient que la grosse dame prenait plus d'une place.

Cet accent, ce regard ne furent pas perdus pour le jeune homme ; et avant que le vieil homme laid eût bien compris :

« Tenez, monsieur, vous allez vous mettre de notre côté, dans ce bon petit coin, tous les minces seront ensemble. » Et il fit mettre à la place du vieux un placide et doux Anglais de dix-huit à vingt ans : un torse de lutteur surmonté d'une tête de baby blond. Une toute jeune femme placée en face de la grosse dame riait aux larmes. Nous trouvâmes place tous les six dans ce côté des minces, un peu serrés, mais vraiment égayés par ces petits micmacs ; et on avait besoin de s'égayer.

Le jeune homme qui avait si spirituellement arrangé les choses était un grand beau garçon, à la figure blonde, aux yeux bleus, aux cheveux presque blancs, ce qui donnait à son visage une fraîcheur et une jeunesse attrayantes. Il prit, pendant la nuit, l'enfant sur ses genoux.

Du reste, en dehors de l'enfant, de la grosse dame et du jeune Anglais, personne ne dormait, la chaleur étant accablante. On parlait de la guerre.

Un des jeunes gens me dit, après quelques hésitations, que je ressemblais à Mlle Sarah Bernhardt. Je lui répondis que j'avais de bonnes raisons pour cela.

Les jeunes gens se présentèrent : Albert Delpit, celui qui m'avait reconnue. Le baron van Zelern ou van Zerlen, je ne sais plus bien, un Hollandais. Et Félix Faure, le jeune homme aux cheveux blancs, qui me dit être du Havre et connaître beaucoup ma grand-mère.

Je restai liée d'amitié avec ces trois hommes. Sauf Albert Delpit, qui devint mon ennemi plus tard. Tous trois sont morts : Albert Delpit en désespéré, ayant touché à tout sans arriver à rien ; le baron hollandais dans un accident de chemin de fer ; et Félix Faure en Président de la République française.

La jeune femme, en entendant mon nom, se présenta à son tour : « Je crois, me dit-elle, que nous sommes un peu parentes : je suis Mme Laroque. – De Bordeaux ? lui dis-je. – Oui. »

Et nous pûmes causer de notre famille : la femme du frère de ma mère était une demoiselle Laroque, de Bordeaux.

Le voyage passa assez vite malgré la chaleur, l'entassement et la soif.

L'arrivée à Paris fut plus attristée. Chacun se serra vivement la main. Le mari de la grosse dame l'attendait à la gare ; il lui présenta sans mot dire une dépêche. La malheureuse en ayant pris connaissance, poussa un cri et tomba sanglotante dans ses bras.

Quel malheur venait de la frapper ? Je la regardai ; oh ! comme elle n'était plus ridicule, la pauvre femme ! J'eus un serrement de cœur à la pensée que nous avions tant ri d'elle alors qu'elle était déjà touchée par le malheur.

Rentrée chez moi, je fis prévenir ma mère que j'irais la voir dans la journée. Elle vint de suite, désirant savoir dans quel état de santé je me trouvais. C'est alors que nous arrangeâmes tout pour le départ de la famille, sauf moi qui voulais rester dans Paris assiégé. Ma mère, mon petit garçon et sa bonne, mes sœurs, ma tante Annette qui dirigeait ma maison, et la femme de chambre de ma mère, toutes furent prêtes à partir le surlendemain. J'avais fait retenir au Havre, à Frascati, ce qu'il fallait pour toute la smala.

Mais vouloir partir n'était rien. C'est pouvoir partir. Les gares étaient envahies par des familles comme la mienne qui émigraient par sagesse.

J'avais envoyé mon intendant retenir un compartiment. Il revint trois heures après, les vêtements déchirés, ayant reçu force coups de poing et de pied. « Madame ne peut pas aller dans cette foule, me dit-il, c'est impossible. Je ne suffirai pas pour la défendre. Et encore, si Madame était seule... mais avec

Madame votre mère, ces demoiselles, et les enfants... c'est impossible, impossible. »

Je fis chercher en hâte trois de mes amis, je leur expliquai mon embarras, et les priai de m'accompagner.

J'adjoignis à mon intendant mon maître d'hôtel et le domestique de ma mère, lequel amena avec lui son jeune frère, qui était curé et qui se prêta de bonne grâce à nous accompagner. Nous partîmes tous dans un omnibus de chemin de fer. Nous étions dix-sept et il n'y avait en réalité que neuf voyageurs. Eh bien, je vous affirme que ces huit défenseurs n'étaient pas de trop, car ce n'était pas des êtres humains qui prenaient des billets, c'était des bêtes sauvages traquées par la peur, talonnées par le désir de fuir.

Ces brutes ne voyaient rien, que le petit guichet où se prenaient les billets, que la porte qui conduisait au train, que le train qui assurait la fuite.

La présence du jeune curé nous fut d'un grand secours. Son caractère religieux retenait parfois la bourrade.

Tous les miens, installés dans leur compartiment réservé, m'envoyaient des baisers, quand le train s'ébranla. J'eus un frisson de terreur à me sentir tout à coup si seule. C'était la première fois que je quittais ce petit être qui m'était plus cher que tout au monde.

Deux bras m'entourèrent tendrement ; et une voix murmura : « Ma petite Sarah, pourquoi n'êtes-vous pas partie ? Vous, si faible de santé, pourrez-vous supporter la solitude sans ce cher petit ? » C'était Mme Guérard qui, arrivée trop tard pour embrasser l'enfant, restait là pour consoler la mère.

Je me laissai aller à mon désespoir. Je regrettais maintenant de l'avoir émigré. Et cependant, si on arrivait à se battre dans Paris ?... Pas un instant l'idée ne me vint que j'aurais pu partir avec lui. Je me croyais utile dans Paris. Utile à quoi ?

Cette croyance était stupide, mais elle était mienne. Je pensais que tous les êtres valides – et, malgré ma faiblesse, je me sentais valide, non sans raison, je l'ai prouvé depuis – devaient rester dans Paris. Et j'étais restée sans savoir ce que j'y ferais.

Je vécus quelques jours très stupéfiée par ce manque de vie autour de moi, par ce manque d'amour.

XVI

Cependant, la défense s'organisait. Je résolus d'employer mes forces et mon intelligence à soigner les blessés. Mais où installer une ambulance ? L'Odéon avait fermé ses portes. Je remuai ciel et terre pour qu'on me permît d'installer une ambulance à l'Odéon. Et, grâce à Émile de Girardin et à Duquesnel, mon désir fut exaucé.

Je me rendis au Ministère de la guerre et fis ma déclaration et ma demande. Je fus acceptée comme ambulance militaire.

Mais il fallait des vivres. J'écrivis un mot au préfet de police. Une estafette arrivait peu de temps après mon message. Il me remit ce mot du préfet :

> « Madame, s'il vous est possible de venir de suite, je vous attendrai jusqu'à six heures. Sinon, je vous recevrai demain matin, à huit heures. Excusez cette heure matinale, mais je suis pris à la Chambre, dès neuf heures du matin ; et comme votre mot me semble très pressant, j'ai hâte de vous être agréable si cela est en mon pouvoir. »
>
> « COMTE DE KÉRATRY. »

Je me souvenais d'un comte de Kératry qui m'avait été présenté chez ma tante, le soir où j'avais dit des vers accompagnée par Rossini ; mais c'était un jeune lieutenant, joli garçon spiri-

tuel et fringant. Il m'avait introduit chez sa mère. Je disais des poésies dans les soirées de la comtesse.

Le jeune lieutenant était parti pour le Mexique. Nous avions correspondu pendant quelque temps. Puis les hasards de la vie nous avaient séparés.

Je demandai à Guérard si elle pensait que le préfet était proche parent de mon jeune ami. « Je pense que oui », me dit-elle. Et nous causâmes de cela dans la voiture qui nous conduisait, car je me rendis de suite aux Tuileries, où siégeait le préfet.

Mon cœur se serra en arrivant devant le perron. J'étais venue là quelques mois auparavant, un matin d'avril, avec Mme Guérard. Comme aujourd'hui, un huissier avait ouvert la portière de ma voiture ; mais le doux soleil d'avril éclairait alors les marches, s'accrochait aux brillantes lanternes des équipages, qui sillonnaient la cour dans tous les sens.

C'était alors un va-et-vient empressé et joyeux de jeunes officiers, un élégant échange de saluts.

Aujourd'hui le soleil de novembre, ouaté et sournois, plombait tout ce qu'il touchait. Les fiacres noirs et souillés se succédaient, accrochant la grille, écornant les marches, reculant ou avançant sous la grossière interpellation des cochers. Les saluts s'échangeaient par des : « Comment vas-tu, vieux ? – Oh ! la gueule de bois ! – Eh bien, a-t-on des nouvelles ? – Oui, nous sommes f... ! etc. »

Ce palais n'était plus le même. L'atmosphère était changée. Le parfum léger que laisse dans l'air le passage de femmes élégantes avait disparu. Une vague odeur de tabac, de vêtements gras, de cheveux sales alourdissait l'air.

Ah ! la jolie impératrice des Français ! Je la revoyais dans sa robe bleue brodée d'argent, appelant à son aide la fée de Cendrillon pour l'aider à remettre son petit soulier. – Ce délicieux prince impérial, je le revoyais m'aidant à placer des pots

de verveines, de marguerites, et tenant dans ses bras trop faibles un énorme pot de rhododendrons derrière lequel son joli visage disparaissait.

Enfin, je revoyais l'empereur Napoléon III, avec ses yeux mi-clos, applaudissant à la répétition de la révérence qui lui était destinée.

Et la blonde impératrice s'était enfuie, vêtue de vêtements étranges, dans le coupé de son dentiste américain ; car ce n'est même pas un Français qui a eu le courage de protéger la malheureuse femme, c'est un étranger. Et le doux et utopiste empereur avait vainement essayé de se faire tuer sur le champ de bataille. Deux chevaux tués sous lui, et pas une égratignure. Et il avait rendu son épée. Et nous avions tous pleuré de rage, de honte et de douleur en apprenant cette remise d'épée. Et quel courage ne lui avait-il pas fallu, à cet homme brave, pour accomplir cet acte ! Il avait voulu sauver cent mille hommes, épargner cent mille vies, rassurer cent mille mères.

Pauvre cher empereur ! L'histoire lui rendra justice un jour, car il était bon et humanitaire, et confiant. Hélas ! hélas trop !

Je m'arrêtai un instant, avant de pénétrer dans les appartements du préfet. J'essuyai mes yeux ; et pour changer mes idées, je dis à « mon petit'dame » : « Tu me trouverais jolie, dis, si tu me voyais pour la première fois ? – Oh ! oui, dit-elle vivement. – Tant mieux ! car il faut que ce vieux préfet me trouve jolie, j'ai tant de choses à lui demander. »

Quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant le lieutenant devenu capitaine et préfet de police. Mon nom, lancé par l'huissier de service, le fit bondir de son fauteuil ; et c'est les deux mains tendues, le visage rieur, qu'il s'avança vers moi.

« Hein ? vous m'aviez oublié ? » me dit-il. Et il salua d'un bonjour amical Mme Guérard.

« Mais je ne croyais pas que c'était vous, et j'en suis bien heureuse ; vous allez m'accorder tout ce que je veux. – Voyez-vous cela ! fit-il en éclatant de rire. Eh bien, ordonnez, Madame ! – Voilà : je veux du pain, du lait, de la viande, des légumes, du sucre, du vin, de l'eau-de-vie, des pommes de terre, des œufs, du café... débitai-je d'une seule haleine. – Ah ! laissez-moi respirer ! s'écria le préfet-comte. Vous parlez si vite, que cela m'étouffe. »

Je m'arrêtai et repris une seconde après : « J'ai installé une ambulance à l'Odéon ; mais, comme je suis une ambulance militaire, la municipalité me refuse des vivres. J'ai déjà cinq blessés, je parviens à m'en tirer ; mais on m'annonce d'autres blessés, et il va falloir les nourrir. – Vous serez servie au-delà de vos désirs. Il y a dans le palais des vivres préparés par la malheureuse impératrice pour de longs mois ; je vais vous envoyer tout cela, sauf la viande, le pain et le lait ; mais pour cela, je vais faire donner des ordres pour que votre ambulance soit comprise dans le service municipal, quoique vous soyez ambulance militaire. Puis, voici un bon pour du sel et d'autres denrées, vous irez les chercher au nouvel Opéra. »

Je le regardai, incrédule. « Au nouvel Opéra ?... mais il est en construction, il n'y a que des échafaudages. – Oui, c'est cela. Vous prendrez la petite porte sous l'échafaudage qui fait face à la rue Scribe ; vous monterez par l'escalier en colimaçon qui conduit au bureau des denrées ; et on vous servira. »

« Ah ! je veux encore vous demander quelque chose.

– Parlez ! Je suis résigné à vos ordres. – Je suis très inquiète, on a mis un dépôt de poudre dans les caves de l'Odéon : si on venait à bombarder Paris et qu'un obus tombât sur le monument, nous sauterions tous, et ce n'est pas mon but. – Ceci est fort juste, dit l'aimable homme, et rien n'est plus bête que

d'avoir fait un dépôt de poudre à cet endroit. Mais pour cela, je vais avoir plus de mal, parce que j'ai affaire à un tas de bourgeois entêtés qui veulent organiser la défense à leur manière. Tâchez de m'avoir une pétition signée des propriétaires et commerçants les plus influents du quartier. Êtes-vous contente ? – Oui, lui dis-je, en lui serrant amicalement les mains, oui, vous êtes bon et charmant, merci. »

Je fis un mouvement vers la porte et m'arrêtai hypnotisée par un paletot placé sur un fauteuil.

Mme Guérard, qui avait suivi mon regard, me tira doucement par la manche. « Oh ! ma petite Sarah, ne faites pas cela ! » Mais je coulai un regard quémandeur vers le jeune préfet qui, ne comprenant pas, me dit : « Qu'est-ce qu'il y a encore pour votre service, jolie madame ? » Je montrai du doigt le paletot, me faisant aussi charmeuse que possible.

« Je vous demande pardon, fit-il, ahuri, je ne comprends pas du tout. » Mon doigt restait tendu vers l'objet désigné : « Donnez-le-moi ? lui dis-je. – Mon paletot ? – Oui. – Pour quoi faire ? – Pour mes blessés convalescents. » Il s'esclaffa en tombant sur un siège.

Je repris, un peu vexée par ce rire inextinguible : « Ce n'est pas si drôle, ce que je dis là. Écoutez-moi : J'ai un pauvre garçon qui a seulement deux doigts emportés, il ne veut pas rester au lit, et ça se comprend. Sa capote de soldat n'est pas assez chaude, et j'ai beaucoup de mal à chauffer le grand foyer de l'Odéon, où se tiennent les gens valides ; cet homme-là a chaud maintenant, parce que j'ai pris le paletot d'Henri Fould qui est venu l'autre jour me voir, et comme mon blessé est un colosse et qu'Henri Fould est un géant, je n'aurais jamais retrouvé une semblable occasion ; mais il va me falloir beaucoup de paletots, et celui-ci me paraît très chaud. » Je caressais l'intérieur fourré du vêtement convoité.

Le jeune préfet étouffait de rire. Il vida les poches de son paletot et, me montrant un magnifique foulard de soie blanche qu'il retira de la plus profonde : « Vous me permettez de garder mon foulard ? »

Je fis signe que oui, d'un air résigné. Il sonna et, reprenant un air solennel, malgré le rire de ses yeux, il dit à l'huissier en lui remettant le paletot : « Portez cela dans la voiture de ces dames. » Je le remerciai et partis tout heureuse.

Je revins douze jours après, avec une liste couverte de signatures des propriétaires et commerçants du quartier de l'Odéon ; mais je restai pétrifiée sur le pas de la porte du cabinet du préfet, car celui-ci, au lieu de s'avancer vers moi, se précipita vers un placard qu'il ouvrit violemment et referma de même, après y avoir jeté quelque chose. Puis il se tint appuyé dessus comme pour m'en interdire l'entrée, me disant de sa voix spirituelle et railleuse : « Pardonnez-moi, mais j'ai pris un gros rhume, après votre première visite. J'ai mis mon paletot... Oh ! un vilain vieux paletot, pas chaud, ajouta-t-il vivement, mais enfin un paletot. Je l'ai mis là-dedans ; et voilà ! Je prends la clef ! » Et mettant cette clef dans sa poche, il vint me faire asseoir.

Mais la conversation perdit son ton de gaminerie, les nouvelles étant tristes. Depuis douze jours, les blessés s'entassaient dans les ambulances. Tout allait mal. La politique extérieure, la politique intérieure. Les Allemands s'avançaient sur Paris. On formait l'armée de la Loire. Gambetta, Chanzy, Bourbaki, Trochu, organisaient une défense désespérée.

Nous parlâmes longtemps de ces tristesses ; je lui fis part de ma douloureuse impression, la dernière fois que j'étais venue ici, aux Tuileries ; mon évocation des êtres si brillants, si pensants, si heureux alors, et si affreusement à plaindre aujourd'hui. Nous restâmes silencieux ; puis je lui serrai la main, lui disant que j'avais reçu tous ses envois, et je rentrai à l'ambulance.

En effet, le préfet m'avait envoyé : dix barriques de vin rouge, deux d'eau-de-vie, trente mille œufs rangés dans des caisses pleines de chaux et de son, cent sacs de café, vingt boîtes de thé, quarante caisses de biscuits Albert, mille boîtes de conserves et quantité d'autres choses.

M. Menier, le grand chocolatier, m'avait envoyé cinq cents livres de chocolat. Un de mes amis, minotier, m'avait fait don de vingt sacs de farine, dont six de farine de maïs. Ce minotier était celui qui m'avait demandée en mariage quand j'étais au Conservatoire. Félix Potin, mon voisin de jadis quand j'habitais 11, boulevard Malesherbes, avait répondu à mon appel et m'avait envoyé deux tonneaux de raisin sec, cent boîtes de sardines, trois sacs de riz, deux sacs de lentilles et vingt pains de sucre. J'avais reçu de M. de Rothschild deux barriques d'eau-de-vie et cent bouteilles de son vin pour les convalescents.

Je reçus, en plus, un cadeau très inattendu. Léonie Dubourg, une camarade de Grand-Champs, m'envoyait cinquante boîtes de fer-blanc renfermant chacune quatre livres de beurre salé. Cette jeune fille avait épousé un riche gentilhomme campagnard qui s'occupait de ses fermes, très nombreuses, paraît-il. Je fus très touchée de son souvenir, car je ne l'avais pas revue depuis le couvent.

J'avais en plus réquisitionné tous les paletots, toutes les pantoufles de mes amis. J'avais acheté un solde de deux cents gilets de flanelle ; et ma tante Betzy, qui vivait et vit encore en Hollande – elle était la sœur de ma grand-mère aveugle et elle a aujourd'hui quatre-vingt-treize ans, – ma tante Betzy trouvait moyen de me faire parvenir, par le délicieux ambassadeur de Hollande, trois cents chemises de nuit en magnifique toile de son pays, et cent paires de draps.

Je recevais de la charpie et des bandes de tous les coins de Paris. Mais c'est surtout au Palais de l'Industrie que j'allais me ravitailler en charpie et en linge de pansement.

Il y avait là, comme « cheffesse » de toutes les ambulances, une adorable femme nommée Mlle Hocquigny. Tout ce qu'elle faisait, elle le faisait avec une grâce rieuse ; tout ce qu'elle refusait, elle le refusait avec une grâce douloureuse. Mlle Hocquigny avait passé la trentaine. C'était une vieille fille qui paraissait une jeune femme : de grands yeux bleus pleins de rêve, une bouche rieuse, un ovale délicieux, des petites fossettes, et au-dessus de cette grâce, de ce rêve, de cette bouche coquette et prometteuse, un grand front comme les vierges des primitifs, un grand front un peu bombé, cerné par deux larges bandeaux très plats, très lisses, séparés par une raie droite, fine, impeccable. Ce front était comme le rempart protecteur de ce délicieux visage.

Mlle Hocquigny, très courtisée, très adorée, restait insensible à tous les hommages. Elle se sentait heureuse d'être aimée, mais elle ne permettait pas qu'on le lui dise.

Le Palais de l'Industrie avait un service extraordinaire de médecins, de chirurgiens célèbres ; tous étaient amoureux de Mlle Hocquigny, même les convalescents ; et, comme elle m'avait prise en grande amitié, elle me faisait part de ses remarques, de ses observations et de son triste dédain. Grâce à elle, je ne manquai jamais de linge, ni de charpie.

J'avais organisé mon ambulance avec peu de monde. Ma cuisinière s'était installée au foyer du public. Je lui avais acheté un immense fourneau et elle pouvait faire des soupes et des tisanes pour cinquante hommes. Son mari était chef infirmier. Je lui avais adjoint deux aides ; et Mme Guérard, Mme Lambquin et moi étions les infirmières. Nous devions veiller deux à la fois, de sorte que nous passions toujours deux nuits sur trois. Mais je préférais cela que de prendre une femme que je ne connaissais pas.

Mme Lambquin jouait les duègnes à l'Odéon. C'était une femme de visage laid, de tournure commune, mais pleine de talent. Elle avait le verbe haut et la conversation gauloise. Pour elle, un chat était un chat, et elle n'admettait pas la sournoiserie des sous-entendus. Elle était parfois gênante par la crudité de ses mots et de ses réflexions, mais elle était bonne, active, alerte et dévouée.

Mes amis, qui faisaient leur service sur les remparts, venaient me servir de secrétaires pendant leurs heures loisibles ; car j'avais un livre que je présentais chaque jour à un sergent du Val-de-Grâce qui venait savoir si j'avais des rentrants, des morts ou des sortants.

Paris était assiégé. On ne pouvait plus sortir bien loin. On ne recevait plus de nouvelles. Mais le cercle allemand n'enserrait pas les portes de la ville.

Le baron Larrey venait de temps en temps. Et j'avais comme chirurgien en chef le docteur Duchesne, qui a sacrifié ses jours, ses nuits, son talent, exclusivement aux soins de mes malheureux hommes pendant les cinq mois que dura cet affreux et réel cauchemar.

Je ne puis évoquer ces heures terribles sans une profonde émotion. Ce n'était plus la patrie en danger qui me tenait les nerfs en éveil, mais les souffrances de tous ses enfants. Ceux qui se battaient là-bas ; ceux qu'on nous apportait fracassés ou mourants ; ces nobles femmes du peuple qui faisaient la queue des heures et des heures pour recevoir le morceau de pain, de viande, le pichet de lait nécessaire à nourrir les pauvres gosses ; ah ! les pauvres femmes !... Je les voyais des fenêtres du théâtre. Je les voyais se serrer les unes contre les autres, bleuies par le froid, tapant les pieds pour ne pas les laisser geler, car cet hiver fut le plus cruel qu'on eut à subir dans une période de vingt années.

Bien souvent on m'amenait une de ces silencieuses héroïnes évanouie de fatigue ou prise de congestion subite occasionnée par le froid.

Trois malheureuses femmes furent transportées à l'ambulance. L'une d'elles avait les pieds gelés : elle perdit le pouce du pied droit. L'autre, une grosse énorme femme qui nourrissait, avait ses pauvres seins plus durs que du bois : elle hurlait de douleur. La plus jeune, une enfant de seize à dix-huit ans, mourut de froid, sur le brancard où je l'avais fait installer, afin qu'elle fût conduite chez elle. Il y avait, ce 24 décembre 1870, quinze degrés de froid.

Bien souvent, j'envoyais Guillaume, notre infirmier, les réconforter par un peu d'eau-de-vie. Ah ! que de souffrances n'ont-elles pas endurées, ces mères désolées, ces sœurs craintives, ces fiancées inquiètes ! Et combien on excuse leurs révoltes de la Commune ! même leurs folies sanguinaires !

Mon ambulance était pleine. J'avais soixante lits, et dus en improviser dix autres. Les soldats étaient dans le foyer des artistes et du public ; les officiers dans une salle réservée jadis au buffet du théâtre.

Un jour, on m'amena un jeune Breton nommé Marie Le Gallec ; il avait reçu une balle dans la poitrine, et une autre balle lui avait cassé le poignet. Le docteur Duchesne me dit simplement, après lui avoir serré fortement la poitrine d'un large bandage et étayé son pauvre poignet par des petits morceaux de bois : « Donnez à cet homme ce qu'il désire, c'est un moribond. »

Je m'approchai de lui : « Dites-moi ce qui vous ferait plaisir, Marie Le Gallec ? – Soupe ! » me répondit-il brusquement et laconiquement. Guérard s'empressa vers la cuisine et revint peu après avec un large bol plein de bouillon gras avec du pain

grillé trempant dedans. Je mis le bol sur la petite planchette portative à quatre petits pieds qui servait pour les repas de mes blessés et qui, grâce à ces petits pieds, était d'une commodité parfaite.

Le moribond me regarda fixement. « Barra ! me dit-il, barra ! » – Je lui présentai la cuillère. Il secoua la tête négativement. Je lui présentai le sel, le poivre. « Barra !... barra ! » continua-t-il. Et sa pauvre poitrine trouée sifflait sous les efforts répétés de son énergique demande.

J'envoyai immédiatement au Ministère de la Marine où se trouvaient sûrement des marins bretons. J'expliquai mon triste embarras, et mon ignorance du dialecte breton. On me répondit cette phrase : « *Barra* veut dire *pain*. » Heureuse, je courus vers Le Gallec avec un gros morceau de pain. Sa figure s'illumina, il prit le pain de sa main valide, le cassa avec ses dents, et laissa tomber les morceaux dans le bol.

Puis il mit sa cuillère au milieu de cette étrange soupe et, tant que celle-ci ne put tenir debout au milieu de son bol, il entassa le pain. Enfin, la cuillère se tint droite sans oscillations, et le jeune soldat sourit. Il se préparait à manger cette horrible pâtée, quand le jeune prêtre de Saint-Sulpice attaché à mon ambulance, que j'avais fait chercher après les tristes paroles du docteur, lui posa doucement la main sur son bras, arrêtant ainsi son mouvement de satisfaction gourmande. Le pauvre regarda le prêtre qui lui montrait le petit saint ciboire : « Oh !... » fit-il. Et posant son gros mouchoir sur sa soupe fumante, il croisa ses mains. Nous avions développé autour de son lit les deux paravents qui servaient à isoler les mourants ou les morts.

Il resta seul avec le prêtre pendant que je faisais la ronde autour des malades, pour calmer les gouailleurs ou aider les croyants à se soulever pour la prière, quand le jeune prêtre entrouvrit la légère clôture.

Marie Le Gallec, la figure éclairée, mangeait son abominable panade. Il s'endormit après, s'éveilla pour demander à boire, mourut tout aussitôt, dans un léger spasme d'étouffement.

Heureusement, je ne perdis pas beaucoup d'hommes sur les trois cents qui passèrent par mon ambulance. Car la mort de ces malheureux me bouleversait. Mais je pus, quoique très jeune – j'avais alors vingt-quatre ans –, me rendre compte de la lâcheté de quelques-uns et de l'héroïsme de beaucoup d'autres.

Un jeune Savoyard de dix-huit ans avait eu l'index enlevé. Sûrement, d'après le baron Larrey, ce gars s'était fait sauter le doigt avec son fusil. Mais je ne voulais pas le croire. J'observai cependant que, malgré les soins donnés à ce doigt, il ne guérissait pas. Je fis, sans qu'il s'en aperçût, son pansement d'une façon différente et j'eus la preuve, le lendemain, que ce pansement avait été changé. Je racontai le fait à Mme Lambquin, qui était de garde cette nuit-là avec Mme Guérard. « Bien, bien, me dit-elle, je veillerai, dormez, mon enfant, et comptez sur moi. »

Le lendemain, quand j'arrivai, elle me dit qu'elle avait surpris le gars grattant la plaie de son doigt avec son couteau. J'appelai le jeune Savoyard, lui déclarant que j'allais faire mon rapport au Val-de-Grâce. Il se prit à pleurer et me jura qu'il ne recommencerait plus.

Cinq jours après, il était guéri. Je signai son bulletin de sortie, et il fut envoyé au service de la défense. Qu'est-il devenu ?

Un autre malade nous surprenait également. Chaque fois que sa plaie était sur le point de se guérir, il était pris d'une dysenterie effrayante qui retardait sa guérison. Ceci parut suspect au docteur Duchesne, qui me pria de guetter cet homme. Et nous eûmes, au bout d'un assez long temps, la certitude que le blessé avait imaginé la plus comique invention.

Il couchait près du mur et n'avait donc pas de voisin d'un côté. Il travaillait la nuit à limer le cuivre de son lit. Il faisait tomber le résidu de son travail dans un petit pot de pharmacie qui avait renfermé un onguent quelconque. Quelques gouttes d'eau et du gros sel mêlés à la cendrée de cuivre composaient un empoisonnement qui faillit un jour coûter la vie à son inventeur. J'étais révoltée par ce stratagème. J'écrivis au Val-de-Grâce, et une voiture d'ambulance vint prendre le mauvais Français.

Mais, à côté de ces tristes êtres, que d'héroïsmes !

On m'amena un jour un jeune capitaine : un grand diable, taillé en hercule, ayant une tête superbe, au regard franc.

Il fut inscrit sur mon livre : capitaine Menesson. Il avait reçu une balle dans le haut du bras à la naissance de l'épaule. Mais quand, aidée de l'infirmier, j'essayai doucement de lui enlever sa capote, trois balles tombèrent du capuchon qu'il avait relevé sur sa tête et je comptai seize trous de balle dans sa capote.

Ce jeune officier était resté debout pendant trois heures durant, servant ainsi de cible et couvrant la retraite de ses hommes, qui tiraient sans désemparer sur les ennemis. Cela se passait dans les vignes de Champigny.

On me l'avait amené évanoui dans une voiture d'ambulance.

Il avait perdu beaucoup de sang, et était à moitié mort de fatigue et de faiblesse. Il était doux et charmant, et se croyait, deux jours après, assez guéri pour retourner se battre ; mais les docteurs s'y opposèrent, et sa sœur, qui était religieuse, le supplia d'attendre qu'il fût à peu près guéri. « Oh ! pas tout à fait, disait-elle doucement, mais juste assez pour avoir la force de te battre. »

On vint, peu de temps après son entrée à l'ambulance, lui remettre la croix de la Légion d'honneur. Et ce fut une seconde d'émotion très poignante. Les malheureux blessés qui ne pou-

vaient bouger tournaient vers lui leur tête douloureuse et, les yeux brillant sous le voile des larmes, ils lui envoyaient un fraternel regard. Les plus valides tendaient leurs mains vers les mains du jeune colosse.

Le soir même, c'était Noël, j'avais décoré l'ambulance de grandes guirlandes de verdure. J'avais fait de jolies petites chapelles devant mes vierges ; et le jeune curé de Saint-Sulpice vint prendre part à notre pauvre et poétique Noël. Il récita de douces prières, et les blessés, dont beaucoup étaient bretons, entonnèrent des chansons tristes et graves, pleines de charme.

Porel, aujourd'hui directeur du théâtre du Vaudeville, avait été blessé sur le plateau d'Avron. Il était convalescent. Il fut mon hôte, avec deux officiers qui étaient prêts à quitter l'ambulance.

Le souper de Noël est resté dans mon souvenir comme une des heures les plus charmantes et les plus mélancoliques. Nous soupâmes dans la toute petite pièce qui nous servait de chambre. Nos trois lits, recouverts d'étoffes et de fourrures que j'avais fait venir de chez moi, nous servaient de sièges. Mlle Hocquigny m'avait envoyé cinq mètres de boudin blanc, et mes pauvres soldats un peu valides se réjouirent de ce plat délicat. Un de mes amis m'avait fait faire vingt grandes brioches ; et j'avais commandé des grands bols de punch dont les flammes irisées amusèrent follement les grands enfants malades. Le jeune curé de Saint-Sulpice accepta un petit morceau de brioche, une goutte de vin blanc et partit.

Oh ! qu'il était charmant et bon, ce jeune curé ! Et il savait si bien faire taire Fortin, un blessé insupportable qui peu à peu s'humanisait et finissait par trouver qu'il était « un bon bougre ». Pauvre petit curé de Saint-Sulpice ! Il fut fusillé par les communards. Et j'ai pleuré des jours et des jours l'assassinat du petit curé de Saint-Sulpice.

XVII

Cependant, on arrivait en janvier. L'armée ennemie tenait Paris enserré dans son étreinte chaque jour plus étroite. Les vivres se faisaient rares. Un froid lupal enveloppait la ville ; et les pauvres soldats qui tombaient, parfois légèrement blessés, s'endormaient doucement du sommeil éternel, le cerveau engourdi, le corps mi-gelé.

On ne recevait plus de nouvelles. Cependant, grâce au ministre des États-Unis qui avait voulu rester dans Paris, une lettre parvenait de temps à autre. C'est ainsi que je reçus un petit papier, mince et souple comme un pétale de primevère, me disant : « Nous partons tous pour La Haye. Tout le monde bien. Bon courage. Mille baisers. – Ta mère. » Cette impalpable missive datait de dix-sept jours.

Ainsi, maman, mes sœurs, mon petit garçon, tout le monde était à La Haye depuis ce temps, et mon esprit sans cesse en voyage vers eux s'égarait sur la route qui conduit vers Le Havre, où je les croyais installés et tranquilles chez une cousine de ma grand-mère paternelle. Où étaient-ils ? Chez qui étaient-ils ? J'avais deux tantes à La Haye, mais étaient-elles là ? Je ne pouvais plus diriger ma pensée. Et à partir de ce moment, je ne cessai de souffrir d'une angoisse inquiète et torturante.

Je faisais l'impossible pour avoir du bois. Avant son départ en ballon le 9 octobre, le comte de Kératry m'en avait envoyé une grande provision, mais j'étais sur le point d'en manquer. Aussi, je défendis de toucher à ce qui restait dans les caves, afin de n'être pas prise au dépourvu en cas grave.

Je brûlai tous les petits bancs du théâtre de l'Odéon, toutes les caisses de bois qui servaient à enfermer les accessoires, pas mal de vieux bancs romains, fauteuils et chaises curules enfouis dans les dessous, tout ce qui me tombait sous la main.

Enfin, prenant ma désespérance en pitié, la jolie Mlle Hocquigny me fit envoyer dix mille kilos de bois. Je repris courage.

On parlait beaucoup de viande conservée par un nouveau système, laquelle viande ne perdait ni son sang, ni son pouvoir nutritif. J'envoyai Mme Guérard à la Mairie du quartier de l'Odéon où on délivrait ces denrées ; mais une brute lui répondit que lorsque j'aurais retiré les bondieuseries de mon ambulance, on me donnerait des vivres.

En effet, le maire, M. Hérisson, était venu, avec un fonctionnaire occupant une haute situation, visiter mon ambulance. Le personnage important me pria de retirer les jolies vierges blanches placées sur les cheminées et consoles, et d'enlever le divin crucifié pendu dans chaque pièce où se trouvaient les blessés. Sur mon refus, un peu insolent et très positif, d'agir selon le gré des visiteurs, le célèbre républicain me tourna le dos et donna l'ordre que tout me fût refusé à la Mairie.

Mais j'étais entêtée. Je remuai ciel et terre, et j'obtins, malgré l'ordre du chef, d'être comprise dans la distribution des vivres. Il est vrai de dire que le maire était un homme charmant.

Guérard revint donc après la troisième visite à la Mairie, avec un enfant qui poussait une brouette contenant dix énormes bocaux dans lesquels se trouvait cette viande miraculeuse. Je

reçus le précieux envoi avec une joie infinie, car mes hommes étaient presque privés de viande depuis trois jours, et le bien-aimé pot-au-feu était une ressource bien nécessaire pour les pauvres blessés.

Sur les bocaux, toute une inscription indiquait la manière de procéder pour ouvrir le bocal : « Laisser tremper la viande tant d'heures, etc. »

*** *** ***

Mme Lambquin, Mme Guérard, moi, tout le personnel de l'infirmerie, étaient groupés, anxieux et curieux, autour des récipients de verre.

Je chargeai le chef infirmier d'ouvrir le plus grand, dans lequel on entrevoyait, à travers l'épaisseur du verre, un énorme morceau de bœuf qui plongeait dans une eau épaisse et trouble. La ficelle retenant le gros papier qui cachait le bouchon fut coupée et, au moment où l'infirmier se préparait à introduire le tire-bouchon, une explosion tonitruante se fit entendre et une odeur fétide emplit la pièce. Tout le monde s'enfuit épouvanté.

Je rappelai les effarés et les écœurés et, leur montrant l'inscription, ils purent lire ces mots : « Ne point s'inquiéter de la mauvaise odeur à l'ouverture du bocal. » Courageux et résignés, nous reprîmes notre besogne, le cœur soulevé sans cesse par l'abominable exhalaison.

Je sortis le bœuf et le mis dans un grand plat apporté à cet effet. Cinq minutes après, la viande devenait bleue, puis noire, et tellement insoutenable de puanteur, que je résolus de la jeter. Mais Mme Lambquin, plus avisée, plus raisonnable, me dit : « Non ! Oh ! non, ma chère petite, nous ne sommes pas à une époque où nous pouvons jeter la viande, même pourrie. – Remettons-la dans le bocal, et renvoyez-la à la Mairie. »

Je suivis son très sage conseil, et bien m'en prit : car une ambulance privée qui s'était installée boulevard Médicis, ayant éprouvé la même horreur que nous à l'ouverture des bocaux, jeta le contenu dans la rue. Quelques instants après, la foule, ameutée et ne voulant rien entendre, hurlait des injures contre les « aristos », les « calottins », les « espions », qui jetaient à la rue la bonne viande destinée aux malades, et dont les chiens se régalaient quand le peuple crevait de faim... etc.

On eut grand-peine à empêcher les misérables fous et folles d'envahir l'ambulance. Et une malheureuse infirmière étant sortie, fut frappée, houspillée et, finalement, laissée à moitié morte de coups. Elle ne voulut pas être transportée dans son ambulance ; et le pharmacien me pria de la prendre. Je la gardai quelques jours dans une loge au second étage et, quand elle fut rétablie, elle demanda à rester infirmière chez moi. J'accédai à son désir et la gardai ensuite comme seconde femme de chambre.

Cette jeune fille, qui était douce, blonde et timide, était prédestinée au malheur ; elle fut trouvée morte dans le cimetière du Père-Lachaise après l'échauffourée des communards traqués par les Versaillais. Une balle perdue l'avait frappée à la nuque pendant qu'elle était en prière sur la tombe de sa petite sœur, morte de la variole deux jours avant.

Je l'avais emmenée à Saint-Germain, où j'étais venue m'installer pendant les horreurs de la Commune. Ce n'est qu'après une grande résistance que je lui permis d'aller à Paris. Pauvre petite !

Ne pouvant pas compter sur cette nourriture de viande conservée, je passai un contrat avec un équarrisseur qui me fournit, à un prix assez élevé, de la viande de cheval ; et ce fut, jusqu'à la fin, la seule viande que nous mangeâmes. Bien préparée, bien assaisonnée, elle était fort bonne.

L'espoir avait fui tous les cœurs. On vivait dans l'attente d'on ne sait quoi. Une atmosphère de malheur plombait le ciel. Et ce fut comme un soulagement quand le bombardement commença, le 27 décembre.

Enfin, il arrivait quelque chose de nouveau ! C'était une ère de souffrances nouvelles. C'était du bruit. On mourait d'inconnu depuis deux semaines.

Le 1er janvier 1871, on avait levé les verres à la santé des absents, au repos des morts ; et le toast s'était étranglé dans les gosiers serrés.

Toutes les nuits, nous entendions sous les fenêtres de l'Odéon le lugubre cri appelant : « Ambulance ! Ambulance ! » Et nous descendions au-devant du triste convoi.

Une, deux, parfois trois voitures se succédaient, pleines de pauvres soldats blessés. Ils étaient là, dix, douze, rangés sur la paille, étendus ou assis.

Je déclarais avoir une ou deux places et, levant la lanterne, je regardais dans la voiture ; alors les têtes se tournaient lentement vers le falot. D'aucuns fermaient leurs yeux, trop affaiblis pour supporter même cette fugitive lueur.

Aidée du sergent qui accompagnait la voiture et de notre infirmier, on descendait avec peine un de ces malheureux sur l'étroit brancard qui devait le monter à l'ambulance.

Oh ! la douloureuse angoisse ! Quand, tenant la tête du patient, je m'apercevais qu'elle devenait si lourde... si lourde !... Quand, penchée sur cette tête inerte, je ne sentais plus aucun souffle... Alors, le sergent donnait l'ordre de rétrograder ; et le pauvre mort était remis à sa place dans la voiture, tandis qu'on descendait un nouveau blessé. Les autres moribonds se reculaient un peu pour ne pas profaner le mort.

Ah ! quel était mon chagrin quand le sergent me disait : « Tâchez, je vous en prie, d'en caser encore un ou deux. C'est une pitié que de rouler ainsi ces pauvres bougres, d'ambulance en ambulance ; le Val-de-Grâce est plein. – Soit, je vais en prendre encore deux. »

Et je me demandais avec angoisse comment je ferais pour les coucher ?... Alors, nous donnions nos lits, et les pauvres étaient sauvés.

Car il faut dire que depuis le 1er janvier nous couchions toutes trois, toutes les nuits, à l'ambulance. Nous avions de grandes robes de chambre en molleton gris, un peu semblables aux capotes des soldats. La première éveillée par un appel ou une plainte bondissait de son lit et, s'il en était besoin, réveillait les deux autres.

Une nuit, le 10 janvier, Guérard et moi attendions, assises sur les banquettes du foyer des artistes, le douloureux appel : « Ambulance ! » On s'était battu ferme à Clamart et nous savions qu'il y aurait de nombreux blessés.

Je faisais part à Guérard de ma crainte que les bombes, qui avaient déjà atteint le Muséum, la Sorbonne, la Salpêtrière, le Val-de-Grâce, etc., etc., n'atteignissent enfin l'Odéon. « Oh ! ma petite Sarah, me dit la tendre femme, le drapeau de l'ambulance flotte si haut qu'ils ne peuvent s'y tromper. Il faudrait qu'ils le fissent exprès ; et ce serait abominable. – Mais, ma chère Guérard, pourquoi les veux-tu, ces exécrables ennemis, meilleurs que nous ? N'avons-nous pas agi, à Berlin, comme des sauvages en 1806 ? – Mais à Paris, il y a des monuments admirables... – Eh bien, et Moscou ? n'était-elle pas remplie de chefs-d'œuvre ? Et le Kremlin est un des plus beaux monuments du monde ! Cela ne nous a pas empêchés de livrer au pillage cette admirable ville... Non ! mon pauvre "petit'dame", ne te fais pas illusion : que les armées soient russes, allemandes, françaises ou espagnoles, elles sont des armées ; c'est-à-dire des êtres qui forment un "Tout" impersonnel, un "Tout" féroce et inconscient ! Les Al-

lemands bombarderont tout Paris si la possibilité leur en est offerte. Ma pauvre Guérard, il faut en prendre ton parti... »

J'achevais à peine ma phrase, qu'une terrible détonation éveilla le quartier endormi. Guérard et moi, assises l'une en face de l'autre, nous nous trouvâmes au milieu de la pièce, serrées et effarées. Ma pauvre cuisinière, la figure toute blanche, vint chercher du secours près de moi.

Les coups se succédaient assez fréquents. C'était de notre côté que le bombardement commençait ce soir-là.

J'allai vers les blessés. Ils ne s'étaient guère émus. Un seul, un enfant de quinze ans que nous avions surnommé « Bébé rose », était assis sur son lit. Comme je m'approchai de lui pour le calmer, il me montra sa petite médaille de la Sainte Vierge : « C'est grâce à Elle que je n'ai pas été tué. Si on mettait la Sainte Vierge sur les remparts de Paris, les bombes n'arriveraient pas. » Et il se recoucha, tenant sa petite médaille dans sa main.

Le bombardement continua jusqu'à six heures du matin.

« Ambulance ! Ambulance ! » Nous descendîmes, Guérard et moi. « Tenez, nous dit le sergent, prenez cet homme, il perd tout son sang, il n'arrivera jamais si je continue avec lui. »

Le brancard transporta le blessé ; mais, comme c'était un Allemand, je priai le sous-officier de prendre tous ses papiers pour les porter au Ministère. L'homme prit la place d'un convalescent que j'installai ailleurs. Je lui demandai son nom : « Franz Mayer, premier soldat de la landwehr silésienne » ; puis il s'évanouit, affaibli par la perte de son sang.

Les premiers soins l'ayant fait revenir à lui, je lui demandai s'il désirait quelque chose, mais il ne répondit pas un mot. Je pensai donc que cet homme ne parlait pas le français et, per-

sonne ne parlant l'allemand à l'ambulance, je remis au lendemain le soin de faire venir quelqu'un sachant cette langue.

Je dois dire que le pauvre homme fut mal accueilli par ses camarades de dortoir : un soldat nommé Fortin, âgé de vingt-trois ans, véritable enfant de Paris, loustic, endiablé, drôle et bon enfant, ne cessait d'invectiver le jeune Allemand ; mais celui-ci ne bronchait pas. J'allai plusieurs fois vers Fortin, le priant de se taire ; c'était inutile. Mis en joyeuse humeur par le succès de fou rire qu'il obtenait à chaque boutade nouvelle, il continuait de plus belle, empêchant les autres de dormir, se remuant follement dans son lit, et vociférant une injure quand un mouvement trop brusque avivait sa douleur, car ce malheureux avait le nerf sciatique arraché par une balle, et il souffrait atrocement.

Après mon troisième et infructueux appel au silence, je donnai l'ordre aux deux infirmiers de le transporter dans une chambre, seul. Il me fit mander et me promit d'être sage toute la nuit. Je levai l'ordre donné et il tint parole. Mais le lendemain, je fis transporter Franz Mayer dans une chambre où se trouvait un jeune Breton qui, ayant eu le crâne fracassé par un éclat d'obus, avait besoin du plus grand calme.

Un de mes amis parlant très bien l'allemand vint pour savoir du Silésien ce qu'il pouvait désirer. Le visage du blessé s'illumina en entendant parler sa langue, puis se tournant vers moi :

« Je comprends très bien le français, madame, et si j'ai entendu avec calme les horreurs débitées par votre soldat français, c'est que je sais que vous ne pouvez pas tenir deux jours de plus, et que je comprends son exaspération. – Et pourquoi croyez-vous que nous ne pouvons pas tenir ? – Parce que je sais que vous en êtes réduits à manger des rats. » Le docteur Duchesne venait d'arriver et pansait le blessé, qui avait une horrible plaie en haut de la cuisse. « Eh bien, mon ami, lui dit-il, quand votre fièvre sera tombée, vous mangerez une belle aile de poulet. »

L'Allemand haussa les épaules. « En attendant, buvez ceci, et vous m'en direz des nouvelles. » Et il lui présenta un verre d'eau coupée par l'excellent cognac que m'avait envoyé le préfet. C'est, du reste, la seule tisane qui fut jamais prise par mes soldats.

Le Silésien ne parla plus. Mais il prit l'air fermé et circonspect des gens qui savent et ne veulent pas dire.

Cependant, on continuait à nous bombarder. Le drapeau d'ambulance servait sûrement de cible aux ennemis, car ils tiraient avec une justesse surprenante et rectifiaient leur tir dès qu'une bombe s'écartait un peu des alentours du Luxembourg. Nous reçûmes ainsi plus de douze bombes dans la même nuit. Ces lugubres obus semblaient, quand ils éclataient en l'air, un spectacle de fête. Puis les éclats lumineux retombaient noirs et meurtriers.

Georges Boyer, qui était alors un jeune journaliste, vint me rendre visite à l'ambulance, et je lui racontai les terrifiantes beautés de la nuit. « Oh ! je voudrais bien voir cela ! me dit-il. – Venez ce soir, vers neuf ou dix heures, et vous verrez. »

Nous passâmes plusieurs heures à la petite fenêtre ronde de ma loge, qui s'orientait vers Châtillon. C'était de là que les Allemands tiraient le plus.

Nous écoutions dans le silence de la nuit les bruits sourds venant de là-bas ; puis, une lumière, un formidable coup lointain, et la bombe arrivait sur nous, tombant en avant, en arrière, éclatant à son but ou dans le ciel.

Une fois, nous n'eûmes que le temps de nous reculer vivement – et encore, – le déplacement de l'air nous frappa si violemment que nous fûmes une seconde sous l'impression d'avoir été touchés. L'obus était tombé sous ma loge, accrochant la corniche qu'il entraîna dans sa chute vers la terre, où il éclata faiblement.

Mais quel ne fut pas mon étonnement de voir une nuée d'enfants s'abattre sur les morceaux brûlants, telle une nuée de moineaux sur le crottin frais quand la voiture a passé. Les petits vagabonds se disputaient les débris de l'engin de guerre.

Je me demandais ce qu'ils pouvaient faire de cela. « Oh ! ne cherchez pas, me dit Boyer ; ces petits crève-la-faim veulent les vendre. » Et c'était vrai. L'infirmier envoyé aux renseignements m'amena un enfant d'une dizaine d'années.

« Qu'est-ce que tu veux faire de cela, mon petit ami ? lui dis-je en lui prenant le morceau d'obus encore chaud et encore dangereux par le coupant de ses déchirures. – Je vais le vendre ! – Pourquoi faire ? – Pour acheter un tour à la queue de la distribution de viande ! – Mais tu risques ta vie, mon pauvre petit. Quelquefois les obus se succèdent très vite. Où étais-tu donc quand l'obus est tombé ? – Étendu là sur le rebord du parapet en pierre qui soutient la grille. » Et il montrait le jardin du Luxembourg qui fait face à l'Odéon, du côté de l'entrée des artistes.

Nous achetâmes à cet enfant tous ses petits débris, sans oser lui donner un conseil qui eût semblé sage. Mais pourquoi lui commander la sagesse, à ce petit être qui n'entendait parler que de massacres, d'incendies, de vengeance, de représailles : et tout cela de par l'honneur ! de par la foi ! de par le droit ! Et puis était-il possible de se garer ? Tous ceux qui habitaient le faubourg Saint-Germain étaient exposés à être écrabouillés, car, très heureusement, les ennemis ne purent bombarder Paris que de ce côté ; et encore, pas partout. Non, c'était notre quartier de beaucoup le plus dangereux.

Un jour que le baron Larrey était venu pour voir Franz Mayer très malade, il écrivit une ordonnance qu'un petit aide-infirmier avait ordre de rapporter vite, vite. Comme l'enfant aimait assez à musarder, je me mis à la fenêtre : « Toto ! » Il s'appelait Victor.

Le pharmacien faisait le coin de la place Médicis. Il était six heures du soir. Toto leva la tête et, m'apercevant, se mit à rire et à gambader en courant vers le pharmacien. Il n'avait plus que quatre ou cinq mètres à faire et, comme il se tournait vers ma fenêtre, je battis des mains en lui criant : « Bien ! reviens aussi vite ! »

Hélas ! le pauvre petit ! Avant qu'il eût ouvert la bouche pour répondre, il fut coupé en deux par un obus qui venait de tomber et avait rebondi sans éclater à un mètre de hauteur, venant frapper l'enfant en pleine poitrine.

Je poussai un tel cri que tout le monde accourut. Mais je ne pouvais répondre. Je bousculai tout, descendant l'escalier, faisant signe qu'on me suive, articulant des mots : « brancard... petit... pharmacien... » Ah ! l'horreur ! l'horreur ! Quand nous arrivâmes près de l'enfant, ses pauvres entrailles étaient répandues sur le sol, toute sa poitrine, sa pauvre petite figure rouge et pouponne étaient dépouillées de leur chair, plus d'yeux, plus de nez, plus de bouche, rien, rien, que des cheveux au bout d'une loque sanglante, à un mètre de sa tête. On eût dit que deux pattes de tigre avaient ouvert le ventre et dépiauté avec rage et raffinement le pauvre petit squelette.

Le baron Larrey, le meilleur des hommes, eut une légère pâleur à ce spectacle. Il en voyait bien d'autres, certes ; mais ce pauvre petit était un holocauste bien inutile.

Ah ! l'injustice de la guerre ! l'infamie de la guerre ! Il ne viendra donc pas, le moment rêvé où il n'y aura plus de guerres possibles ! Où un monarque qui voudrait la guerre serait détrôné et emprisonné comme un malfaiteur ? Il ne viendra donc pas le moment où il y aura un cénacle cosmopolite où le sage de chaque pays représentera sa nation et où les droits de l'humanité seront discutés et respectés ?

Tant d'hommes pensent ce que je pense ! Tant de femmes disent comme moi ! Et rien ne se fait. La pusillanimité d'un

Oriental, la mauvaise humeur d'un souverain peuvent mettre encore des centaines de milliers d'hommes face à face ! Et il y a des gens si savants : des chimistes, qui passent leur temps à rêver, à chercher, à trouver des poudres écrabouillant tout, des bombes blessant vingt, trente hommes, des fusils répercutant leurs meurtrières besognes jusqu'à ce que la balle tombe morte elle-même après avoir crevé dix à douze poitrines.

J'ai connu un chercheur de ballons que j'aimais beaucoup, car chercher la direction des ballons, c'était pour moi chercher la réalisation du rêve : voler dans les airs, se rapprocher du ciel, aller sans route devant soi, sans route derrière soi, sans autre plafond que l'éther du ciel, avec sous les pieds l'ouate humide des nuages...

Ah ! que je m'intéressais aux recherches de mon ami ! Mais un jour, illuminé par sa nouvelle trouvaille, il vint à moi : « Ah ! j'ai trouvé quelque chose qui me rend fou de joie ! » Et il se mit à m'expliquer que son ballon pourrait contenir sans danger des matières inflammables, parce que ceci... parce que cela... grâce à ceci... grâce à cela... « Mais pourquoi faire ? lui dis-je, abasourdie par tant de paroles, affolée par tant de mots techniques. – Comment, pourquoi faire ? Mais pour la guerre ! On pourra tirer et jeter des bombes terribles, de mille à douze cents... même à quinze cents mètres ; et impossible de rien recevoir à une pareille distance. Mon ballon, grâce à l'enduit (qui est mon invention) dont les toiles seront revêtues, ne craindra rien pour le feu ! ni pour le gaz ! »

Mais, l'interrompant brusquement : « Je ne veux plus rien savoir, ni de vous, ni de votre invention. Je vous croyais un savant humanitaire, et vous êtes une bête sauvage ! Vous cherchiez la plus belle manifestation du génie humain, de ces fêtes du ciel dont j'étais déjà si amoureuse, vous voulez maintenant les transformer en lâches attaques contre la terre, vous me faites horreur ! Allez-vous-en ! » Et je laissai mon ami avec sa courte

honte et sa cruelle invention. Ses efforts n'ont pas abouti selon son rêve.

Les restes du pauvre gosse furent mis dans une toute petite bière. Et Mme Guérard et moi suivîmes le corbillard des pauvres par une matinée si froide, que le conducteur du char funèbre dut s'arrêter pour prendre un verre de vin chaud, sans quoi le malheureux eût été frappé de congestion.

Nous étions seules, en voiture. L'enfant était élevé par sa grand-mère, laquelle, impotente des deux jambes, tricotait des gilets et des bas de laine. C'est, du reste, en allant faire une commande de tricots et de bas pour mes hommes que j'avais connu la mère Tricottin, comme on la nommait, et son petit-fils, Victor Durieux. Je pris, sur sa demande, l'enfant comme petit commissionnaire ; et la pauvre vieille m'en avait une telle reconnaissance, que je n'osais aller la voir pour lui annoncer la mort du petit.

C'est Mme Guérard qui se rendit rue de Vaugirard, où habitait la vieille. Dès qu'elle la vit entrer, elle comprit à son visage attristé qu'un malheur était arrivé. « Bon Dieu, ma pauvre dame, est-ce que la dame maigriotte (c'était moi) est morte ? » Mme Guérard lui apprit alors, aussi doucement que possible, la douloureuse nouvelle. Mais la vieille retira ses lunettes, regarda la visiteuse, essuya ses lunettes, les remit sur son nez, et se mit à bougonner violemment contre son fils, le père du petit mort, qui avait eu cet enfant avec une gueuse ; et qu'elle l'avait bien prévu, que le malheur s'abattrait sur eux... Et elle continua, non à regretter le pauvre petit, mais à injurier son fils, soldat dans l'armée de la Loire.

Malgré le peu de chagrin de cette grand-mère, je vins chez elle après l'enterrement. « Tout est fini, Madame Durieux. Mais j'ai pris une concession de cinq ans pour le pauvre petiot. » Elle se retourna, comiquement furieuse. « C'est-y pas une folie !

Maintenant qu'il est avec le bon Dieu, y n'a plus besoin de rien ! Aurait bien mieux valu m'acheter un lopin de terre, qui rapporterait quelque chose ! Les morts font pas pousser des légumes ! »

Cette boutade était si terriblement logique que, malgré son odieuse brutalité, je me rendis au désir de la mère Tricottin et lui fis le même cadeau qu'à l'enfant. Chacun aurait son lopin de terre : le petit, qui, lui, avait droit à la vie, pour y dormir son éternel sommeil ; la vieille, pour y disputer son reste de vie à la mort qui la guettait.

Je revins à l'ambulance, triste et énervée. Une joie cependant m'y attendait : un ami tenait à la main un tout petit, tout petit papier de soie. Il y avait ces deux lignes écrites de la main de ma mère : « Nous sommes tous très bien portants à Hombourg. »

Je bondis de fureur. À Hombourg ! Toute ma famille était à Hombourg ! Installée tranquillement chez l'ennemi ! Je me creusai la tête pour deviner par quelle extraordinaire combinaison ma mère s'était rendue à Hombourg. Je savais que ma jolie tante Rosine avait une amie chez laquelle elle descendait chaque année ; car elle se rendait tous les ans pendant deux mois à Hombourg, deux mois à Baden-Baden, et un mois à Spa : ma tante étant l'être le plus joueur que le bon Dieu ait créé. Enfin ! ceux-là qui m'étaient si chers étaient bien portants ! C'était le principal. Mais j'en voulais à ma mère de s'être rendue à Hombourg.

Je remerciai mille fois l'ami porteur du petit papier envoyé par le ministre américain qui se dédoublait pour donner aide et consolation aux Parisiens. Puis, je lui remis un mot pour ma mère dans le cas où il serait possible de le faire parvenir.

On continuait à bombarder Paris. Une nuit, les frères de l'école chrétienne vinrent réclamer des bras et des voitures pour ramasser les morts sur le plateau de Châtillon. Je donnai mes deux voitures et je voulus aller avec eux sur le champ de bataille.

Ah ! l'horrible et dantesque souvenir ! La nuit était glaciale. Nous avancions avec peine. Enfin, des torches et des falots nous indiquèrent que c'était là. Je descendis avec l'infirmier et son aide. Je portais une lanterne. Il fallait s'avancer lentement, car on heurtait à chaque pas des mourants ou des morts. Nous passions en murmurant : « Ambulance ! ambulance ! » Alors, une plainte dirigeait nos pas.

Ah ! le premier que je trouvai ainsi ! Il était à moitié couché, le corps appuyé contre un monceau de morts. Je levai ma lanterne près de son visage. Il avait l'oreille et la moitié de la mâchoire emportées. De gros caillots de sang coagulé par le froid pendaient le long de sa mâchoire inférieure. Son regard était fou. Je ramassai un brin de paille et, le trempant dans la gourde, j'aspirai quelques gouttes d'eau-de-vie que j'insufflai entre les dents du pauvre enfant. Je renouvelai ce manège trois ou quatre fois. Il reprit un peu de vie, et nous le transportâmes dans une des voitures. Ainsi fut fait pour les autres. Quelques-uns buvaient à même la gourde, ce qui abrégeait la besogne.

Un de ces malheureux était effroyable à voir : un éclat d'obus l'avait absolument déshabillé de tout le haut du corps ; seuls les deux bras avaient conservé les manches déchiquetées à la naissance de l'épaule. Aucune trace de blessure. Son pauvre torse nu était marbré de grosses taches noires, et le sang coulait lentement des commissures de la bouche. Je m'approchai, car il me semblait respirer. Je lui fis prendre quelques gouttes du cordial vivifiant. Il entrouvrit les yeux et dit : « Merci. » Nous le transportâmes dans la voiture, où le pauvre mourut dans un spasme hémorragique qui couvrit tous les autres blessés d'un abondant flot de sang noir. Le jour venait peu à peu, un jour

ouaté et sournois. Les falots s'éteignaient et nous nous distinguions tous les uns les autres. Une centaine de personnes étaient là : petites sœurs de charité, infirmiers militaires et civils, les frères des écoles chrétiennes, d'autres prêtres, et quelques dames qui, comme moi, mettaient toutes leurs forces, tout leur cœur, au service des blessés. Le spectacle était plus lugubre encore à la lueur du jour, car tout ce que la nuit gardait dans ses ombres apparaissait alors sous le jour blafard et tardif de ce matin de janvier.

Il y avait tant de blessés qu'on ne put les transporter tous, et je sanglotais de mon impuissance. Cependant, d'autres voitures arrivaient ; mais il y en avait tant et tant !... Beaucoup d'entre eux, légèrement blessés, étaient morts de froid.

En rentrant à l'ambulance, je trouvai à la porte un de mes amis, officier de marine, qui m'amenait un marin blessé au fort d'Ivry. Il avait reçu une balle sous l'œil droit. Il fut inscrit sous le nom de Désiré Bloas, contremaître, âgé de vingt-sept ans. C'était un magnifique gaillard au regard franc, à la parole brève.

Quand il fut installé dans son lit, le docteur Duchesne fit chercher un barbier pour le raser, ayant eu ses larges et épais favoris fourragés par la balle, qui s'était logée dans la glande salivaire, entraînant avec elle poils et chairs dans la blessure. Le chirurgien dirigea ses pinces dans la plaie pour en extraire les morceaux de chair qui bouchaient l'orifice ; et il fallut ensuite des pinces excessivement fines pour arracher tous les poils qui s'étaient entremêlés dans cet inextricable hachis. Quand le barbier passa doucement le rasoir autour de la plaie, le malheureux devint livide, et un juron s'échappa de ses lèvres ; mais il tourna son regard vers moi : « Pardon, mademoiselle. » J'étais très jeune, mais je paraissais encore plus jeune que mon âge, j'avais l'air d'une toute jeune fille.

Je tenais dans ma main la main du pauvre marin, et je le réconfortais par mille paroles douces qui montent du cœur des femmes jusqu'à leurs lèvres, quand elles ont à consoler une dou-

leur morale ou physique. « Ah ! mademoiselle !... me dit le pauvre Bloas quand son pansement fut fini, mademoiselle, vous m'avez donné du courage. »

Quand l'apaisement fut venu, je lui demandai s'il voulait manger quelque chose. « Oui, me dit-il. – Eh bien, mon gars, s'écria Mme Lambquin, voulez-vous de la soupe, du fromage, ou des confitures ? » Et le solide et puissant gaillard dit en souriant : « Oui, des confitures. »

Désiré Bloas me parlait souvent de sa mère, qui habitait tout près de Brest. Il avait pour cette mère une véritable adoration, mais il semblait avoir une effroyable rancœur contre son père ; car, un jour que je lui demandai si son père vivait encore, il leva ses yeux hardis et les fixa avec un incroyable défi de mépris douloureux sur un être pour lui seul visible. Hélas ! le brave enfant devait finir cruellement ; je dirai comment plus tard.

Les souffrances du siège commençaient à mordre sur le moral des Parisiens. On venait de rationner le pain : trois cents grammes pour les adultes, cent cinquante grammes pour les enfants.

Une fureur sourde s'empara du peuple à cette nouvelle. Les femmes restaient les plus courageuses ; mais les hommes s'irritaient. Les querelles s'envenimaient ; les uns voulaient la guerre à outrance, les autres, la paix.

Un jour que j'entrai dans la chambre de Franz Mayer pour lui porter son repas, il se mit dans une fureur comique, jetant son poulet par terre et disant qu'il ne voulait plus manger rien, rien, parce qu'on l'avait trompé en lui disant que les Parisiens n'en avaient pas pour deux jours avant de se rendre : et il y avait dix-sept jours qu'il était à l'ambulance, et on lui donnait du poulet.

Ce qu'il ne savait pas, le pauvre, c'est que j'avais acheté au début du siège une quarantaine de poulets et six oies, que j'élevais dans mon cabinet de toilette, rue de Rome. Oh ! il était joli, mon cabinet de toilette !... Mais je laissai croire à Franz que tout Paris était plein de poulets, de canards, d'oies, et autres bipèdes domestiques.

Cependant le bombardement continuait. Et je dus transporter une nuit tous mes malades dans les caves de l'Odéon ; car, au moment où Mme Guérard aidait un blessé à se remettre au lit, il tomba un obus sur le lit même, entre elle et l'officier. Je frissonne encore en pensant que trois minutes plus tard le malheureux homme, étant étendu dans son lit, eût été tué, quoique l'obus n'ait pas éclaté.

Nous ne pûmes rester longtemps dans les caves. L'eau gagnait ; et les rats nous tourmentaient. Je décidai donc le déménagement de l'ambulance, et fis transporter les plus malades au Val-de-Grâce. Je gardai une vingtaine d'hommes en voie de convalescence. Je louai, pour les installer, un immense appartement vacant, rue Taitbout, 58. Et c'est là que j'attendis l'armistice. J'étais anxieuse, à mourir. Aucune nouvelle des miens depuis un si long temps. Je ne dormais plus. J'étais devenue l'ombre de moi-même.

Jules Favre fut chargé des négociations avec Bismarck. Ah ! ces deux jours de préliminaires furent les plus énervants pour les assiégés. On apportait des fausses nouvelles : des exigences folles, exorbitantes des Allemands, qui ne furent pas tendres aux vaincus. Il y eut un instant de stupeur quand on apprit qu'il fallait payer deux cents millions, là, tout de suite ; et les finances étaient en un si triste état, qu'on frémissait à l'idée de ne pouvoir réunir ces deux cents millions.

Le baron Alphonse de Rothschild, enfermé dans Paris avec sa femme et ses frères, engagea sa signature pour les deux cents

millions. Ce beau geste a été vite oublié. Il en est même qui le nient. Ah ! l'ingratitude des foules est humiliante pour l'humanité civilisée ; car l'ingratitude est le mal des peuples blancs, disait un Peau-Rouge, et il avait raison.

Quand nous apprîmes dans Paris que l'armistice était signé pour vingt jours, une épouvantable tristesse s'empara de tous les êtres, même de ceux qui désiraient le plus vivement la paix.

Chaque Parisien sentit sur sa joue la main du vainqueur. C'était le stigmate, le soufflet donné par l'abominable traité de paix. – Ah ! ce trente et un janvier 1871, je me souviens : anémiée par les privations, minée par le chagrin, torturée d'inquiétude pour les miens, je me dirigeais avec Mme Guérard et deux amis vers le parc Monceau. Tout à coup, un de mes amis, M. de Plancy, devint pâle comme un mort. Je suivis son regard : un soldat passait. Il était sans armes. Puis deux autres. Ils étaient sans armes. Et ils étaient si pâles, ces pauvres soldats désarmés, ces humbles héros ; il y avait une telle douleur dans le découragement de leur démarche, il y avait dans leur regard adressé aux femmes, un « Ce n'est pas notre faute... » si pitoyable, si attendrissant, que j'éclatai en sanglots, et voulus de suite rentrer chez moi. Je ne voulais plus rencontrer les soldats français désarmés. Je résolus de partir le plus vite possible à la recherche de ma famille.

J'obtins que Paul de Rémusat me fît recevoir de M. Thiers, auquel je demandai un sauf-conduit. Mais je ne pouvais partir seule. Je sentais bien que le voyage que j'allais entreprendre était très dangereux. M. Thiers et Paul de Rémusat m'avaient prévenue ; et je prévoyais une promiscuité incessante avec mon compagnon de route.

Je renonçai donc à emmener mon domestique et résolus de prendre une amie avec moi. Je courus tout naturellement chez Guérard ; mais son mari, si doux, se refusa formellement à ce

qu'elle partît. Il trouvait ce voyage fou et dangereux. Fou, il l'était en effet. Dangereux, il le fut.

Je n'insistai pas. Je fis venir la jeune institutrice de mon fils, Mlle Soubise. Je lui demandai si elle voulait venir avec moi. Je ne lui cachai aucun des dangers du voyage. Elle sauta de joie et se tint prête à partir dans les douze heures.

Cette jeune fille est aujourd'hui la femme du commandant Monfils-Chesneau. Et, – comme la vie est pleine d'imprévu ! – elle se trouve être l'institutrice des deux filles de mon fils, son ancien élève.

Mlle Soubise était alors une toute jeune fille ressemblant à une Créole, avec de très beaux yeux noirs, doux et timides, et une voix d'enfant. Mais les aventures, les romans, les rêves, habitaient son jeune cerveau. À nous voir toutes deux, on nous aurait prises pour deux gamines, car, quoique plus âgée que la jeune fille, ma minceur et mon visage me donnaient l'aspect plus jeune qu'elle.

C'eût été folie d'emporter une malle avec nous. Je pris un sac pour nous deux. Il n'y avait dedans que du linge de rechange et des bas. J'avais pris mon revolver et en offris un à Mlle Soubise, mais elle le refusa avec horreur ; et elle me montra une énorme paire de ciseaux dans un énorme étui. « Mais qu'est-ce que vous voulez faire de ça ? – Je me tuerai, me répondit-elle tout doucement. Je me tuerai si on nous attaque. »

Je fus surprise de la divergence de nos caractères : Moi, je prenais un revolver, décidée à tuer pour me défendre ; elle, était décidée à se tuer, pour se défendre.

XVIII

Le 4 février, nous partîmes enfin pour ce voyage, qui devait durer trois jours et en dura onze. À la première porte où je me présentai pour quitter Paris, je fus renvoyée brutalement.

Les permis de sortie étaient soumis au visa des avant-postes allemands. J'allai à une autre porte ; mais ce ne fut qu'à la poterne des Poissonniers que je pus faire viser mon passe-port-sauf-conduit.

On nous conduisit dans un petit hangar, transformé en bureau. Un général prussien était assis. Il me toisa : « C'est vous Sarah Bernhardt ?... – Oui. – Cette demoiselle vous accompagne ?... – Oui. – Vous pensez traverser facilement ? – Je l'espère. – Eh bien, vous vous trompez. Vous feriez mieux de rentrer dans Paris. – Non, je veux partir. Je verrai bien ce qui m'arrivera ; mais je veux partir. »

Il haussa les épaules, appela un officier, lui dit je ne sais quoi en allemand et sortit, nous laissant seules sans nos passeports.

Nous étions là depuis un quart d'heure peut-être, quand une voix connue frappa mon oreille : c'était un de mes amis, René Griffon, qui, ayant appris mon départ, avait voulu me rejoindre pour me dissuader. Mais sa peine fut perdue : je voulais partir.

Le général revint quelque temps après. Griffon s'inquiéta de ce qui pouvait nous arriver. « Tout ! lui répondit l'officier, – et pire que tout ! » Griffon parlait l'allemand, et eut avec cet officier un colloque à notre sujet ; ce qui m'agaçait un peu, car, ne comprenant pas, je me figurais qu'il excitait le général à nous empêcher de partir. Mais je résistai aux prières et aux supplications, même aux menaces.

Quelques instants après, une voiture très bien attelée s'arrêta à la porte du hangar. « Voilà ! me dit brutalement l'officier allemand. Je vais vous faire conduire à Gonesse, où vous trouverez le train d'approvisionnement qui part dans une heure. Je vous recommande au chef de gare, le commandant X... – Après, que Dieu vous garde ! »

Je montai dans la voiture du général et dis au revoir à mon pauvre ami désespéré.

Nous arrivâmes à Gonesse et descendîmes devant la gare, où se trouvait un petit groupe de personnes causant à voix basse. Le cocher me fit le salut militaire et, refusant ce que je voulais lui donner, partit à fond de train.

Je m'avançai vers le groupe, me demandant à qui j'allais m'adresser, lorsqu'une voix amie m'interpella : « Comment, vous, ici ! Où allez-vous ? » C'était Villaret, le ténor en vogue de l'Opéra, qui allait, je crois, rejoindre sa jeune femme, dont il n'avait aucune nouvelle depuis cinq mois.

Il me présenta un de ses amis, voyageant avec lui, dont je ne me rappelle pas le nom ; puis le fils du général Pélissier et un très vieil homme si pâle, si triste, si défait, qu'il me fit pitié. Il se nommait M. Gerson et allait en Belgique pour conduire son petit-fils chez sa marraine ; ses deux fils avaient été tués pendant cette douloureuse guerre. L'un d'eux était marié, et sa femme

était morte de désespoir. Il conduisait l'orphelin chez sa marraine et souhaitait mourir le plus vite possible après.

Ah ! le pauvre ! Il n'avait que cinquante-neuf ans, et le désespoir l'avait si cruellement ravagé que je lui en donnais soixante-dix.

En plus de ces cinq personnes, il y avait un insupportable bavard : Théodore Joussian, placeur en vins. Oh ! il se présenta tout seul : « Bonjour, madame ! Quelle bonne fortune est la nôtre ! Vous allez voyager avec nous ! Ah ! il sera dur, le voyage ! Où allez-vous ? Deux femmes seules, c'est pas prudent, d'autant plus que les routes sont pleines de francs-tireurs allemands et français, maraudeurs et voleurs. Ah ! j'en ai démoli de ces francs-tireurs allemands ! Mais, chut !... parlons bas... Les madrés ont l'oreille fine. » Et montrant les chefs allemands qui marchaient de long en large : « Ah ! les mâtins ! Si j'avais mon costume et mon fusil... ils ne marcheraient pas si crânement devant Théodore Joussian. J'ai chez moi six casques... »

Cet homme m'énervait. Je lui tournai le dos et cherchai des yeux quel pouvait être le chef de gare.

Un grand jeune homme allemand, le bras en écharpe et traînant cruellement la jambe, s'avança vers moi. Il me tendit un mot ouvert. C'était le mot de recommandation que lui avait remis le cocher du général.

Il m'offrit son bras valide. Je refusai de le prendre. Il s'inclina. Et je le suivis en silence accompagnée par Mlle Soubise.

Arrivées dans son bureau, il nous fit asseoir à une petite table sur laquelle étaient préparés deux couverts. Il était trois heures de l'après-midi. Nous n'avions rien pris. Pas une goutte d'eau depuis la veille au soir. Je fus sensible à cette bonne pensée et nous fîmes honneur au repas très simple, mais très réconfortant, du jeune officier.

Pendant que nous déjeunions, je le regardais à la dérobée : il était très jeune, et son visage portait les traces de souffrances récentes. Et je me prenais d'une pitoyable tendresse pour le malheureux éclopé de la jambe pour toute sa vie. Et ma haine contre la guerre s'augmentait encore.

Tout à coup, il me dit en assez mauvais français : « Je crois que je peux vous donner des nouvelles d'un de vos amis. – Son nom ? – Emmanuel Bocher. – Ah ! oui, certes, c'est un bon ami... Comment va-t-il ? – Il est toujours prisonnier, mais il va très bien. – Mais je croyais qu'il avait été relâché ? – Quelques-uns de ceux pris avec lui, parce qu'ils ont donné leur parole de ne plus porter les armes contre nous ; mais, lui, a refusé de donner sa parole. – Ah ! le brave soldat ! m'écriai-je malgré moi. » Le jeune Allemand leva sur moi son regard clair et triste : « Oui, dit-il simplement, brave soldat. »

Notre déjeuner terminé, je me levai pour rejoindre les autres voyageurs, mais il me dit que le wagon commandé pour nous emmener ne serait là que dans deux heures. « Et veuillez vous reposer, Mesdames, je reviendrai vous prendre à l'heure voulue. »

Il sortit et je ne tardai pas à m'endormir profondément. J'étais morte de fatigue. Mlle Soubise me toucha l'épaule pour me réveiller, on allait partir.

Le jeune officier marcha près de moi pour me conduire.

Je restai un peu interdite devant le wagon dans lequel on me pria de monter. Ce wagon était à ciel ouvert et rempli de charbon. L'officier fit mettre plusieurs sacs vides les uns sur les autres, pour rendre mon siège plus doux. Il envoya chercher sa capote d'officier, me priant de la lui renvoyer, mais je refusai énergiquement ce déguisement odieux. Il faisait un froid mortel.

Mais je préférais mourir de froid plutôt que de m'affubler de cette capote ennemie.

Un coup de sifflet. Un salut du chef blessé ; et le train de marchandises s'ébranla. Il y avait des soldats prussiens dans les wagons.

Autant les officiers allemands étaient polis et courtois, autant les sous-ordres, les employés et les soldats étaient brutes et grossiers.

Le train s'arrêtait sans raisons plausibles, repartait pour s'arrêter encore et stopper pendant une heure par une nuit glaciale.

Arrivés à Creil, le chauffeur, le mécanicien, les soldats, tout le monde descendit. Je suivis du regard tous ces gens sifflant, braillant, crachant, et s'esclaffant en nous montrant du doigt. N'étaient-ils pas les vainqueurs ?... Et nous les vaincus ?...

À Creil, nous restâmes plus de deux heures en panne. Nous entendions des lointains accords de musique foraine, et des hurrahs ! poussés par les Allemands égayés.

Tout ce tintamarre sortait d'une maison blanche située à cinq cents mètres de nous. Nous pouvions distinguer les silhouettes d'êtres entrelacés qui valsaient et tournoyaient dans une vertigineuse bacchanale. Je m'énervais outre mesure, car cela menaçait de durer jusqu'au jour.

Je descendis avec Villaret, pour, tout au moins, nous dégourdir les membres. Je l'entraînai vers la maison blanche ; puis, ne voulant pas lui faire part de mon idée, je le priai de m'attendre. Mais, très heureusement pour moi, je n'eus pas le temps de franchir le seuil de cet ignoble bouge : un officier fumant une cigarette sortait d'une petite porte. Il m'adressa la parole en allemand. « Française », lui répondis-je. Alors il

s'approcha et me demanda en français (ils parlaient tous français) ce que je venais faire là.

J'avais les nerfs tendus, et lui racontai fiévreusement notre lamentable odyssée depuis notre départ de Gonesse, et enfin notre attente depuis deux heures dans un wagon glacé, pendant que chauffeurs, mécaniciens et conducteurs dansaient là, dans cette maison.

« Mais je ne savais pas qu'il y eût des voyageurs dans un de ces wagons ; et c'est moi qui ai permis à ces hommes de danser et de boire. Le chef de train m'a dit qu'il conduisait des bestiaux et des marchandises et n'avait besoin d'arriver qu'à huit heures demain matin ; je l'ai cru. – Eh bien, monsieur, les seuls bestiaux se trouvant dans le train, ce sont huit Français ; et je vous serais très obligée si vous pouviez donner l'ordre qu'on nous fasse continuer notre voyage. – Soyez tranquille, Madame. Voulez-vous entrer chez moi pour vous reposer ? Je suis en inspection par ici, et j'habite pour quelques jours cette auberge. Voulez-vous prendre une tasse de thé, ce qui vous réchauffera ? »

Je lui dis que j'avais un compagnon qui attendait sur la route, et une amie qui m'attendait dans le wagon. « Qu'à cela ne tienne, allons les chercher ! » dit-il.

Et quelques instants après, nous trouvions ce pauvre Villaret assis sur une borne kilométrique. Il avait la tête sur ses genoux et dormait. Je le priai d'aller chercher Mlle Soubise. « Et, ajouta l'officier, si vos autres compagnons veulent venir prendre une tasse de thé, ils seront les bienvenus. »

Je retournai avec lui et rentrai, par la même petite porte d'où je l'avais vu sortir, dans une assez grande chambre de plain-pied sur la prairie. Des nattes par terre, un lit très bas, une énorme table sur laquelle se trouvaient deux grandes cartes de la France (il y en avait une, grêlée d'épingles et de petits drapeaux !), un portrait de l'empereur Guillaume cartonné et tenu par quatre épingles : tout cela appartenait à l'officier. Et sur la

cheminée, sous un énorme globe, une couronne de mariée, une médaille militaire et une natte de cheveux blancs ; de chaque côté du globe, une potiche en porcelaine avec une branche de buis dedans : tout ceci, avec la table et le lit, appartenait à l'aubergiste, qui avait cédé sa chambre à l'officier. Cinq chaises de paille autour de la table, un fauteuil en velours et, contre le mur, un banc de bois couvert de livres. Le sabre et le ceinturon posés sur la table, et deux pistolets d'arçon.

Je philosophais, à part moi, sur tous ces objets hétéroclites, quand arrivèrent Mlle Soubise, Villaret, le jeune Gerson, et cet insupportable Théodore Joussian. (Qu'il me pardonne s'il vit encore, le pauvre monsieur, mais vraiment son souvenir m'est crispant.)

L'officier nous fit servir du thé bouillant ; et ce nous fut un vrai régal, car nous étions épuisés de faim et de froid.

Théodore Joussian avait entrevu par la porte, un instant ouverte pour laisser passer le thé, toute la mêlée des filles, soldats et autres : « Ah ! mes enfants ! s'écria-t-il en pouffant de rire, nous sommes chez Sa Majesté Guillaume, il y a réception, et c'est d'un chic... je ne vous dis que ça ! »

Et il fit claquer sa langue à deux reprises. Villaret lui fit remarquer que nous étions les hôtes d'un Allemand, et qu'il était préférable de se taire. « Suffit, suffit », répliqua-t-il en allumant une cigarette.

Un tapage effroyable de jurons, de cris, remplaça l'assourdissant bruit de l'orchestre ; et l'incorrigible Méridional entrouvrit la porte.

Je pus voir l'officier qui donnait des ordres à deux sous-officiers, lesquels séparaient les groupes, empoignaient chauffeur, mécanicien et hommes du train d'une manière si rude que j'en eus pitié. Un coup de pied dans les reins, un coup de plat de sabre sur les épaules, une bourrade qui renversa le conducteur

du train (du reste, la plus vilaine brute que j'aie jamais vue). Tout ce monde se trouva dégrisé en quelques instants et reprit le chemin qui conduisait à notre wagon, l'oreille basse et la mine menaçante.

Nous les suivions, mais je n'étais pas trop rassurée sur ce qui nous arriverait en route, avec ces mauvais drôles.

L'officier avait sans doute la même pensée, car il donna l'ordre à un sous-officier de nous accompagner jusqu'à Amiens. Ce sous-officier monta dans notre wagon et nous partîmes de nouveau.

Nous arrivâmes à Amiens à six heures du matin. Le jour ne parvenait pas encore à déchirer les nuages de la nuit. Il tombait une petite pluie fine et durcie par le froid. Pas une voiture. Pas un porteur. Je voulus me rendre à l'*Hôtel du Cheval-Blanc,* mais un homme qui se trouvait là me dit : « Inutile, ma petite demoiselle, pas un coin, même pour y placer une tringle comme vous. Allez là-bas, dans la maison qu'a un balcon, y logent du monde. » Et il me tourna le dos.

Villaret s'était esquivé sans mot dire. Le vieux M. Gerson et son petit-fils s'étaient enfouis en silence dans une tapissière de campagne hermétiquement fermée. C'était une grosse matrone rougeaude, trapue, qui les attendait. Le cocher qui conduisait avait cependant l'allure de bonne maison.

Le fils du général Pélissier, qui n'avait pas desserré les dents depuis Gonesse, avait disparu, telle une muscade entre les doigts d'un prestidigitateur. Théodore Joussian s'offrit galamment à nous conduire ; et j'étais si lasse, que j'acceptai. Il prit notre valise et se mit à marcher un train d'enfer. Nous avions peine à le suivre. Il soufflait tellement en marchant qu'il ne pouvait parler, ce qui me fit un grand repos...

Enfin, nous voilà arrivés. Nous entrons. Et quel n'est pas mon effroi de voir le vestibule de l'hôtel transformé en dortoir.

À peine pouvions-nous marcher entre les matelas étendus par terre. Et les grognements des dormeurs n'avaient rien d'engageant.

Une fois dans le bureau, une jeune fille en deuil nous répondit qu'il n'y avait pas une chambre de libre. Je m'effondrai sur une chaise, et Mlle Soubise s'appuya contre le mur, les bras ballants et découragée.

Alors l'odieux Joussian hurla qu'on ne pouvait laisser ainsi deux si jeunes femmes sur le pavé, la nuit. Il s'approcha de l'hôtelière et lui murmura je ne sais quoi sur moi, mais j'entendis très bien mon nom. Alors, la femme en deuil leva son regard mouillé : « Mon frère était poète. Il a écrit sur vous un bien joli sonnet, car il vous a vue jouer *Le Passant* plus de dix fois ; et moi aussi, il m'a menée vous voir, et j'ai pris un bien grand plaisir ce soir-là. Mais c'est fini. » Et ses deux bras levés vers sa tête, elle sanglota, en essayant d'étouffer ses cris : « C'est fini ! Il est mort ! Ils l'ont tué ! C'est fini ! C'est fini ! »

Je me levai, secouée jusqu'au fond de mon être par cette horrible douleur. Je pris la jeune fille dans mes bras et je l'embrassai en pleurant. Je lui murmurai tout bas les paroles qui calment, les espoirs qui consolent.

Bercée par mes mots, émue par ma fraternité, elle essuya ses yeux, me prit la main, m'entraînant doucement ; Soubise nous suivit. Je fis un signe autoritaire à Joussian, lui enjoignant de rester là. Et nous montâmes en silence les deux étages de l'hôtel.

Au bout d'un couloir étroit, la jeune fille ouvrit une porte. Elle nous fit pénétrer dans une assez vaste chambre empestée par l'odeur de la pipe. Une petite veilleuse sur une table de nuit éclairait seule cette grande pièce. La respiration sifflante d'une poitrine humaine troublait le silence. Je regardai dans le lit. Et, à la lueur timide de la veilleuse, je vis un homme presque assis, le buste reposant sur un monceau d'oreillers. C'était un homme

vieilli plutôt que vieux, la barbe et les cheveux étaient blancs, le visage portait les traces de la douleur : deux grandes ravines s'étaient creusées, de la naissance des yeux aux commissures des lèvres. Que de larmes avaient dû couler sur ce pauvre visage émacié.

La jeune fille s'approcha doucement du lit, en nous faisant signe de pénétrer tout à fait dans la chambre, puis ferma la porte. Ce fut sur la pointe des pieds, les bras tendus, en balanciers, que nous pénétrâmes jusqu'au fond de la pièce.

Je m'assis avec précaution sur un grand canapé Empire. Soubise prit place près de moi.

L'homme couché entrouvrit les yeux : « Qu'y a-t-il, ma fille ? – Rien, père, rien de grave. Je voulais seulement te prévenir pour que tu ne sois pas étonné à ton réveil. Je viens de donner l'hospitalité dans ta chambre à deux dames qui sont là. » Il tourna la tête, l'air maussade, et essaya de nous entrevoir dans la pénombre.

« La blonde, continua la jeune fille, c'est Sarah Bernhardt, tu sais, celle que Lucien aimait tant ? » L'homme se souleva, et mettant la main sur ses yeux, il plongea dans la chambre.

Je m'approchai de lui. Il me regarda silencieux, puis il fit un geste ; la jeune fille lui apporta une enveloppe qu'elle retira d'un petit bureau. Les mains du malheureux père tremblaient. Il tira de l'enveloppe, très lentement, trois feuilles de papier, plus une photographie. Son regard se fixa sur moi, puis sur le portrait : « Oui, oui, c'est bien vous, c'est bien vous... » murmura-t-il. J'avais reconnu ma photographie, dans *Le Passant*, respirant une rose.

« Voyez-vous, me dit le pauvre homme les yeux voilés de larmes, vous étiez son idole, à cet enfant. Voilà les vers qu'il vous a faits. » Et il me lut, de sa voix attendrie, avec un léger accent picard, un bien joli sonnet qu'il refusa de me donner.

Puis, il déplia un second papier sur lequel étaient griffonnés des vers à Sarah Bernhardt. Le troisième était une espèce de chant triomphal qui célébrait toutes nos victoires remportées sur l'ennemi. « Le pauvre espérait encore quand il est mort, dit le père. Et cependant, il est mort il y a cinq semaines seulement ; il a reçu trois balles dans la tête : la première lui a fracassé la mâchoire, mais il n'est pas tombé et il a continué à tirer contre les gredins comme un possédé. La seconde balle lui a enlevé l'oreille. La troisième l'a frappé dans l'œil droit ; il est tombé pour ne plus jamais se relever. Son camarade nous a conté tout cela. Il avait vingt-deux ans. Et voilà. Tout est fini. »

Et la tête du malheureux homme se renversa en arrière sur le monceau d'oreillers. Ses deux mains inertes avaient lâché les papiers. De grosses larmes coulaient tout le long de ses joues pâles dans le sillon creusé par la douleur. Une plainte étouffée sortait de ses lèvres. La jeune fille était tombée à genoux, la tête dans les couvertures pour amortir le bruit de ses sanglots.

Soubise et moi étions bouleversées. Ah ! ces sanglots étouffés, ces plaintes amorties me bourdonnaient dans les oreilles. Je sentis tout s'effondrer. Mes mains se tendirent dans le vide. Je fermai les yeux.

Bientôt ce fut un grondement lointain qui grandissait, avançait, puis des hurlements de douleur, des os qui s'entrechoquaient, des pieds de chevaux qui faisaient gicler des cervelles humaines avec un bruit flasque et sourd ; puis des hommes bardés de fer passaient, tel un tourbillon destructeur, criant : « Vive la guerre ! » Et les femmes à genoux, les bras tendus, criaient : « La guerre est une infamie ! Au nom de nos flancs qui vous ont portés, de nos mamelles qui vous ont nourris, au nom de nos douleurs dans l'enfantement, au nom de nos angoisses au-dessus de vos berceaux, arrêtez-vous ! »

Mais le tourbillon sauvage passait, écrasant les femmes. Je tendis les bras dans un effort suprême qui m'éveilla subitement. J'étais couchée dans le lit de la jeune fille ; Mlle Soubise, près de

moi, me tenait par la main. Un inconnu, que j'entendis de suite appeler docteur, me renversa doucement sur la couchette.

J'eus quelque peine à réunir mes idées. « Depuis quand suis-je là ? – Depuis cette nuit, dit la douce voix de Soubise ; vous avez perdu connaissance et le docteur nous a dit que vous aviez un accès de fièvre chaude ; ah ! j'ai eu bien peur. »

Je tournai ma tête vers le docteur : « Oui, chère Madame, il faut être bien sage encore pendant quarante-huit heures ; et après, vous pourrez repartir. Mais voilà bien des secousses pour une santé si délicate. Il faut prendre garde, il faut prendre garde ! » Je pris la potion qu'il me présentait, m'excusai près du propriétaire de la maison, qui venait d'entrer, et je tournai la tête du côté du mur. J'avais tant et tant besoin de repos.

Deux jours après, je quittai mes hôtes si tristes et si sympathiques ; mes compagnons de voyage avaient tous disparu.

Je descendis, rencontrant à chaque instant un Prussien dans l'escalier, car le malheureux avait été envahi d'assaut et d'autorité par l'armée allemande ; et il dévisageait chaque soldat, chaque officier, pour tâcher de savoir si ce n'était pas celui-là qui avait tué son pauvre petit. – Ceci est une idée à moi, il ne me l'a pas dit. Il me semble que telle était sa pensée. Il me semble que tel était le vouloir de son regard.

Dans la voiture où je fus installée pour aller à la gare, l'aimable homme avait déposé un petit panier de victuailles ; et il me remit la copie du sonnet et un décalque de la photographie de son garçon.

Je quittai les deux endoloris, avec une profonde émotion. J'embrassai la jeune fille. Soubise et moi n'avons pas échangé une parole pendant le trajet qui conduisait au chemin de fer. Chacune de nous pourtant avait la même angoissante pensée.

À la gare, là encore, les Allemands étaient les maîtres. Je demandai un compartiment de première pour nous seules, ou un coupé ; ce qu'on voudrait, pourvu que nous soyons seules.

Je ne parvenais pas à me faire comprendre.

J'avisai alors un homme qui graissait les roues des wagons ; il me semblait être français. Je ne me trompais pas. C'était un vieil homme, gardé moitié par charité, moitié parce qu'il connaissait les coins et recoins et qu'il parlait l'allemand, étant alsacien. Ce brave homme me conduisit au guichet et expliqua mon désir d'avoir un compartiment de première pour moi seule. L'homme préposé à la vente des billets éclata de rire : il n'y avait ni premières, ni secondes ; c'était un train allemand, et je voyagerais comme tout le monde.

Le graisseur de roues eut le visage empourpré par une colère aussitôt réprimée... Il fallait garder sa place, sa femme tuberculeuse soignait le fils qu'on venait de renvoyer de l'hôpital, la jambe coupée et pas encore cicatrisée ; mais il y avait tant de monde à l'hôpital !

Il me disait tout cela en me conduisant chez le chef de gare.

Ce dernier parlait très bien français, mais ne ressemblait en rien aux autres officiers allemands que j'avais rencontrés. Il me salua à peine. Et quand je lui exprimai mon désir, il répondit sèchement : « C'est impossible, on vous réservera deux places dans le wagon des officiers. – Mais ce que je veux éviter, m'écriai-je, c'est de voyager avec des officiers allemands ! – Eh bien, on vous mettra avec les soldats allemands », grogna-t-il rageusement. Et mettant sa casquette, il sortit, frappant la porte.

Je restai confondue et meurtrie par l'insolence de cette ignoble brute. J'étais si pâle, paraît-il, et le bleu de mes yeux était devenu si clair, que Soubise, qui connaissait mes colères, eut très peur. « Je vous en supplie, Madame, calmez-vous : nous

sommes deux femmes seules au milieu de ces méchantes gens, s'ils voulaient nous faire du mal, ils le pourraient ; et il faut arriver au but de notre voyage, revoir votre petit Maurice. »

Elle était très adroite, la charmante Soubise, et son petit discours obtint l'effet qu'elle en espérait. Revoir mon fils était mon but ! Je me calmai et jurai de ne pas me laisser aller à ma colère durant ce voyage qui promettait d'être fertile en incidents. Et je me tins presque parole.

Je quittai le bureau du chef de gare et trouvai à la porte le pauvre Alsacien, qui cacha vivement les deux louis que je lui remis, et me serra la main à la briser. Puis il me montra la sacoche pendue à mon côté : « Il ne faut pas garder cela si visiblement, c'est très dangereux, Madame. » Je le remerciai sans tenir aucun compte de son avis.

Le train allait partir. Je montai dans l'unique compartiment de première classe. Il y avait deux jeunes officiers allemands. Ils nous saluèrent. J'en conclus bon augure. Le train siffla. Quel bonheur ! personne ne monte plus. Ah bien ! oui ! Le train n'avait pas fait dix tours de roues, que la porte s'ouvrait violemment, et cinq officiers allemands s'engouffraient dans notre wagon. Nous voilà neuf, maintenant. Quelle torture !

Le chef de gare fit un signe d'adieu à l'un des officiers et tous deux éclatèrent de rire en nous désignant. Je regardai l'ami du chef de gare : c'était un médecin-major. Il portait au bras le brassard des ambulances. Sa large face était congestionnée. Un collier de barbe rousse et touffue entourait son visage. Deux petits yeux clairs et brillants, toujours en mouvement, éclairaient sournoisement cette face rubiconde. Large d'épaules, trapu des jambes, il donnait l'aspect de la force sans nerfs. Le vilain homme riait encore, que la gare et son chef étaient déjà loin derrière nous ; mais il paraît que c'était très drôle, ce qu'avait dit l'autre.

J'étais dans un coin, ayant en face de moi Soubise et, de chaque côté de nous, les deux jeunes officiers allemands, ceux-là doux et polis, et l'un d'eux tout à fait charmant dans sa grâce juvénile.

Le chirurgien-major retira son casque. Il était très chauve, avec un tout petit front têtu. Il se mit à parler fort avec les autres officiers. Nos deux jeunes gardes du corps se mêlaient peu à la conversation ; mais il y avait parmi les autres un grand garçon infatué, auquel on donnait le titre de baron : il était grand, mince, très soigné et très fort. Voyant que nous ne comprenions pas l'allemand, il nous adressa la parole en anglais ; mais Soubise était trop timide pour répondre, et moi, je parle très mal l'anglais. Alors il se résigna avec regret à nous parler en français. Il était aimable, trop aimable ; il ne manquait certainement pas d'éducation, mais il manquait de tact. Je le lui fis comprendre en tournant ma tête du côté du paysage.

Très absorbées, nous roulions depuis longtemps déjà, quand je me sentis suffoquée par la fumée dont s'emplissait le wagon. Je regardai, et je vis le chirurgien-major qui avait allumé une pipe ; les yeux mi-clos, il envoyait les bouffées au plafond.

La gorge serrée par l'indignation, les yeux picotés par la fumée, je fus prise d'une quinte de toux, que j'exagérai pour attirer l'attention du grossier major. Mais ce fut le baron qui, lui frappant sur le genou, voulut lui faire comprendre que la fumée m'incommodait. Il répondit je ne sais quelle injure en haussant les épaules et continua à fumer. Alors, exaspérée, je baissai la glace de mon côté. Le froid très vif pénétra rapidement dans le wagon ; mais je préférais cela à cette nauséabonde fumée de pipe.

Tout d'un coup, le chirurgien se leva, portant la main sur son oreille. Je m'aperçus alors qu'il avait l'oreille emplie de coton. Il jura comme un bouvier et, bousculant tout, m'écrasant les pieds et ceux de Soubise, il referma vivement la fenêtre, toujours en maugréant bien inutilement, car je ne le comprenais

pas. Il reprit sa même pose, sa pipe, et tira insolemment d'énormes bouffées. Le baron et les deux jeunes Allemands premiers venus dans le train semblaient lui adresser des prières et des remontrances, mais il les envoya promener, et commença même à les injurier.

Très calmée par la colère montante du méchant homme, et très amusée par ses douleurs d'oreille, j'ouvris à nouveau la fenêtre. Il s'éleva de nouveau furibond, me montra son oreille et sa joue gonflée, et je compris le mot « périostite » dans l'explication qu'il me donna tout en refermant la fenêtre et en me menaçant. Je lui fis alors comprendre que j'avais la poitrine faible et que la fumée me faisait tousser, ce que lui expliqua le baron se faisant mon interprète ; mais il fut aisé de voir que, de cela, le major s'en fichait autant que d'une nèfle, et il reprit sa posture favorite et sa pipe.

Je le laissai cinq minutes, pendant lesquelles il put croire qu'il était triomphant, puis, d'un coup de coude brusque, je cassai la vitre. Alors la stupéfaction se peignit sur le visage du major, qui devint blanc. Il se leva tout droit, mais les deux jeunes gens s'étaient dressés en même temps, pendant que le baron s'esclaffait bruyamment. Le chirurgien fit un pas de notre côté, mais il rencontra un rempart : un autre officier s'était joint aux deux jeunes gens, et celui-là était un rude et solide gaillard taillé en hercule. Je ne sais ce qu'il dit à l'officier major, mais c'était net et cassant. Celui-ci, ne sachant comment dépenser sa colère, se tourna vers le baron, qui riait toujours, et l'injuria si violemment que ce dernier, calmé subitement, lui répondit de façon à me faire comprendre que les deux hommes se provoquaient. Peu m'importait, du reste. Ils pouvaient s'entre-tuer, ces deux hommes aussi mal élevés l'un que l'autre.

Le wagon devint silencieux et glacial, car le vent soufflait avec rage par le carreau cassé. Le soleil s'était couché. Le ciel devenait brumeux. Il pouvait être cinq heures et demie. Nous approchions de Tergnier. Le major avait changé de coin avec

son compagnon, pour mettre son oreille à l'abri autant que possible. Il geignait tel un bœuf mal abattu.

Tout d'un coup, les sifflements répétés d'une locomotive lointaine nous firent dresser l'oreille. Puis, deux, trois, quatre pétards éclatèrent sous nos roues. Nous sentîmes parfaitement l'effort du mécanicien pour ralentir la marche du train ; mais, avant qu'il eût pu réussir, nous étions jetés les uns contre les autres par un choc effroyable. Des craquements, des crépitements, les hoquets de la locomotive crachant sa fumée par sauts irréguliers, des cris désespérés, des appels, des jurons, des écroulements soudains dans un apaisement, puis une fumée épaisse, déchirée par les flammes de l'incendie. Notre wagon s'était dressé, tel un cheval qui rue des pattes de derrière. Impossible de reprendre notre équilibre.

Qui était blessé ? qui ne l'était pas ? Nous étions neuf dans le compartiment. Je me croyais, pour ma part, tous les os cassés. Je remuai une jambe. J'essayai l'autre. Puis, ravie de les sentir sans cassure, je fis de même pour mes bras. Je n'avais rien de cassé. Soubise non plus. Elle s'était mordu la langue et saignait, ce qui m'avait fait peur. Elle semblait ne rien comprendre. La secousse trop forte l'avait étourdie, et elle resta quelques jours sans mémoire.

Moi, j'avais une écorchure assez profonde entre les deux yeux. Je n'avais pas eu le temps d'étendre les bras ; et mon front avait porté sur le pommeau du sabre tenu droit par l'officier placé à côté de Soubise.

Des secours accouraient de toutes parts.

On mit assez longtemps avant de pouvoir ouvrir la porte de notre wagon. La nuit avait gagné. Enfin, la porte céda, et une lanterne éclaira faiblement notre pauvre voiture disloquée.

Je cherchai des yeux notre unique valise, mais l'ayant trouvée et prise, je la lâchai presque aussitôt : ma main était rouge

de sang. À qui était ce sang ? Trois hommes ne bougeaient pas, parmi lesquels le major, qui me semblait être d'une pâleur livide. Je fermai les yeux pour ne pas savoir et je me laissai tirer du wagon par les hommes venus à notre secours. Après moi, un des jeunes officiers descendit. Il prit Soubise, presque évanouie, des mains de son compagnon.

Le baron imbécile descendit aussi, il avait une épaule démise. Un médecin était accouru parmi les sauveteurs. Le baron lui tendit son bras, lui enjoignant en même temps l'ordre de le lui tirer, ce qui fut fait de suite : le médecin français retira la houppelande de l'officier, le fit tenir par deux hommes d'équipe, et, s'arc-boutant contre lui, il tira sur ce pauvre bras. Le baron était très pâle et sifflotait. Le bras remis, le médecin lui serra l'autre main en lui disant : « Cristi, j'ai dû vous faire bien du mal, mais vous avez un fier courage. » L'Allemand salua, pendant qu'on l'aidait à remettre sa houppelande.

On vint chercher le docteur et je vis qu'on le conduisait à notre wagon. Je frissonnai malgré moi.

Nous pûmes enfin nous rendre compte des raisons de notre accident : une locomotive, traînant seulement deux fourgons de charbon, faisait la manœuvre pour prendre la voie de garage et nous laisser passer ; mais un des fourgons avait déraillé et la locomotive s'époumonait à siffler l'alarme, pendant que des hommes couraient au-devant de nous, semant des pétards. Tout avait été inutile et nous avions buté contre le fourgon couché par terre.

Qu'allions-nous faire ? Les routes détrempées étaient défoncées par les canons. Nous étions à six kilomètres de Tergnier. Une pluie fine, pénétrante, collait nos vêtements à nos corps.

Quatre voitures étaient là, mais il y avait des blessés à transporter ; d'autres voitures allaient venir, mais il y avait des morts à emporter.

Un brancard improvisé porté par deux hommes d'équipe passa. Le major était étendu, si exsangue que je crispai mes mains, enfonçant mes ongles dans mes chairs. Un des officiers voulut interroger le médecin qui suivait : « Oh ! non, je vous supplie, je vous supplie, je ne veux pas savoir. Le malheureux ! » Et je bouchai mes oreilles comme si on allait me crier quelque chose d'horrible. Je ne sus jamais.

Il fallait cependant nous résigner à nous mettre en marche. Nous fîmes plus de deux kilomètres aussi bravement que possible, mais je m'arrêtai, épuisée. La boue qui s'accrochait à nos chaussures les rendait pesantes. L'effort qu'il fallait faire à chaque pas pour retirer chaque pied du cloaque nous éreintait.

Je m'assis sur une borne milliaire et déclarai que je n'irais pas plus loin. Ma gentille compagne pleurait. Alors, les deux jeunes officiers allemands qui nous servaient de gardes du corps me firent un siège de leurs deux mains croisées, et nous fîmes ainsi encore un kilomètre ; mais ma compagne n'en pouvait plus. Je lui offris de prendre ma place, elle refusa.

« Eh bien, attendons là. » Et nous nous appuyâmes, à bout de forces, contre un petit arbre cassé.

La nuit était venue, une nuit si froide !... Blottie contre Soubise, essayant de nous réchauffer l'une l'autre, je commençais à m'endormir, voyant passer devant mes yeux les blessés de Châtillon qui mouraient de froid assis contre de petits arbustes. Je ne voulais déjà plus faire un mouvement ; et cet engourdissement me semblait tout à fait délicieux.

Cependant une charrette passa, rentrant à Tergnier. Un des jeunes gens la héla et, le prix étant fait, je me sentis enlevée de terre, portée dans la voiture et emportée dans le roulis cahotant de deux roues déclanchées qui escaladaient les buttes, s'enfonçaient dans les bourbiers, sautaient sur les tas de cailloux ; et le charretier fouettait ses bêtes et les excitait de la voix.

Il y avait dans sa façon de conduire un « je m'en fiche ! arrive que pourra », qui était la note du temps.

Je percevais tout cela dans mon demi-sommeil, car je ne dormais pas ; mais je ne voulais répondre à aucune question. Je m'entêtais, avec une certaine jouissance, dans cet anéantissement de mon être.

Cependant un choc brutal indiqua que nous étions arrivés à Tergnier.

La charrette s'était arrêtée devant l'hôtel. Il fallait descendre. Je fis l'endormie, la lourde. Mais, quand même, je dus m'éveiller. Les jeunes gens m'aidèrent à monter jusqu'à ma chambre.

J'avais prié Soubise de faire régler la charrette avant le départ de nos braves petits compagnons, qui prirent congé de nous avec beaucoup de peine. Je leur signai à chacun, sur le papier de l'hôtel, un bon pour une photographie. Un seul l'a réclamée, six ans après. Je la lui envoyai.

L'hôtel de Tergnier ne put nous donner qu'une seule chambre pour nous deux. J'invitai Mlle Soubise à se coucher et je dormis toute vêtue, dans un fauteuil.

Le matin venu, je m'informai pour prendre le train qui conduisait au Cateau ; mais il me fut répondu qu'il n'y avait pas de train.

Il nous fallut faire des prodiges pour avoir une voiture. Enfin, le docteur Meunier (ou Mesnier...) consentit à nous prêter un cabriolet à deux roues. C'était déjà cela ; mais pas de cheval. Le pauvre docteur avait eu son cheval réquisitionné par les ennemis.

Ce fut un charron qui me loua, à prix d'or, un poulain qui n'avait jamais été attelé et qui fut pris d'une crise de folie quand

on le mit sous le harnais. La pauvre petite bête, fouaillée d'importance, se calma, mais changea sa folie en abrutissement.

Debout sur ses quatre jambes qui tremblaient de fureur, le poulain refusa d'avancer. Le cou tendu vers la terre, l'œil fixe, les narines dilatées, il ne bougea pas plus qu'un pieu fixe en terre. Alors, deux hommes se mirent à tenir la frêle voiture ; par derrière le licol lui fut retiré ; il s'ébroua un instant, secoua sa tête et, se croyant libre sans entraves, il se mit à marcher. Les hommes retenaient à peine la voiture. Il envoya deux petites ruades et se mit à trotter. Oh ! un bien petit trot. Alors, un gamin l'arrêta ; on lui donna des carottes ; on lui caressa la crinière ; et le licol lui fut remis. Il s'arrêta subitement.

Le gamin avait sauté dans le cabriolet et, tenant légèrement les rênes, il l'encouragea de la voix à reprendre sa marche. Le poulain essaya timidement et, ne sentant pas de résistance, il se mit à trottiner pendant un quart d'heure et revint nous trouver à la porte de l'hôtel.

Je dus laisser quatre cents francs en dépôt chez le notaire de l'endroit pour le cas où le poulain mourrait.

Ah ! quel voyage ! Le gamin, Mlle Soubise et moi étions serrés dans ce petit cabriolet, dont les roues craquaient à chaque cahot. Le malheureux poulain fumait, tel un pot-au-feu dont on soulève le couvercle.

Nous étions partis à onze heures du matin et, quand nous dûmes nous arrêter à cause de la pauvre bête qui n'en pouvait plus, il était cinq heures de l'après-midi : nous n'avions pas fait deux lieues. Oh ! le pauvre poulain, il faisait pitié. Nous n'étions pas bien gros à nous trois, mais c'était encore trop pour lui.

Nous étions à quelques mètres d'une maison sordide. Je frappai. Une vieille et énorme femme vint ouvrir. « Qué qu'vous

voulez ? – L'hospitalité pour une heure et un abri pour notre cheval. »

Elle jeta un regard sur la route et aperçut notre équipage. « Hé ! le père ! viens voir ça ! » cria-t-elle d'une voix graillonnante. Et un gros homme, aussi gros mais plus vieux qu'elle, vint en boitant pesamment. Elle lui montra du doigt le cabriolet si bizarrement attelé. Il creva de rire et me dit insolemment : « Qué qu'vous voulez ? »

Je recommençai ma phrase : « L'hospitalité pour, etc. – P't'êtr'bien qu'c'est possible à faire tout d'même ; mais ça s'paie. »

Je lui montrai vingt francs. La vieille le poussa du coude. « Oh ! dam'... de c'temps-ci qu'on est, ça vaut bien quarante francs. – Soit ! lui dis-je, prix convenu, quarante francs. »

Il me laissa entrer avec Mlle Soubise, et envoya son garçon au-devant du gamin qui s'avançait tenant le poulain par la crinière. Il lui avait tendrement retiré son licol, et jeté ma couverture sur ses reins fumants.

Arrivée devant la maison, la pauvre bête fut vite désharnachée et conduite dans un petit enclos, au fond duquel quelques planches disjointes servaient d'écurie à une vieille mule qui fut réveillée à coups de pied par la grosse femme et chassée dans l'enclos. Le poulain prit sa place ; et quand je demandai de l'avoine pour lui : « C'est p't'être possible tout d'même à avoir, mais c'est pas dans le compte des quarante francs. – Soit ! »

Et je donnai à notre gamin cent sous pour aller chercher l'avoine ; mais la mégère les lui prit des mains, les remit à son gars, disant : « Vas-y, toi, tu sais où c'est. Et reviens vite. » Le gamin resta près du poulain qu'il frotta et bouchonna le mieux qu'il put.

Je rentrai dans la maison et trouvai la charmante Soubise les manches retroussées et, de ses mains très délicates, lavant deux verres et deux assiettes pour nous.

Je demandai s'il était possible d'avoir des œufs. « Oui, mais... » Je coupai la parole à ma monstrueuse hôtesse. « Je vous en prie, Madame, ne vous fatiguez pas ; il est convenu que les quarante francs sont votre pourboire et que je paierai tout le reste. » Elle resta un instant interdite, remuant la tête, cherchant des mots ; mais je la priai de me donner des œufs. Elle m'apporta cinq œufs et je préparai une omelette, car ma gloire culinaire, c'est l'omelette.

L'eau était nauséabonde ; nous bûmes du cidre. J'avais fait venir le gamin, que je fis manger devant moi, craignant que l'ogresse ne lui fît faire un repas trop économique.

Quand je payai la note fabuleuse de soixante-quinze francs – les quarante francs compris, bien entendu, – la matrone mit ses lunettes et, prenant une pièce d'or, la regarda dessus, dessous, la fit sonner dans une assiette, puis sur le sol, et ainsi des trois louis d'or.

Je ne pus m'empêcher de rire. « Ah ! il n'y a pas de quoi rire, grogna-t-elle, d'puis six mois, y'pass'que des voleurs par ici. – Et vous vous y connaissez en vol ! » dis-je. Elle me regarda, scrutant ma pensée. Mais mon œil rieur lui retira tout soupçon.

Très heureusement, car ils étaient gens à nous faire un mauvais parti. Mais j'avais eu soin, en me mettant à table, de mettre mon revolver près de moi. « Vous savez tirer ça ? avait demandé le boiteux. – Oui, je tire très bien », répondis-je – ce qui n'est pas vrai.

Notre équipage fut attelé en peu d'instants, et nous reprîmes notre route. Le poulain semblait tout en joie. Il frappait, ruait légèrement, et se mit à marcher d'une allure assez régulière.

Nos vilains hôtes nous indiquèrent la route qui conduisait à Saint-Quentin, et nous partîmes après maintes tentatives d'arrêt faites par notre pauvre poulain.

Morte de fatigue, je m'étais endormie. Mais, à une heure de route, la voiture s'arrêta brusquement, et la malheureuse bête se mit à renâcler, s'arc-boutant sur ses quatre jambes tendues et frémissantes.

La journée avait été sombre. Un ciel bas, plein de larmes, semblait s'abattre lentement sur la terre. Nous étions arrêtés au milieu d'un champ labouré en tous sens par les roues pesantes des canons. Le reste de la terre était piétiné par les sabots des chevaux. Le froid avait durci les petites crêtes de terre, mettant des glaçons de ci, de là, qui étincelaient lugubrement dans l'atmosphère enveloppée.

Nous descendîmes de voiture pour chercher à reconnaître ce qui faisait ainsi trembler notre petit animal. Je poussai un cri d'horreur. À cinq mètres de nous, des chiens tiraient rageusement sur un cadavre dont la moitié était encore sous terre.

C'était, heureusement, un soldat ennemi. Je pris le fouet des mains de notre jeune conducteur, et je fouaillai de mon mieux les vilaines bêtes qui s'écartèrent un instant en nous montrant les dents, puis revinrent à nouveau continuer leur vorace et abominable besogne en grognant sourdement contre nous.

Le gamin était descendu, conduisant par la bride le poulain renâclant. Nous avancions péniblement, essayant de trouver le chemin dans ces plaines dévastées.

La nuit descendait glaciale. La lune écartait faiblement ses voiles et éclairait le paysage d'une blafarde et douloureuse lueur.

Je commençais à mourir de peur. Il me semblait que le silence se peuplait d'appels souterrains. Chaque petite motte de

terre me semblait être une tête. Mlle Soubise cachait sa figure dans ses mains et pleurait.

Après une demi-heure de chemin, nous vîmes venir de loin une petite troupe de gens portant des lanternes. Je me dirigeai au-devant de ces gens, voulant me renseigner sur la route à suivre. Mais je restai interdite en approchant : des sanglots parvenaient jusqu'à nous.

Je vis une pauvre grosse dame ventrue, soutenue par un jeune curé. Tout son être tressautait sous les spasmes de sa douleur. Elle était suivie de deux sous-officiers et de trois autres personnes.

Je laissai passer la dame et interrogeai les personnes qui la suivaient. J'appris qu'elle recherchait les corps de son mari et de son fils, tués tous deux dans les plaines de Saint-Quentin quelques jours auparavant.

Elle venait chaque jour à la nuit tombante, pour éviter les curieux. Et ses recherches avaient été infructueuses jusqu'à présent. Mais on avait espoir cette fois, car un des sous-officiers, qui sortait de l'hôpital, les conduisait à l'endroit où il avait vu tomber, frappé mortellement, le mari de la pauvre créature ; là où il était tombé lui-même et avait été ramassé par les ambulances.

Je remerciai ces gens, qui m'indiquèrent la triste route qu'il fallait suivre ; la meilleure, à travers ce cimetière encore chaud sous la glace.

Maintenant, nous distinguions, partout, des groupes qui fouillaient. C'était horrible à crier.

Tout d'un coup, l'enfant qui conduisait la voiture me tira par la manche de mon manteau. « Ah ! Madame ! Regardez ce gueux-là qui vole ! » Je regardai, et vis un homme étendu de tout son long, un grand sac tout près de lui. Il avait une lanterne sourde qu'il dirigeait sur la terre. Puis, il se redressait, regardait

tout autour de lui, sa silhouette se dessinant sur l'horizon, et reprenait son travail.

Quand il nous aperçut, il éteignit le feu de sa lanterne et se tapit tout contre terre. Nous marchions en silence tout droit vers lui. J'avais pris le poulain par la bride, de l'autre côté du petit, qui, comprenant sans doute ma pensée, se laissa diriger. Et je marchai vers l'homme, feignant de l'ignorer.

Le poulain reculait, mais nous tirions et le forcions à avancer. Nous étions si près, que le frisson me prit à l'idée que ce misérable se laisserait peut-être fouler par la légère voiture, plutôt que de révéler sa présence.

Mais je m'étais heureusement trompée. Une voix étouffée murmura : « Gare ! là ! Je suis un blessé ! vous allez m'écraser ! » Alors, je pris la lanterne du cabriolet (nous l'avions voilée d'une jaquette, la lune nous éclairant encore mieux que sa lueur) et je la dirigeai sur le visage du misérable.

Je fus stupéfaite : C'était un homme de soixante-cinq à soixante-dix ans, la figure ravinée, encadrée de deux favoris aux poils longs, sales et blancs ; un foulard entourait son cou, auquel s'attachait une limousine de couleur sombre. Autour de lui, la lune accrochait sa lumière à des ceinturons, des boutons de cuivre, des poignées de sabre et autres objets, que l'infâme vieillard arrachait aux pauvres morts.

« Vous n'êtes pas un blessé, vous êtes un voleur ! un violeur de tombes ! Je vais crier pour qu'on fasse de vous un mort ! Entendez-vous, misérable drôle ! » Et je m'approchai de lui si près que je sentis son souffle ternir mon haleine.

Il s'accroupit sur ses genoux et, joignant ses mains criminelles, il m'implora, la voix grelottante et mouillée. « Laissez là votre sac, et tous ces objets, videz vos poches, laissez tout, et partez ! Et courez ! Quand vous serez hors de vue, j'appellerai un de ces soldats qui font des fouilles et je leur donnerai votre

butin. Mais je sens bien que je commets une mauvaise action en ne vous livrant pas vous-même. » Il vida ses poches en geignant.

Il s'apprêtait à partir, quand le gosse me souffla à l'oreille : « Y cach'des souliers sous sa cape... » Une rage me prit contre cet ignoble voleur. Je lui arrachai sa large limousine. « Lâchez, lâchez tout ! misérable homme, ou j'appelle ! » Six paires de souliers pris aux cadavres tombèrent avec bruit sur la terre durcie.

L'homme se pencha pour prendre son revolver, qu'il avait sorti de sa poche en même temps que les objets volés. « Voulez-vous laisser cela, et vous sauver bien vite ! ma patience est à bout ! – Mais si on m'attrape, je ne pourrai pas me défendre, s'écria-t-il dans un accès de rage désespérée. – C'est que Dieu l'aura voulu ainsi ! Allez-vous-en ! ou j'appelle. » Et l'homme s'enfuit en m'invectivant.

Le petit conducteur alla quérir un soldat, auquel je contai l'aventure en lui désignant les objets. « Oh ! je ne tiens pas à courir après, il y a là assez de morts. »

Nous continuâmes notre chemin jusqu'à un petit carrefour, où il nous fut possible de prendre une route à peu près carrossable.

Après avoir traversé Busigny, et un bois dans lequel se trouvaient des marais mouvants où nous faillîmes rester ensevelis, notre douloureux voyage prit fin et nous arrivâmes au Cateau dans la nuit, moitié mortes de fatigue, de frayeur et de désespérance.

Là, je dus prendre un jour de repos, car la fièvre m'anéantissait. Nous avions deux petites chambres crépies à la chaux, mais toutes proprettes. Un carrelage rouge et brillant par terre, un lit de bois verni, et des rideaux de lasting blancs.

Je fis appeler un médecin pour la gentille Mlle Soubise qui me semblait plus malade que moi. Mais il nous trouva toutes

deux en très mauvais état. Moi, une fièvre nerveuse me cassait les membres, me brûlant le cerveau. Elle ne pouvait rester en place, voyant sans cesse des spectres, des feux, entendant des cris, se retournant vivement, croyant être touchée à l'épaule.

Le brave homme eut raison de nos deux fatigues par une potion calmante. Et, le lendemain, un bain très chaud ramena la souplesse de nos membres.

Il y avait six jours que nous avions quitté Paris ; et il me fallait encore une vingtaine d'heures pour atteindre Hombourg, car à cette époque les trains marchaient moins vite qu'aujourd'hui.

Je pris le train pour Bruxelles, où je comptais acheter une malle et quelques effets nécessaires. Du Cateau à Bruxelles, le voyage fut sans encombre. Nous pûmes reprendre le train le soir même.

J'avais remonté notre garde-robe, laquelle en avait grand besoin. Le voyage s'effectua sans trop d'accrocs jusqu'à Cologne. Mais, arrivées dans cette ville, nous eûmes une cruelle déception.

Le train venait d'entrer en gare et un employé passait vivement devant les voitures criant je ne sais quoi en allemand. Tout le monde avait l'air pressé : hommes et femmes se bousculaient, sans courtoisie. J'avisai un employé et lui montrai nos billets. Il prit complaisamment ma valise et précipita son pas vers la foule. Nous le suivîmes. Je ne compris cet affolement que lorsque l'homme jeta ma valise dans un compartiment, me faisant signe de monter vite, vite.

Mlle Soubise avait déjà enjambé le marchepied, quand elle fut écartée violemment par un employé qui ferma la portière, et, avant que j'eusse l'entière connaissance du fait exact, le train avait disparu. Ma valise était partie et notre malle placée dans

un fourgon qu'on détachait du train arrivant, pour l'attacher tel quel au train express partant aussi.

Je me mis à pleurer de rage. Un employé eut pitié de nous et nous conduisit au chef de gare.

C'était un homme très distingué, parlant assez bien français. Il avait l'air bon et pitoyable. Je m'étais affalée dans son grand fauteuil de cuir et lui contai ma mésaventure en sanglotant nerveusement.

Il télégraphia de suite pour que ma valise fût remise entre les mains du chef de gare de la première station, avec ma malle. « Vous la retrouverez demain, vers midi, me dit-il. – Alors, je ne peux pas partir ce soir ? – Mais non, c'est impossible, il n'y a aucun train. L'express qui vous conduira à Hombourg ne repart que demain matin. – Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! » Et je fus prise d'un véritable désespoir qui gagna Mlle Soubise.

Le malheureux chef se trouvait assez embarrassé. Il essaya de me calmer : « Connaissez-vous quelqu'un ici ? me dit-il. – Mais non, personne. Je ne connais personne à Cologne. – Eh bien, je vais vous conduire à l'*Hôtel du Nord*, où ma belle-sœur est descendue depuis deux jours. Elle s'occupera de vous. » Une demi-heure après, sa voiture étant arrivée, il nous conduisit à l'*Hôtel du Nord*, en nous faisant faire un grand détour pour me montrer la ville. Mais je n'admirais rien des Allemands à cette époque.

Arrivés à l'*Hôtel du Nord*, il nous présenta à sa belle-sœur, une jeune femme blonde, jolie, mais trop grande, trop forte pour mon goût. Je dois dire qu'elle fut douce et affable. Elle me fit retenir deux chambres près de son appartement. Elle habitait le rez-de-chaussée. Elle nous invita à dîner et fit servir dans son salon.

Son beau-frère vint nous rejoindre le soir. La charmante femme était très musicienne ; elle joua du Berlioz, du Gounod,

et même Auber... Je goûtais infiniment la délicatesse de cette femme, qui ne me faisait entendre que des compositeurs français. Je lui demandai de jouer du Mozart et du Wagner. À ce nom, elle se tourna vers moi : « Vous aimez Wagner ? – J'aime sa musique, mais je déteste cet homme. » Mlle Soubise me souffla tout bas : « Demandez-lui de jouer Liszt. » Elle avait entendu et s'exécuta avec une bonne grâce infinie. Je passai, je l'avoue, une soirée délicieuse.

À dix heures, le chef de gare (c'est stupide, je ne peux plus me rappeler son nom, et je ne le trouve dans aucune de mes notes), le chef de gare me dit qu'il viendrait nous prendre le lendemain matin à huit heures, et prit congé de nous.

Je m'endormis, bercée par Mozart, Gounod, etc.

À huit heures, le lendemain, un domestique vint me prévenir que la voiture nous attendait. Un toc-toc léger à ma porte, et notre belle hôtesse de la veille nous dit gentiment : « Allons, en route ! »

Je fus vraiment très touchée par la délicatesse de cette jolie Allemande.

Il faisait si beau que je lui demandai si nous avions le temps d'aller à pied. Et sur sa réponse affirmative, nous partîmes toutes les trois vers la gare qui se trouve du reste assez près de l'hôtel. Un wagon privé m'attendait, et nous nous installâmes de notre mieux. Le frère et la sœur nous serrèrent la main en nous souhaitant un heureux voyage.

Le train partit. J'entrevis dans un coin un bouquet de myosotis avec la carte de la jeune femme, et une boîte de chocolat offerte par le chef de gare.

J'allais arriver enfin au but de mon voyage. J'étais dans une situation folle. Revoir tous ces êtres aimés ! J'aurais voulu dormir. Je ne le pouvais pas. Mes yeux agrandis par l'anxiété dévoraient les espaces plus vite que la marche du train. Je mau-

dissais les arrêts. J'enviais les oiseaux que je voyais passer. Je riais de joie en évoquant les visages surpris des êtres que j'allais revoir, puis je tremblais d'angoisse : Qu'était-il arrivé ? Les trouverai-je tous ? Si... Ah ! les si... les car... les mais... se dressaient dans ma pensée, hérissés de maladies, d'accidents..., et je pleurais... et ma pauvre petite compagne pleurait aussi.

Nous voilà enfin en vue de Hombourg. Vingt minutes de tours de roue et nous entrerons dans la gare. Mais, comme si tous les gnomes et diables infernaux s'étaient concertés pour torturer ma patience, nous stoppons.

Toutes les têtes sortent des portières. Quoi ? Qu'y a-t-il ? Pourquoi ne marche-t-on pas ? – Un train en panne devant nous, un frein cassé. Il faut débarrasser la voie.

Je retombai dans la voiture, les dents et les poings serrés, cherchant dans l'air à distinguer les mauvais esprits qui s'acharnaient après moi ; puis, résolument, je fermai les yeux. Je murmurai quelque méchante injure contre les gnomes invisibles, et déclarai que, ne voulant plus souffrir, j'allais dormir.

Et je m'endormis profondément, car c'est un don précieux que Dieu m'a accordé : dormir quand je veux. Et dans les circonstances les plus effroyables, dans les moments les plus cruels, quand j'ai senti que ma raison allait dévoyer par suite de chocs trop forts ou trop douloureux, ma volonté a empoigné ma raison comme on tiendrait une mauvaise petite chienne qui veut mordre ; et la domptant, ma volonté lui a dit : « Assez ! demain tu reprendras tes souffrances, tes projets, tes inquiétudes, tes douleurs, tes angoisses. Aujourd'hui, c'est assez. Tu vas t'effondrer sous le poids de tant de secousses, et tu m'entraîneras avec toi. Je ne veux pas ! Nous allons oublier tout, pour tant d'heures, et dormir ensemble ! » Et je dormais. Ceci, je le jure !

Mlle Soubise m'éveilla aussitôt le train en gare. J'étais vivifiée, calmée. Une seconde après, nous étions dans une voiture : « 7, Ober Strasse. »

Nous y voici. Tous mes adorés étaient là, grands et petits, tous bien portants. Ah ! quel bonheur ! Mon cœur battait dans toutes mes artères. J'avais tant souffert que j'éclatai en rires et sanglots délicieux.

Qui pourra jamais décrire l'infinie jouissance des larmes de joie ?

Je restai deux jours à Hombourg, pendant lesquels il m'arriva encore les plus fous incidents, que je ne veux pas raconter tellement ils semblent incroyables, tels que le feu éclatant dans la maison, notre fuite à tous en vêtements de nuit, et notre campement dans cinq pieds de neige pendant six heures..., etc., etc.

Table des illustrations

Portrait de Sarah Bernhardt par Giovanni Boldonni, WikiPainting : *page de couverture*.

Sarah Bernhardt dans Adrienne Lecouvreur, portrait de Walter Spindler, édition d'origine : *page de garde*

Sarah Bernhardt dans Lorenzaccio, huile sur toile, Walter Spindler : *page de garde*.

Sarah Bernhardt et sa mère, photographie, anonyme, collection privée, édition d'origine : *Chapitre II*.

Le couvent de Grand-Champs, vu du jardin, photographie, anonyme, collection privée, édition d'origine : *Chapitre III*.

Le Conservatoire national de musique et de déclamation, photographie, anonyme, édition d'origine : *Chapitre VIII*.

Sous la direction de sa mère Sarah Bernhardt est entre les mains du coiffeur, avant son examen du conservatoire, dessin de G. Clairin, édition d'origine : *Chapitre IX*.

Sarah Bernhardt à sa sortie du Conservatoire, photographie, anonyme, collection privée, édition d'origine : *Chapitre X*.

Début de Sarah Bernhardt à la Comédie française dans Les femmes savantes, photographie, anonyme, collection privée, édition d'origine : *Chapitre XI*.

Sarah Bernhardt dans le rôle du « Duc de Richelieu », photographie, anonyme, édition d'origine : *Chapitre XIII*.

Sarah Bernhardt dans François Le Champi, photographie, anonyme, édition d'origine : *Chapitre XIII*.

Sarah Bernhardt à ses débuts, photographie, anonyme, collection Cl. Bouretz, édition d'origine : *Chapitre XIV*.

Sarah Bernhardt (Allégorie) La Charité, Tableau de Walter Spindler, édition d'origine : *Chapitre XVI*.

Ce livre numérique

a été édité par

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http://www.ebooks-bnr.com/

en juin 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Anne C., Françoise.

– **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après : *Ma double vie Mémoires de Sarah Bernhardt avec de nombreuses illustrations dont plusieurs en couleur*, Paris. Charpentier et Fasquelle, 1907. La photo de première page est tirée de WikiPainting : *Portrait de Sarah Bernhardt* par Giovanni Boldonni (pour les autre illustrations, voir la table des illustrations).

– **Dispositions** :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques** :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : **www.noslivres.net**.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

http://www.ebooksgratuits.com,
http://beq.ebooksgratuits.com,
http://efele.net,
http://bibliotheque-russe-et-slave.com,
http://livres.gloubik.info/,
http://www.rousseauonline.ch/,
Mobile Read Roger 64,
http://gallica.bnf.fr/ebooks,
http://www.gutenberg.org.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

http://www.echosdumaquis.com,
http://www.alexandredumasetcompagnie.com/
http://fr.feedbooks.com/publicdomain,
http://fr.wikisource.org et
https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue.